

2 d 17

ANECDOTES DE LA COUR

DE

PHILIPPE-AUGUSTE.

*Par M^{le} ARGENTIERE
DE LUSSAN.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez la Veuve Pissot, au bout du Pont-Neuf, Quai de Conti, à la Croix d'Or.

M. MCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PQ

1999

L8H63

1738

t.3

630806

5.5.6



ANECDOTES

DE LA COUR

D E

PHILIPPE-AUGUSTE.



PHILIPPE-AUGUSTE ne laissa pas long-tems Adelaïde dans l'inquiétude où elle étoit; il alla à Chelles dès le lendemain. L'estime que j'ai pour vous, Mademoiselle, lui dit-il, me fait penser que vous punissiez Alberic d'une faute que j'ignore, & qui, en me l'apprenant, va sans doute

Tome III.

A

2 ANECDOTES DE LA COUR

vous justifier à son égard , à celui d'Enguerrand , & au mien. Expliquez-vous , Mademoiselle ; sur-tout parlez-moi sans détour. Ma bonté fera la récompense de votre sincérité ; elle peut seule me faire tout excuser : mais redoutez-moi , si vous cherchez à me déguiser la vérité. Songez qu'elle pourroit percer à travers le nuage dont vous croiriez la couvrir. Je vais parler, SIRE , repartit Adelaïde , avec la sincérité qu'exige le respect dû à Votre Majesté , & me rendre du moins par-là , digne de ses bontés. Je n'ai point , SIRE , de reproches à faire à Alberic : sa naissance , les biens & les dignitez dont Votre Majesté a comblé sa Maison , l'amitié dont vous honorez ce Seigneur , son mérite , à qui je rends justice , ses attentions pour moi , sa respectueuse

passion, mon estime enfin, tout m'auroit porté à le choisir moi-même pour époux, si j'avois pû vaincre l'éloignement extrême que j'ai à me donner un maître. Il est tel cet éloignement, que j'ai crû, pour échapper à la nécessité d'obéir à mon pere, pouvoir lui préférer un engagement éternel dans cette retraite. Je me suis trompée, SIRE ; je redoute également tout lien, & c'est en embrassant les genoux de Votre Majesté, poursuivit Adelaïde en se prosternant aux pieds du Roi, que je la conjure de me garantir de la dure nécessité de faire aucun choix. Quand vous me dites, Mademoiselle, repliqua le Roi en la regardant fixement, que vous ne sçauriez vous résoudre à faire un choix, n'en auriez-vous point fait un ? Adelaïde ne sçait point feindre, répondit-

4 ANECDOTES DE LA COUR

elle ; Enguerrand , dès ma plus tendre enfance , m'a familiarisée avec la vérité , le courage & la vertu. Mais pourquoi, Mademoiselle, avez-vous attendu jusqu'au dernier moment pour déclarer vos sentimens par une fuite si condamnable ? Je crains mon pere , repartit Adelaïde , autant que je le respecte : cependant , SIRE , j'ai osé lui laisser appercevoir quelle étoit ma répugnance à soumettre mon sort aux caprices d'un époux. Ma mere & mon frere l'ont conjuré de ne pas me faire violence ; j'ai enfin embrassé ses genoux , mais inutilement. J'ai combattu contre moi-même , pour obtenir de ma raison & de mon devoir , d'obéir ; j'ai voulu me faire une loi de la volonté d'un pere , mais je n'ai pû me vaincre. Enfin j'ai craint de rendre Alberic malheureux :

mon estime pour lui , & une défiance de ne pouvoir remplir tous mes devoirs , m'ont inspiré de la hardiesse. Je les connois tous, ces devoirs , & c'est pour n'être pas exposée à y manquer tous les jours de ma vie , que j'ai osé y manquer une fois. Ma tendresse pour mon pere , & sa vertu encore plus que la nature , m'ont imprimé pour lui un respect qui ne se démentira jamais ; mais ce respect est combattu par celui que je me dois à moi-même. J'ai frémi cependant en formant le dessein de me retirer dans cette Abbaye ; la hardiesse d'une telle démarche m'a fait différer jusqu'au dernier moment. Hélas ! s'écria-t'elle , les yeux baignez de larmes , elle ne m'en a pas moins coûté ! Ah ! SIRE , je me la reproche à tous les instans ! elle m'a fait perdre l'amitié d'un pere

6 ANECDOTES DE LA COUR

pour qui je donnerois ma vie ? Le Roi touché du discours , de la douleur & des pleurs de Mademoiselle de Couci , & voulant effayer de la vaincre par la douceur , lui dit : Eh bien ! Mademoiselle , je vous accorde du tems ; servez-vous-en pour vous déterminer à accepter Alberic pour époux. Votre raison est au-dessus de votre âge , & peut-être de votre sexe ; écoutez-la : elle vous rendra digne de mes bontez , & vous fera retrouver un pere. Venez , Mademoiselle ; je vais vous remettre entre ses bras. Adelaïde pâlit à ces mots. Vous pâlissez , Mademoiselle ; & pourquoi , poursuivit Philippe ? SIRE, je suis trop coupable aux yeux de mon pere , repartit Adelaïde ; je sens trop quelle est ma faute à son égard ; je connois trop sa sévérité ; je crains trop l'amertu-

me de ses reproches , pour ne pas trembler à la seule idée de rentrer dans la maison paternelle.

Ah ! SIRE , je me fais justice ; je me la suis fermée pour jamais.

Je ne puis blâmer votre frayeur , repliqua le Roi ; un pere si justement irrité , & tel qu'Enguerand , est redoutable. Eh bien !

Mademoiselle , ce que je vais faire pour vous , méritera , d'un cœur comme le vôtre , que vous fassiez tout pour un Roi qui va vous servir de pere : venez ; c'est entre les mains de la Reine maternelle , que je vais vous remettre.

Philippe apperçut avec plaisir , la joye que ces mots répandirent sur le beau visage d'Adelaïde : elle se jeta à ses pieds , & prit une de ses mains qu'elle baisa avec transport.

Tandis que le Roi se promenoit dans l'Abbaye , Adelaïde

8 ANECDOTES DE LA COUR

trouva le moment de parler à Mademoiselle de Rocheville. La satisfaction de cette tendre amie égaloit celle d'Adelaïde. Adelaïde , en l'embrassant tendrement , la chargea d'écrire au Comte de Rethel , quel étoit l'heureux succès de son conseil. Assurez-le , ajouta-t'elle , que ma tendresse & ma fermeté ne se démentiront jamais : sur-tout , qu'il ne me fasse pas l'injustice de se laisser aller à la moindre inquiétude ; je lui en ferois un crime. Mon caractère , plus encore que ce que j'ai fait , doit le mettre au-dessus de la crainte.

Le Maréchal attendoit , avec une vive impatience , le retour du Roi. Quelle fut sa surprise , aussi-bien que celle de toute la Cour , en voyant Adelaïde avec ce Prince ! Un trouble extrême , & une joye mêlée d'inquiétude,

succederent à l'étonnement d'Alberic. Il s'approcha d'Adelaïde en tremblant : il voulut lui parler , mais la parole expira sur ses lèvres. Adelaïde le reçut avec une politesse un peu froide , dont cependant le Roi parut content. Le Grand Sénéchal , présent à l'arrivée de Sa Majesté , ressentit un trouble extrême en voyant Adelaïde. Sa malheureuse passion pour Mademoiselle du Mez , lui fit croire d'abord , que Philippe ramenoit Mademoiselle de Couci pour unir sa destinée à celle du Maréchal : cette idée le fit trembler. Roger , se dit-il en lui-même , va donc encore , malgré lui , me faire éprouver les plus terribles allarmes ? le craindrai-je toujours ? Le Roi conduisit Adelaïde chez la Reine Mere ; il la lui présenta , en la priant de la prendre sous sa pro-

rection, & de la traiter avec bonté. La Reine accorda sans peine à son fils, ce qu'il exigeoit d'elle : elle aimoit Adelaïde. Pouvoit-on ne la pas aimer ? Mademoiselle du Mez étoit à côté de la Reine, quand Mademoiselle de Couci parut, le Maréchal lui donnant la main. A la vûe d'Adelaïde, Mademoiselle du Mez crut d'abord que ses yeux la trompoient : à son étonnement succèdent mille mouvemens confus, qu'elle ne put démêler elle-même. La joye que lui cause l'idée flatteuse qu'Adelaïde a consenti à rendre le Maréchal heureux, ne dure qu'un instant : la crainte lui succede. Elle appréhende que le génie adroit d'Adelaïde, sans avoir rien promis, n'ait gagné le Roi : elle croit, elle doute, elle se flatte, elle désespere, elle adopte une idée qui

lui rit ; elle la rejette aussi-tôt , pour se livrer à une autre qui l'inquiète. Adelaïde , prévenue d'estime pour cette illustre fille , & croyant devoir , pour plaire au Roi , lui témoigner de l'amitié , fut à elle d'un air ouvert & assez empressé ; mais Mademoiselle du Mez ne put répondre à ce que lui dit d'obligeant Adelaïde , que d'une manière embarrassée , qui ne fut pourtant point apperçûe de Mademoiselle de Couci.

La nouvelle du retour de la fille d'Enguerrand , se répandit d'abord. Madame de Couci transportée de joye , courut aussi-tôt chez la Reine Mere : le silence , les larmes , & les embrassemens de la mere & de la fille , furent d'éloquens témoignages de leur tendresse mutuelle. La joye de Madame de Couci , quoique extrême , n'égalait pas celle de Raoul :

12 ANECDOTES DE LA COUR

les mouvemens de l'amour se joignoient à ceux de la plus tendre amitié. Le retour de sa sœur lui faisoit sentir l'effet séducteur des charmes qui accompagnent toujours l'espérance. Il vit d'un coup d'œil , que les étroites liaisons entre Mademoiselle de Couci & Madame de Fajel , lui fourniroient des occasions ou des prétextes pour voir & entretenir souvent ce qu'il aimoit : il resentoit aussi un plaisir sensible , en voyant toute la Cour s'intéresser au retour de sa sœur : il applaudissoit secrètement aux louanges qu'on donnoit à sa beauté , à son génie & à sa vertu ; assemblage heureux que la Nature fait rarement.

Le premier soin du Maréchal, dès qu'il se fut remis de sa surprise , fut d'envoyer un Courier à Enguerrand. Il lui apprit que

le Roi avoit été à Chelles , qu'il en avoit ramené Mademoiselle de Couci , & que la Reine Mere avoit consenti , avec plaisir , à la garder auprès d'elle. Quelle nouvelle pour Enguerrand !

Raoul attendoit avec impatience , le moment de pouvoir parler à Adelaïde : il avoit mille choses à lui demander , mille choses à lui dire ; des conseils à lui donner , & des mesures à prendre avec elle : il ne put cependant trouver ce moment que le lendemain. Il fut content , & de son entrevûe avec le Roi , & de la sagesse de ses réponses : il lui conseilla de se contraindre avec Alberic , & de s'en tenir toujours avec le Roi , à l'éloignement général qu'elle lui avoit montré pour tout engagement. Il lui dit que si ce Prince la pressoit , elle devoit avec

douceur, & sans laisser voir une résistance invincible, demander du tems. Espérez tout, ma sœur, de ce tems que vous vous donnerez toujours, & qui peut faire naître mille événemens imprévus, propres à vous dégager enfin du Maréchal. Roger & vous, ajouta-t'il, devez vous armer de patience; sur-tout, la prudence & le mystère sont vos retranchemens les plus sûrs. Vous avez à la Cour une Rivale, d'autant plus dangereuse, qu'elle est sœur d'Alberic. Il n'est plus tems de vous le cacher; vous avez à vous défier de ses regards pénétrants: elle va sans cesse étudier vos mouvemens, vos démarches, & sur-tout votre visage, dès qu'à quelque occasion (& elle en fera naître) on parlera du Comte de Rethel; je n'en puis douter, elle soupçonne votre intelligence; peut-être

la voit-elle ! Adelaïde frémit à ces mots. Les malheurs qu'elle prévoyoit , lui causerent un effroi mortel ; effroi où la jalousie n'avoit nulle part. Elle rendoit justice à la passion de Roger , mais elle craignoit pour le secret ; il dépendoit d'une Rivale : comment oser espérer qu'il pût être toujours ignoré d'Enguerrand & d'Alberic ? Comme sœur du Maréchal , Mademoiselle du Mez lui avoit toujours paru redoutable ; elle la lui parut encore plus , en apprenant qu'elle aimoit le Comte de Rethel : Adelaïde pria son frere de conjurer Roger de ne point paroître à la Cour. Raoul, touché des allarmes de sa sœur , lui promit de faire tout ce qui pourroit concourir à sa tranquillité & à son bonheur. Je consens avec plaisir , lui dit-il en l'embrassant , à être pour vous une

autre Mademoiselle de Rocheville ; mon amitié vous servira , du moins aussi utilement , que la sienne vous a servie. J'écrirai tous les jours à Roger ; il sera instruit de tout : je vous montrerai ses Lettres , & ce sera avec vous que je lui ferai mes réponses , dussé-je encourir la disgrâce de mon pere ! Comptez sur moi , ma sœur , je vous aime tendrement ; & Roger m'est trop cher , pour ne pas tout sacrifier au desir de vous voir tous deux heureux. Ce desir se fait sentir à mon cœur d'autant plus vivement , que ma passion pour Madame de Fajel me fait sentir combien vous êtes à plaindre ! Ah ! ma sœur ! oubliez quelques momens votre situation , pour vous intéresser à la mienne ! Vous êtes-vous souvenue à Chelles de parler de moi à Madame de Fajel ? Lui avez-vous dit que je

l'adore ? Le croit-elle ? Vous a-t'elle du moins écouté sans colere ? M'avez-vous rendu le service de lui vanter mon respect pour elle ? Enfin , que vous a-t'elle dit ? ne me le cachez point. Madame de Fajel, répondit Adelaïde , vous estime ; elle est contente de votre respect , & certaine de votre tendresse : elle vous plaint ; mais , ne pouvant faire votre bonheur , elle voudroit que vous fussiez indifférent pour elle. Ne desire-t'elle point de quitter la Cour , demanda Raoul à Adelaïde ? Ne songe-t'elle point à déterminer Fajel à s'en éloigner ? j'ai mes raisons , ma sœur , pour vous faire ces questions. Répondez-moi naturellement. Adelaïde ne cacha point à son frere , le desir que Madame de Fajel avoit de quitter un séjour où sa santé

étoit toujours languissante. Le frere & la sœur furent interrompus par Madame de Fajel elle-même , qui venoit embrasser Adelaïde. Quelle est ma satisfaction , belle Adelaïde , lui dit-elle , de vous revoir à la Cour ! Cet heureux changement que je n'osois espérer , sera suivi d'un bonheur parfait : mon cœur me le dit , prêtez-vous à son augure. Adelaïde , après les expressions & les transports les plus sinceres de l'amitié , n'eut rien de plus pressé que d'apprendre à Madame de Fajel , qu'elle avoit trouvé une Rivale dans Mademoiselle du Mez , fort éprise de Roger. Ce nouveau sujet d'inquiétude & de crainte pour Mademoiselle de Couci , fit celui de la conversation. Raoul trouva plus d'une occasion de placer des choses d'autant plus fines ,

qu'elles paroissent générales. Madame de Fajel y découvroit la passion, les peines & le respect de cet Amant délicat & mystérieux. Arrêtée par le plaisir de le voir, elle croyoit accorder assez à son devoir, de l'écouter sans faire semblant de l'entendre. Elle étoit moins maîtresse de ses regards; ils étoient doux & quelquefois embarrassés, & son visage se sentoît de cette émotion qu'un cœur tendre communique. Tout enfin apprenoit à Raoul qu'il étoit entendu & pardonné.

Philippe, en arrivant de Chelles, avoit d'abord dépêché un Courier vers Enguerrand, pour le rappeler à la Cour; & celui que le Maréchal lui avoit envoyé, lui apprit que le Roi avoit été à Chelles, qu'il en avoit ramené Adelaïde, & que la Reine

Mere l'avoit auprès d'elle. Quelle fut la surprise d'Enguerrand ! Il admiroit , avec une forte d'indignation , l'habileté & le génie d'Adelaïde ; il vouloit lui en faire un crime : l'adresse dont elle avoit dû se servir pour mettre le Roi dans ses intérêts , confondoit sa raison. Eh quoi ! disoit-il , Adelaïde luttera contre Enguerrand ! elle veut en triompher ! Quoi ! à peine sortie de l'enfance , ses détours séduisans renverferont les mesures que j'aurai prises , ou pour la contraindre à tenir les engagemens qu'elle m'a laissé contracter , ou pour la punir de l'affront qu'elle fait à Alberic ! Enguerrand occupé de ces réflexions , revint à Paris. Il alla d'abord chez le Roi. Ce Prince en le voyant entrer dans son Cabinet , fit retirer tout le monde.

Vous sçavez déjà que j'ai été à Chelles , dit Philippe , j'ai voulu voir & entendre Mademoiselle de Couci , ou pour approuver , ou pour condamner votre sévérité ; mais , quoique prévenu contre Adelaïde , je l'ai trouvée , malgré sa révolte , trop digne de ma protection , pour ne la lui avoir pas accordée. Que d'esprit ! que de raison ! que de vertu ! Enguerrand , une fille si accomplie , mérite plus d'égards qu'une autre ! C'est à la douceur & au tems à vaincre la répugnance qu'elle montre pour recevoir un maître : si le tems ne peut rien obtenir , laissez-la dans un état libre ; son caractère doit vous assurer qu'elle soutiendra le nom de Couci avec dignité , & avec les sentimens de vertu qui le font connoître. Si les foibleesses des hommes , poursuit le Roi , doi-

vent les porter dans la société , à avoir de l'indulgence les uns pour les autres , un pere doit surtout s'y prêter dans le gouvernement de sa famille ! S'il est triste pour un homme respectable , de se voir réduit à exercer trop de rigueur sur des enfans peu dignes de lui , quels remords ne se prépare-t'il pas par une action de violence , dont un enfant d'un mérite reconnu , feroit la victime le reste de ses jours ? La nature ne doit aller que par la voye de la douceur ; c'est-là son véritable caractère ; & c'est aussi la route qui la mene le plus sûrement à son objet. Enguerrand , ce n'est pas assez d'être pere , il faut être l'ami de ses enfans ; Adelaïde mérite que vous soyez le sien. Mon ressentiment contre une fille rebelle , repartit Enguerrand , ne me rend point injuste

à son égard ; je ne lui refuse pas les qualitez que Votre Majesté lui accorde ; mais je lui fais un crime , de l'usage qu'elle fait de son esprit , de sa raison , de la fermeté de son caractère ; elle sçait mieux qu'un autre , tous ses devoirs : elle ose cependant y manquer ! elle en est d'autant plus coupable , & j'en suis d'autant plus irrité ! C'est cette fermeté qui l'a déterminée au coup hardi de se soustraire à l'autorité paternelle ! C'est cet esprit adroit & séduisant , qui a sçu justifier sa faute aux yeux de Votre Majesté ! c'est lui qui sçait aussi la montrer innocente , au moment même qu'il cache combien son cœur est criminel ! c'est lui enfin à qui elle s'en fie pour surmonter les obstacles qui s'opposent à ce qu'elle veut. Votre discours me fait naître des soupçons , dit le Roi.

24 ANECDOTES DE LA COUR

Quoi ! Alberic ne seroit-il malheureux , que parce qu'un autre seroit aimé ? Adelaïde m'auroit-elle trompé ? Quelqu'un auroit-il été assez téméraire pour chercher à séduire son cœur , quand sa main m'étoit promise pour le Maréchal ? Expliquez - vous , je veux être éclairci. Je puis S I R E , repliqua Enguerrand , justifier mes soupçons à Votre Majesté , par de fortes conjectures ; mais je ne puis les faire tomber sur un objet déterminé. Enguerrand auroit pû nommer le Comte de Rethel ; c'étoit lui qu'il croyoit l'auteur de la révolte d'Adelaïde , cependant il dissimula ; sa délicatesse ne lui permettant pas de donner pour des vérités , de simples soupçons , peut-être capables d'attirer injustement sur Roger , l'indignation du Roi , & même de le compromettre avec Alberic.

Alberic. Oui ! SIRE , poursuivit-il , Adelaïde s'est laissée prévenir en faveur de quelqu'un ; puis-je douter de l'égarement de son cœur ! Lorsque Votre Majesté me demanda sa main pour Alberic , j'eus lieu d'être satisfait ; ce fut avec soumission qu'elle se rendit à vos ordres & à mes volontez. A peine Alberic fut-il de retour d'Angleterre , qu'Adelaïde montra une répugnance qui me fit la méconnoître. Je ne puis attribuer qu'à l'Amour un changement si subit. Oui ! l'Amour seul en est l'auteur ! lui seul a pû déterminer une jeune personne bien née , & qui fut toujours attentive à remplir ses devoirs , à des éclats qui fortifient mes justes présomptions : aucun obstacle ne lui paroît insurmontable ! elle espere tout d'une prudence qui ne l'a point encore trahie ; de son esprit,

& du tems. Le succès répond déjà à son attente, puisqu'elle vient de mettre Votre Majesté entre elle & moi. Je n'ai prétendu me mettre entre vous & Mademoiselle de Couci, repartit le Roi, que dans un esprit d'équité & de douceur : je vous aime, Enguerrand, je vous estime, je rends justice au mérite supérieur, si universellement reconnu en vous : mais je connois votre caractère inflexible ; il m'a fait trembler & pour Adelaïde, & pour vous-même ! J'ai voulu vous sauver des regrets, & peut-être un blâme général ; vos soupçons me paroissent fondez ; vous pouvez cependant vous abuser : la suite justifiera Adelaïde, ou m'instruira qu'elle ne méritoit pas mes bontez. Quoi qu'il en soit, laissez-la auprès de la Reine ma Mere. Du moins, SIRE, reprit Enguerrand, laissez-

moi le maître de ne jamais voir une fille ingrate , dont j'oublie dès ce moment , que je suis le pere : mais qu'Adelaïde se souvienne , que tant que je respirerai , Alberic seul , choisi par Votre Majesté , pourra la faire changer de nom.

A peine Enguerrand étoit-il sorti du Cabinet de Philippe , que le Comte des Barres y entra. Le Roi , après lui avoir rendu sa conversation avec Enguerrand , le chargea du soin de découvrir celui à qui Adelaïde sacrifioit le Maréchal ; il ajouta , que le seul moyen de n'être pas suspect à ceux sur qui tomberoient ses soupçons , étoit de marquer du refroidissement entre lui & Alberic : il lui dit qu'il croyoit Madame de Fajel dans le secret de Mademoiselle de Couci ; qu'il falloit les examiner dans toutes

28 ANECDOTES DE LA COUR

les occasions ; tâcher de s'insinuer dans leurs entretiens ; chercher le sens de ce qu'elles pourroient dire d'enveloppé ; étudier leurs regards, & tous leurs mouvemens, quand quelqu'un paroîtroit : surtout, remarquer celui qu'Ade-laïde regarderoit avec circonspection, ou ne regarderoit point du tout : qu'ils devoit toujours suivre Madame de Fajel, lorsqu'elle sortiroit de chez la Reine Mere, où elle alloit avoir la liberté d'entretenir Mademoiselle de Couci ; que c'étoit dans cet instant qu'il devoit remarquer si quelqu'un joignoit Madame de Fajel, & si ce quelqu'un, souvent le même, lui parloit d'un air mystérieux. Sénéchal, pour-suivit le Roi, vous devez à l'amitié qui est entre vous & Alberic, ce que j'exige ; ne craignez point de porter un coup

trop sensible au Maréchal ; aimez-le assez pour lui causer une affliction nécessaire à sa tranquillité : si Mademoiselle de Couci n'aime rien , il n'est pas sans espérance ; mais si un autre a scû lui plaire , la raison du Maréchal , doit le rendre à lui-même. Je veux cacher mes soupçons à Adelaïde ; elle auroit trop d'avantage , si elle les scavoit : c'est un génie qui n'est pas ordinaire ; j'en ai connu toute l'étendue à Chelles ; il m'a étonné ; je dirai plus , il m'a prévenu en faveur d'Adelaïde : ses discours ont toujours la force que donne la vérité. je l'avouë , je perdrois à regret l'estime que j'ai conçûë pour elle. Enfin , je veux scavoir si elle aime , ou si elle jouït de cette indifférence dont elle se pare : si contre l'opinion que j'ai de son caractère , si contre son devoir ,

elle s'est laissée prévenir en faveur de quelqu'autre, je l'en punirai, en la remettant au pouvoir d'Enguerrand.

Le Comte des Barres croyoit avoir trop d'intérêt à concourir au bonheur du Comte de Rethel, pour exécuter ce que le Roi venoit de lui ordonner ; il étoit trop malheureux Amant ; pour être fidele ami du frere de Mademoiselle du Mez. Son premier soin fut de chercher Mademoiselle de Couci : il la trouva seule dans son appartement.

Mes intérêts, Mademoiselle, lui dit-il, par une bizarrerie du sort confondus avec les vôtres, me forcent à faire une démarche, qui persuaderoit au Roi que je suis indigne de ses bontez, si jamais il venoit à la sçavoir. Je ne répons pas à sa confiance ; je lui cache votre secret ; quand

il me charge du soin de le découvrir, & je manque à l'amitié qu'Alberic a pour moi; mais j'y suis forcé. Pourquoi suis-je aussi malheureux que lui? Je vois votre surprise, Mademoiselle; je vais encore l'augmenter. Enguerrand est de retour: il vient d'avoir un long entretien avec le Roi; je sçais ce que le Roi a dit, & ce qu'Enguerrand a répondu: il faut que vous le sçachiez: il faut aussi que vous soyiez instruite de ce que Sa Majesté attend de moi.

Lorsque le Comte des Barres eut informé Mademoiselle de Couci, des deux conversations dont elle avoit été le sujet, il ajouta, en voyant son embarras: Doutez-vous, Mademoiselle, de ma sincérité? craindriez-vous de donner dans un piège? pourriez-vous trembler pour votre secret?

Je le sçais ce secret ; mais n'en foyez point allarmée. Vous ne pouvez comprendre les raisons qui m'engagent à préférer le bonheur du Comte de Rethel , à celui du Maréchal ; je vais , pour vous ôter tout soupçon , vous expliquer ce mystère. J'adore Mademoiselle du Mez : l'ingrate aime le Comte de Rethel. Oui ! Mademoiselle , elle est votre Rivale ! tremblez à ce nom , & comprenez l'intérêt que je prens au sort de Roger ! je serai toujours sans espérance , tant qu'il paroîtra libre de faire un choix. Eh bien ! Mademoiselle , pourrez-vous encore douter que je ne sacrifie tout , pour concourir à votre bonheur ? J'appréhende toujours que quelque événement imprévû ne développe votre secret : défiez - vous de tout ; craignez d'être entendue , lors même que

vous croirez avoir pris de sûres précautions. Madame de Fajel est suspecte au Roi , il la croit dans votre confidence ; avertissez-la ; on pourroit la surprendre. En un mot , Mademoiselle , sous quelque apparence de bonté que le Roi vous parle , pour vous faire avoüer la véritable situation de votre cœur , si vous conveniez qu'il est sensible , vous seriez perdue : dès ce moment , le Roi vous remettroit au pouvoir d'Enguerrand. Si vous voulez qu'il vous protege contre un pere irrité , continuez de dire que vous ne demandez que la liberté de ne jamais changer de nom. Vous en changerez , Mademoiselle , poursuit le Grand Sénéchal ; le tems que vous avez obtenu , pourra vous être d'un grand secours. Alberic aujourd'hui Favori de son Roi , peut

cesser de l'être ; la Reine Adelaïde , dont vous gagnerez l'amitié , s'intéressera pour un homme qui a l'honneur d'être de sa Maison ; le Roi a de la bonté pour lui : Enguerrand n'est pas immortel. Que de routes peuvent s'ouvrir pour vous , vers le terme où vous aspirez ! J'y pourrai peu de chose ; mais , Mademoiselle , je vous répons de mon zèle , & je vous promets tous mes soins. Le Sire de Couci entra dans l'instant que le Comte des Barres achevoit ces mots. Venez , mon frere , lui dit Mademoiselle de Couci , venez remercier pour moi le Grand Sénéchal : ma sensibilité au service qu'il me rend , ne me laisse que la liberté de sentir jusqu'où va ma reconnoissance ; elle est extrême.

La conversation entre ces trois

personnes , fut longue ; tout ce qui venoit d'être dit , fut répété. Raoul & Adelaïde , cachèrent au Comte des Barres , qu'ils étoient plus convaincus que lui , de la tendresse de Mademoiselle du Mez , pour le Comte de Rethel ; mais sans pourtant essayer de lui persuader qu'ils pouvoient se tromper. Adelaïde étoit trop redevable à ses jaloux soupçons , elle en espéroit encore trop d'avantages , pour chercher à les détruire.

Le Sire de Couci ne se cacha point du Grand Sénéchal , pour montrer à sa sœur une Lettre qu'il venoit de recevoir du Comte de Rethel : on le voyoit , par cette Lettre , transporté de joye. Mademoiselle de Couci avoit arrêté les violens projets d'Enguerand ; elle n'étoit plus à Chelles ; elle étoit à la Cour ; le Roi

étoit son Protecteur ; Alberic étoit condamné à attendre que le tems pût triompher de l'indifférence d'Adelaïde. L'espérance que Roger oïoit concevoir d'un si heureux succès , lui avoit suggéré ces termes vifs & naturels , qui rendent si bien une forte passion. L'amour , le respect , le regret d'être absent , le desir de voler où étoit la belle Adelaïde , tous ces différens mouvemens assurerent Mademoiselle de Couci , que le Comte de Rethel étoit digne de ce qu'elle faisoit pour lui. Si elle eût osé se permettre de prendre la plume , son cœur lui auroit bien-tôt dicté des sentimens aussi tendres & aussi délicats , que ceux de Roger.

Mademoiselle du Mez n'avoit pas besoin d'être instruite , de ce que l'amour jaloux faisoit en faveur de Mademoiselle de Couci ,

pour pressentir que l'amour irrité sacrifieroit Alberic & elle , au bonheur d'Adelaïde & de Roger. Elle étoit sans espérance , depuis qu'Adelaïde avoit sçû gagner l'esprit du Roi , & s'assurer de sa protection. Elle voyoit avec un dépit amer , la ruine de ses intérêts , de ceux de son frere , & leur double humiliation. Elle ne pouvoit tirer aucun avantage , du secret que sa jalousie lui avoit fait pénétrer : son amitié pour Alberic , & sa tendresse pour Roger , la condamnoient à le garder , pour ne pas commettre ces deux illustres & dangereux Rivaux.

La passion du Maréchal n'étoit pas moins violente que celle de Mademoiselle du Mez ; cependant il étoit moins à plaindre : il doutoit de la véritable cause de son malheur ; il étoit

des instans où il se flattoit qu'A-
delaïde , ne se refusoit à lui , que
parce qu'elle ne vouloit se don-
ner à personne ; il osoit même
quelquefois , espérer de vaincre
cette ame altiere par ses soins,
ses respects , & sa persévérance :
ses peines enfin étoient adoucies
par la présence de Mademoisel-
le de Couci , & par la liberté de
lui parler de sa passion. Il n'é-
toit plus occupé que du desir de
la voir , & de lui paroître enfin
digne d'elle ! Son empressement
à étudier & à saisir les momens de
l'entretenir ; l'air timide & res-
pectueux qui accompagnoit tous
ses discours , & même ses plain-
tes , tout assuroit Mademoiselle
de Couci de la violence d'une
passion , qu'elle auroit bien vou-
lu n'avoir jamais inspirée. Ce
qu'il lui en coûtoit d'efforts pour
recevoir les soins du Maréchal ,

pour l'écouter , & pour lui répondre avec ménagement, sans pourtant quitter cet air de froideur , trop sûr garant de l'indifférence , la mettoit à la gêne ; mais elle sentoit la nécessité de se contraindre. Cependant elle s'échappa un jour. Fatiguée des plaintes continuelles d'Alberic, elle lui dit : Je ne suis pas assez injuste , pour douter des sentimens que vous avez pour moi ; je ne suis pas assez ingrate , pour vous refuser une sincère reconnoissance : mais je crois qu'il faut plus que de la reconnoissance , pour se prêter à des protestations d'amour , & pour soutenir sans impatience , des plaintes , réitérées à tous les instans. Faites - moi grace de ce langage , je ne sçau-rois m'y faire : vos soins , soutenus de mille bonnes qualitez , parlent assez en votre faveur :

gagnez sur vous de m'épargner vos plaintes. Cet effort que vous ferez sur vous-même , me confirmera dans la haute idée que j'ai conçue de votre fermeté d'ame. Quelqu'effort qu'il m'en coûte , repartit le Maréchal , j'observerai , Mademoiselle , la dure loi que vous m'imposez ; mais si je la reçois avec soumission , je la reçois aussi avec une douleur bien sensible. Cette loi barbare, contre laquelle vous ne m'entendrez murmurer que dans ce moment , en me déchirant le cœur, me condamne à un silence bien infructueux , puisque vous n'y attachez aucun espoir. Ah ! Mademoiselle , quel seroit mon malheur , si votre tendresse pour un autre , étoit le principe & la mesure de votre indifférence pour moi ? Daignez au moins me rassurer ; vous le pouvez d'un

seul mot : mon estime pour vous, aussi forte que ma passion , ne me permettra pas seulement de douter. Ma conduite est ma réponse , repliqua Mademoiselle de Couci avec fierté. Le Maréchal , étonné de la hauteur de cette repartie , & confondu par un regard d'Adelaïde , n'osa ni en murmurer , ni s'en plaindre.

Le caractère de Mademoiselle de Couci étoit ferme , & doux en même tems ; elle avoit l'ame courageuse , & le cœur droit : sa fierté naturelle lui faisoit regarder avec mépris , les complaisances qui pouvoient se ressentir de l'ombre même de bassesse ; cependant, elle connoissoit ces complaisances bienféantes qui ne coûtent rien à la dignité des sentimens. Sa maniere de penser étoit noble & relevée : elle n'aimoit ni à donner , ni à recevoir de ces loüan-

ges outrées , que la flatterie prodigue sans estime , & que la vanité dévore sans discernement ; mais elle sçavoit placer à propos, celles qui ne coûtent rien à la vérité. Elle avoit une gayeté douce ; son humeur étoit égale ; son esprit étoit insinuant ; sa conversation étoit liante , & ses manières étoient affables , sans pourtant lui donner un air trop caressant. Elle étoit naturellement bonne, généreuse, humaine, sensible aux peines des malheureux, & secourable. Avec ces heureux dons de la Nature , & une attention continuelle pour mériter l'amitié de la Reine Mere , il est aisé de penser qu'en peu de tems , Adelaïde eut part à sa confiance & à ses bontez : cependant elle n'osoit lui confier ses vrais sentimens ; l'assurance que lui donnoit cette grande Princesse ,

de lui garder le secret & de l'aider de sa protection , ne pouvoit même la déterminer à lui ouvrir son cœur.

Le Roi voyoit tous les jours Mademoiselle de Couci , & tous les jours il goûtoit de plus en plus son caractère : il se plaisoit à l'entretenir ; le plaisir qu'il y trouvoit , le délaissoit agréablement de ses grandes occupations. Un jour ce Prince dit au Grand Sénéchal : Si j'étois capable d'une foiblesse , Mademoiselle de Couci me rendroit sensible , peut-être même dois-je au respect que j'ai pour sa vertu , & aux égards dûs à son nom , ma résistance à tant de charmes ; mais l'estime que j'ai pour elle , défend à l'amour d'attaquer mon cœur. Sénéchal , poursuivit le Roi , les soupçons d'Engueirand font injure à Adelaïde ; elle est obser-

vée de trop près , trop d'yeux font attachez sur ses démarches, pour qu'elle pût les tromper , si son cœur étoit prévenu en faveur de quelqu'un. Oui ! ses actions répondent de la vérité de ses discours. Que le Maréchal est malheureux , de ne pouvoir plaire à cette illustre fille ! je le sens , ses soins ne gagneront point cette ame insensible. Adelaïde est ferme dans ses résolutions. Je prévois que le moment où le Maréchal sera forcé à me suivre dans la Palestine , sera pour lui un instant bien terrible : ce tems approche ; tous les Croisez sont en état de marcher , l'Etendart va bien-tôt se déployer. Le Roi ne lisoit que trop bien dans le cœur d'Alberic : sa passion pour Mademoiselle de Couci , lui faisoit regarder avec effroi , tous les prépa-

ratifs pour l'expédition de la Terre-Sainte. Aussi passionné, mais moins malheureux, le desir de la gloire lui auroit adouci le chagrin de s'éloigner de l'Objet qu'il adoroit.

Tous les François montroient à l'envi, un zèle ardent pour secourir Jérusalem : mais ce zèle ne put avoir un prompt effet : les préparatifs en furent suspendus, & le voyage fut différé par la Guerre que Philippe-Auguste porta en Berri. L'amitié que ce Prince & le Roi d'Angleterre s'étoient jurée lorsqu'ils avoient reçu la Croix ; les motifs de Religion qui les avoient désarmez au premier bruit des malheurs de la Palestine, furent bien-tôt sacrifiés à leurs intérêts. Henri étoit ambitieux, injuste, & défiant ; son peu de bonne foi avec ses enfans, lui rendoit tou-

jours la leur suspecte. Richard, son fils & son successeur à la Couronne, étoit entreprenant, inquiet, & brave (a); & Philippe, ardent à profiter de leurs divisions domestiques, habile à les faire naître & à les nourrir, empêchoit par cette fine politique, que Henri ne fût assez tranquille pour être redoutable. Philippe craignoit que Richard, grand Capitaine, & audacieux, ne fût assez content de son pere pour ne plus le traverser: il ne vouloit pas que le fils, à la tête de toutes les forces de son pere, qui n'étant plus dispersées, auroit fait une Armée formidable, fût en état de se faire redouter.

Le Roi envoya ses ordres dans toutes les Places où étoient ses Troupes, pour les faire marcher au lieu du Rendez-vous général.

(a) On l'appelloit Cœur de Lion.

Son départ suivit de près ses ordres. Le Maréchal, & le Comte des Barres, sentirent jusques où peut aller la douleur de s'éloigner de ce que l'on adore ; mais leurs regrets & leurs plaintes s'adressoient à deux ingrates qui voyoient couler leurs larmes sans en être touchées. Roger régnoit dans les cœurs d'Adelaïde & de Mademoiselle du Mez, sans y laisser même de place à la pitié, ni pour Alberic, ni pour des Barres. Le Sire de Couci étoit plus heureux ; il étoit cependant à plaindre ; il partoît. Depuis quelques jours il n'étoit occupé qu'à chercher le moment de pouvoir entretenir Madame de Fajel. La veille de son départ, il la trouva enfin chez Mademoiselle de Couci. Ma sœur, lui dit-il, obtenez de Madame, la permission que je lui dise (si ma douleur

m'en laisse la force) ce qu'il m'en coûte pour m'éloigner du séjour qu'elle habite ! Ah ! Madame , poursuivit-il , pardonnez quelque chose à un infortuné qui ne vous reverra peut-être jamais ! du moins ne lui refusez pas un simple mouvement de pitié ; & si je suis assez heureux pour vous l'inspirer , ayez assez de bonté pour ne pas me le cacher. Adoucissez , par un seul mot , ma cruelle situation , ou accablez-moi assez de votre rigueur , pour me faire desirer la mort comme le seul remède à mes maux. Je vais où elle sera ; je la trouverai. Vous me faites frémir , repartit Madame de Fajel : pourquoi vouloir chercher la mort ? épargnez à une tendre sœur , les larmes que votre perte lui coûteroit. Croyez, ajouta-t'elle en laissant échapper un soupir, que je
ne

ne pourrois les effuyer fans en répandre. Ah ! Madame , s'écria Raoul en voulant se jeter à ses pieds. . . . Arrêtez , lui dit-elle avec émotion , moderez ce transport ; il me causeroit peut-être des remords trop amers : qu'il vous suffise de sçavoir que j'unirai en votre faveur , mes vœux avec ceux d'une sœur qui vous adore. Mais respectez-moi assez pour m'épargner d'entendre ce qu'une trop vive reconnoissance voudroit vous suggérer. Mademoiselle de Couci , attendrie du trouble de Madame de Fajel , & pour l'aider à ne pas succomber , dit à Raoul : Mon frere , ne me parlez jamais dans vos Lettres du Comte de Rethel , elles pourroient être surprises ; mais je puis sçavoir de ses nouvelles , & il pourra être instruit de tout ce qu'il faut qu'il sçache , par Ma-

demoiselle de Rocheville : le neveu de cette fidelle amie , nous prêtera son secours ; vous sçavez que je suis assurée de son zèle & de sa discrétion.

Il en coûta un violent effort à Madame de Fajel , pour s'arracher de chez Mademoiselle de Couci : elle y laissoit Raoul ; elle l'y laissoit sans contenance , abattu , consterné , resserré en lui-même , & les yeux noyez de larmes. Hélas ! Madame de Fajel ne fuyoit, que pour cacher à Raoul, qu'elle pleuroit elle-même. La douleur de Raoul si tendrement exprimée , trouvoit une égale expression dans le cœur de Madame de Fajel , à qui l'agitation la plus vive ne laissoit plus d'autre parti , que celui d'une fuite précipitée. Elle sortit sans jeter un regard sur lui , & il n'osa ni l'arrêter , ni la suivre dans sa fuite.

Après que Raoul eût gardé assez long-tems le silence , il dit à Adelaïde : Ma sœur , parlez quelquefois de moi à Madame de Fajel ; ne lui laissez pas oublier que je l'adore ; entretenez dans son cœur , la pitié qu'elle a daigné me laisser appercevoir. Je verrai bien-tôt Roger ; je vous promets , ma sœur , de lui parler de vous à tous les instans : vous & Madame de Fajel , ferez tous nos entretiens ; que nous fassions les vôtres !

Le Comte de Rethel , comme on l'a déjà dit , avoit pris la Croix en même tems que Philippe-Auguste. Adelaïde voyant les apprêts pour le voyage de la Terre-Sainte , avoit chargé son frère & le Comte des Barres , d'écrire au Comte de Rethel , pour l'arrêter sur le desir qu'il auroit pû avoir de venir à Pa-

ris, sous prétexte de prendre congé des deux Reines, & de partir avec le Roi. Son respect pour les volontez d'Adelaïde lui prescrivait d'obéir : il se préparait à aller joindre le Roi sur sa route, lorsqu'il apprit que la Guerre étoit déclarée entre les deux Rois, & que l'Armée de Philippe marchoit en Berri. Roger renouvela ses instances, pour qu'il lui fût permis de paroître à la Cour, au moins vingt-quatre heures, avant le départ du Roi ; mais Adelaïde réitéra ses défenses : enfin le Comte de Rethel joignit Philippe à trois journées de Paris.

La maniere dont Roger fut accueilli du Roi, l'assura que ce Prince l'honoroit toujours de son amitié : mais quelle fut sa joye lorsqu'il embrassa son cher Raoul : ils avoient tous deux

tant de choses à se dire, que leurs premiers discours eurent peu d'ordre : l'amour leur inspiroit une commune impatience ; à Raoul , d'entretenir Roger de Madame de Fajel ; à Roger, d'entretenir Raoul de Mademoiselle de Couci. Enfin , après leurs premiers transports , ils se donnerent le tems de parler , de s'écouter , & de se répondre : ce qu'ils se dirent , leur prouva réciproquement que leur passion étoit aussi délicate , que violente. Dussé-je en mourir de regret, dit Raoul à Roger , je veux arracher à Madame de Fajel , l'aveu de la tendresse que je lui ai inspirée : sa vertu est toujours la même , mais elle n'est plus armée de cet air de fierté qui me faisoit trembler. Non ! mon cher Roger , sa tendresse ne pourra jamais lui permettre de s'éloigner de la Cour !

Je l'ai déjà vûë victorieuse , cette tendresse , dans le tems même où Madame de Fajel se flattoit de la cacher sous le voile de la pitié ; & si sa vertu lui ordonne de fuir , mon respect la retiendra.

Le Comte des Barres , charmé de revoir le Comte de Rethel , reçut avec plaisir les témoignages de sa reconnoissance dans ses embrassemens , trop heureux s'il eût pû ajouter à la confiance importante qu'il avoit faite à Mademoiselle de Couci , quelque nouveau trait , propre à mettre le dernier sceau à l'union de Roger avec elle. Des Barres regardoit cette union , comme l'époque de sa tranquillité , & le fondement de ses espérances. Mademoiselle du Mez fit d'abord le sujet de leur entretien : les inquiétudes & les craintes de des

Barres , firent assez sentir au Comte de Rethel , que Mademoiselle du Mez régnoit toujours dans un cœur , dont elle refusoit l'hommage.

L'Amour, maître absolu de l'ame de cestrois jeunes Héros , ne voloit rien à la Gloire ; peut-être même leur inspiroit-il plus d'ardeur pour en acquérir. Dans tous les momens de repos , ils se cherchoient ; & ces doux momens s'écouloient avec d'autant plus de rapidité , qu'ils les consacroient toujours à des sujets inépuisables. Un jours qu'ils étoient tous trois ensemble , Roger demanda au Sénéchal & à Raoul, s'ils ne connoissoient personne qui ressembât à ce Portrait , en leur montrant celui de la Comtesse de Dammartin ? Ma sœur vous a donné son Portrait , dit Raoul étonné , & les yeux atta-

chez sur la boîte que Roger tenoit ouverte. Je vous aime, Roger, & peut-être plus que je n'aimerois un frere : vous sçavez les vœux que je fais pour votre bonheur ; mais si je suis surpris que vous ayez osé demander à ma sœur ce gage de sa tendresse, je le suis encore davantage de voir qu'elle se soit assez peu respectée, pour vous le donner. Je ne la reconnois pas à ce trait, & la sévère attention que je lui connoissois à régler toutes ces démarches, sur ses devoirs, démentiroit presque mes yeux. Roger, en fouriant, repartit à Raoul : Je vois que vous auriez de la peine à me pardonner, si je tenois ce Portrait de Mademoiselle de Couci ; mais sûrement, ajouta-t'il d'un ton plus sérieux, elle ne me le pardonneroit jamais, si je vous laissois un moment

soupçonner une vertu aussi délicate que la sienne. Ce Portrait est celui de l'infortunée Comtesse de Dammartin ; le Vicomte de Melun en a un semblable. Il est vrai, dit le Grand Sénéchal ; je l'ai vu , & je m'y ferois trompé comme Raoul, si le Vicomte ne m'eût prévenu , avant de me le faire voir. Roger leur apprit alors , que le Vicomte & son pere tenoient ces deux Portraits de la main de Madame de Dammartin mourante ; & comment celui qu'il gardoit, étoit tombé dans les siennes. Jugez à présent , mon cher Raoul , poursuivit Roger , si j'ai pu , malgré les engagements d'Enguerrand pour disposer de Mademoiselle de Couci , résister à ses charmes. La ressemblance de cette illustre fille avec la Comtesse de Dammartin, donna lieu à bien des réflexions sur

le caprice du sort à l'égard de Roger. Ce Portrait, lui dit Raoul, doit vous être infiniment précieux, comme étant celui de Madame de Dammartin; vous pourriez même le laisser voir dans vos mains, sans crainte de blesser sa mémoire; mais dans les circonstances présentes, plus il vous est cher par rapport à ma sœur, plus devez-vous le tenir caché, de peur qu'un malheureux hazard ne le laisse appercevoir à Alberic. En le voyant, pourroit-il douter que vous ne fussiez cet heureux Rival qui s'oppose à son bonheur, & qu'il cherche depuis si long-tems?

Pendant que le Berri étoit le theatre de la Guerre, Paris étoit celui de l'Amour. Mademoiselle de Couci, Madame de Fajel, & Mademoiselle du Mez, également sensibles, trembloient é-

galemment, & formoient les mêmes vœux pour les jours & la gloire de ce qu'elles aimoient. Mais leurs mouvemens étoient différens ; Madame de Fajel se reprochoit vainement sa foiblesse ; elle n'avoit plus la force de la combattre ; elle prioit Adelaïde de l'aider de son courage & de sa vertu ; elle la conjuroit de lui représenter avec sévérité son devoir , & de la faire souvenir de ce qu'elle devoit à un époux ; elle exigeoit de son amitié , de lui remettre sans cesse devant les yeux , & même avec dureté , combien elle étoit criminelle ! elle demandoit enfin du secours contre elle-même. Je suis jalouse de votre estime , vertueuse Adelaïde , s'écrioit-elle , & j'en suis indigne ! par pitié , avoüez-moi que vous me la refusez ; la honte que j'en ressentirai , & le desir de la mériter ,

pourront bien plus sur moi , que ma raison ! Madame de Fajel se souvenoit avec autant de confusion , que de remords , de l'avantage que sa foiblesse avoit remporté sur son devoir , la veille du départ de Raoul ; elle n'osoit presque plus se flatter qu'il ignorât sa victoire ; trop de sévérité , disoit-elle , & trop d'indulgence m'ont également trahie !

Mademoiselle de Couci n'avoit point à combattre ses sentimens ; ils étoient avoués de sa raison & de sa vanité ; cependant elle étoit dans une cruelle situation ; elle craignoit de ne pouvoir jamais être unie au Comte de Rethel ; elle craignoit même de lui attirer la disgrâce du Roi , & peut-être de plus grands malheurs : sans la sœur du Maréchal, Mademoiselle de Couci n'eût rien craint pour son secret : mais

une rivale étoit la maîtresse de ce secret ! Quel sujet de frayeur !

Mademoiselle du Mez auroit accepté volontiers le genre de peine & d'inquiétude de Mademoiselle de Couci ; elle les lui envioit ; les fiennes n'étant adoucies par aucun espoir, étoient plus difficiles à supporter. Il n'étoit plus question pour elle, de douter du malheur de son frere & du sien ; elle en étoit certaine ; elle voyoit , avec le dépit le plus vif , l'heureux succès qu'Adelaïde recueilloit de sa prudence ; elle jugeoit avec une douleur sensible , que la sage conduite de cette illustre fille , la meneroit au but où elle vouloit arriver. Ces cruelles pensées la déterminoient à découvrir à son frere quel étoit son Rival : mais aussitôt , sentant l'odieux de ce procédé , elle s'écrioit : Quelles sont

les Victimes que je veux immoler à ma jalouse envie ! Ah ! que n'auroit donc pas à craindre de moi un ennemi , si ma tendresse devenoit funeste à tout ce qui m'est cher !

Les nouvelles qui arrivoient tous les jours de l'Armée , répandoient la joye dans Paris. Les noms de Dreux , de Montmorenci , de Rethel , de Couci , de du Mez , & de des Barres , étoient d'une maniere distinguée dans toutes les Relations des faits d'Armes , où il avoit été question de se signaler. Ces nouvelles charmoient d'autant plus Madame de Fajel , Mademoiselle de Couci , & Mademoiselle du Mez , qu'elles justifioient leurs choix , & confondoient dans leurs cœurs les mouvemens d'une vanité satisfaite , avec ceux de l'amour. L'une oublioit que son devoir con-

damnoit sa foiblesse ; l'autre dans ces momens , ne pensoit plus que si sa vanité étoit flattée du choix de son cœur , elle étoit en même tems bien humiliée de la victoire que remportoit sur elle Mademoiselle de Couci. Et Mademoiselle de Couci , flattée du succès de ses premières démarches , se promettoit de surmonter tous les obstacles qui s'opposoient encore à son bonheur , & se livroit aux mouvemens d'une tendresse dont elle se justifioit à elle-même , l'innocence , & la vivacité.

La Campagne fut aussi brillante pour Philippe , qu'elle lui fut heureuse. Il prit rapidement plusieurs Places ; il battit , dans toutes les occasions , l'Armée de Henri. Richard accourut en vain au secours de son pere ; son intrépide valeur ne put empêcher celle de Philippe , toujours éclair-

rée & conduite par la prudence , de trouver par-tout la Victoire. Il revint à Paris, après avoir poursuivi Henri jusques aux frontières de Normandie , où le Comte des Barres & le Comte de Rethel firent de si grands prodiges dans une action décisive, qu'ils en déterminèrent le succès en faveur des François.

Ce fut avec une affliction égale à sa tendresse , que Roger se sépara de Raoul , & du Grand Sénéchal , pour retourner à Rethel ; il gémissoit de ne pouvoir paroître à la Cour ; le Roi même lui fit d'obligeans reproches de ce qu'il refusoit de l'y accompagner. Mais Roger sentoit la nécessité de subir la dure loi qu'Adelaïde lui avoit imposée: en coûtoit-il moins à Adelaïde pour la donner, cette dure loi, qu'à Roger pour la recevoir ? La peine qu'ils

en ressentoient tous les deux, fut adoucie chez Roger , par la joye que causerent à son pere les tendres embrassemens d'un fils comblé de Gloire ; & chez Adelaïde, par ceux d'un frere couvert de Lauriers.

Le Comte des Barres parut devant Mademoiselle du Mez avec un air aussi abattu , & aussi humilié , que si elle avoit eu à le faire rougir d'avoir fui devant l'Ennemi. Si j'avois pû trouver la mort , Mademoiselle , lui dit-il , je vous aurois épargné le désagrément de voir un homme , à qui votre indifférence rend la vie insupportable. Comment auriez-vous trouvé la mort , repartit Mademoiselle du Mez ? la Victoire étoit toujours entre elle & vous ; mais vous me faites une injure extrême de me croire assez injuste , pour voir votre retour

avec peine. Si mon estime pour vous, qui est telle, que peu de personnes m'en inspirent une semblable, ne peut vous satisfaire, du moins devoit-elle m'épargner des plaintes que je ne mérite pas. Eh quoi ! Mademoiselle, repliqua le Grand Sénéchal, ne pouvez-vous avoir pour moi que de l'estime ? Je voudrois, répondit-elle, qu'il fût en mon pouvoir de vous accorder davantage ; vous n'en êtes que trop digne ! Vous attaquez mon cœur avec des avantages qui devoient vous le soumettre ; une belle figure, une grande naissance, un mérite éclatant, & un respect infini ! cependant mon cœur refuse l'hommage du vôtre ! j'y perds sans doute plus que vous ! Ah ! Mademoiselle, s'écria le Grand Sénéchal, que vous êtes cruelle ! pouvez-vous, sans pitié, me por-

ter de si terribles coups ? Mon estime pour vous, repliqua-t'elle, & même ma reconnoissance , me donnent la force de vous les porter ; je veux vous aider contre une ingrate, qui ne peut cesser de l'être. Mon indifférence , & votre foiblesse , me font également rougir ; mais puisque vous ne pouvez vaincre l'une, triomphez de l'autre. Ah ! Sénéchal , puissiez-vous en avoir la force ! du moins , ayez celle d'éviter les occasions qui pourroient me montrer votre foiblesse , & me reprocher mon injustice : soutenez par cet effort , la haute opinion que j'ai de votre caractère. Le Grand Sénéchal sortit , confondu d'un discours qui lui ôtoit tout espoir , & lui imposoit silence : sa retraite laissa Mademoille du Mez livrée aux réflexions , qu'entraînoit , malgré elle , la trop mal-

heureuse tendresse d'un homme, si digne d'être aimé.

La situation du Maréchal n'étoit pas plus heureuse que celle & de sa sœur & du Comte des Barres ; je ne sçais même si elle n'étoit pas devenue plus difficile à supporter : l'Amour lui avoit fouri ; il lui avoit promis l'Objet qu'il adoroit ; il avoit presque touché au moment fortuné de s'en voir le maître ; & ce moment avoit fui , sans lui laisser aucun espoir de retour. L'indifférence de Mademoiselle de Couci, & les instances réitérées qu'elle faisoit au Roi & à la Reine Mere , de ne pas la contraindre , ne lui permettoient plus de se flatter. Sa passion cependant , étoit toujours la même ; mais le discours qu'Adelaïde lui avoit tenu avant le départ du Roi pour le Berri , avoit eu tant de pou-

voir sur lui , qu'il n'osoit plus ni se plaindre , ni l'entretenir de sa tendresse : ses empressemens , ses respects & ses yeux , étoient ses seuls interprètes. Mademoiselle de Couci ne remarquoit tout ce que le Maréchal faisoit pour lui prouver sa passion , & sa soumission à ses ordres , que par le dépit qu'elle en ressentoit. Quelque Objet aimable , disoit-elle un jour à Madame de Fajel , ne pourra-t'il rendre le Maréchal inconstant ? Que j'aurois de plaisir à le voir me dédaigner ! Avec quelle satisfaction ne verrois-je pas ses soins , pour une autre ! Constance de Montmorenci, qui vient de paroître à la Cour , est charmante ; je vante au Maréchal la naissance, la douceur , & le caractère complaisant de cette aimable fille ; je lui fais remarquer , mais sans affectation ,

tous les agrémens de sa personne. Si Mademoiselle de Montmorenci , lorsqu'elle vient chez la Reine, ne cherche pas à se placer auprès de moi , je vais me placer auprès d'elle , pour attirer le Maréchal dans nos conversations : alors , j'enhardis Constance , je la fais parler ; je lui fais naître les occasions de dire des choses fines , qui montrent la délicatesse de son esprit ; enfin , je présente à Alberic un Autel , où sa vanité pourroit être flattée de me sacrifier. Le Grand Sénéchal seconde mon dessein : il excite avec adresse , le ressentiment de la Maréchale contre moi ; il lui dit qu'elle devroit forcer son fils à faire un autre choix ; il lui nomme Mademoiselle de Montmorenci ; il exalte ses charmes ; il met dans tout son éclat , son illustre naissance :

il tient le même langage au Maréchal ; il lui fait sentir combien j'humilie son amour propre ; il étouffe chez lui , le plus léger rayon d'espérance, & en fait briller un autre , en lui parlant de cette nouvelle Beauté : enfin , il travaille à m'arracher du cœur d'Alberic , pour y placer Mademoiselle de Montmorenci. Belle Adelaïde , repartit Madame de Fajel , votre entreprise sera vaine ; il seroit moins difficile de résister à vos charmes , que de cesser de vous adorer. Laissez-moi au moins espérer ce que je desire avec tant d'ardeur , repliqua Mademoiselle de Couci. Raoul entra dans ce moment.

Depuis que le Roi étoit de retour du Berri , Raoul n'avoit point encore pû trouver chez sa sœur , Madame de Fajel , seule avec elle ; l'embarras de Raoul ,

celui de Madame de Fajel , leur trouble , la timidité de leurs regards , tout faisoit connoître le désordre de leur ame. Madame de Fajel effrayée de l'agitation de son cœur , se leva pour fuir un ennemi qu'elle sentoît trop redoutable ; mais Raoul l'arrêta , & lui dit : Que vous ai-je fait , Madame , pour fuir quand je suis assez fortuné pour vous trouver chez ma sœur ? Je me suis fait une loi , répondit-elle , de vous ôter toutes les occasions où vous pourriez m'entretenir de ce que mon devoir me défend d'écouter : tout m'ordonne de vous fuir. Eh quoi ! Madame , reprit Raoul , vous repentez-vous de m'avoir laissé appercevoir un mouvement de pitié ? sans rien coûter à cette vertu austère que je respecte , il a du moins adouci les peines cruelles , que
me

me cause la plus innocente & la plus délicate passion qui fut jamais. Si je m'en repens , dit Madame de Fajel d'une voix basse : ouï ! je m'en repens , reprit-elle d'un ton plus animé : mais laissez-moi fuir , poursuivit-elle vivement ; je le dois : craignez que je ne vous écoute. Non ! ne me parlez jamais de cette funeste passion, que Mademoiselle de Vergi auroit peut-être récompensée avec plaisir, & que Madame de Fajel ne devoit jamais vous inspirer. Ah ! Madame, s'écria Raoul en se jettant à ses pieds , que l'Amour me punit rigoureusement de son caprice ! Quel reproche ! il m'accable & me ravit en même-tems ! O trop heureux Alcide , que tu payes cherement ta victoire ! . . . A peine Raoul eut-il prononcé le nom *d'Alcide* , qu'il resta confondu. . . . Qu'ai-je fait , dit-il

d'un ton qui marquoit son repentir? jusqu'où ma passion vient-elle de m'emporter? Il garda un moment le silence. Madame de Fajel étonnée , regarda Mademoiselle de Couci d'un œil d'indignation : Votre regard perçant , dit Adelaïde à Madame de Fajel , m'instruit que dans ce moment, vous me croyez de toutes les femmes la plus criminelle ; & il me confondroit peut-être moins , si je vous avois trahie : le soupçon que vous en avez me pénètre d'autant plus vivement , que les apparences sont contre moi. Ah ! pourriez-vous me mésestimer assez , pour penser. . . . Non ! Madame , reprit Raoul en interrompant Adelaïde , ma sœur n'a point trahi votre confiance ; épargnez lui l'injure de la soupçonner : sa vertu égale la vôtre , je vais cepen-

dant la justifier. Alors Raoul raconta succinctement , à quelle occasion , & comment il avoit été le témoin invisible de son entretien avec Mademoiselle de Couci , dans le cabinet , où elles se croyoient seules. Oüi , Madame , poursuivit-il , l'amour & la jalousie m'ont fait imaginer les moyens de m'instruire d'un secret , que je n'ai pas été le maître de garder dans ce moment. Hélas ! me puniriez-vous d'avoir entendu de votre bouche même , les tendres plaintes de Mademoiselle de Vergi contre l'indifférence de ce malheureux Alcide ? c'est ce même *Alcide* qui vous adore aujourd'hui , & qui dans ce moment gémit à vos genoux , du caprice du sort. Ne vous alarmez point , Madame , ajouta-t'il , voyant le trouble & la confusion où étoit Madame de Fa-

jel ; le respect qui accompagne , & qui accompagnera toujours ma passion , doit adoucir les loix barbares que vous voudriez vous prescrire à vous-même. Il me semble les lire dans vos yeux : j'en frémis ! . . . Vous avez pû sans crime , repliqua Madame de Fajel , chercher à vous instruire d'un secret , que j'aurois voulu me cacher à moi-même ; mais croyez-vous que je puisse jamais vous pardonner, d'avoir eu la témérité de me nommer le Tyran de mon devoir ? Non ; & ce cruel Tyran , qui dans ce moment même exerce sur mon cœur un pouvoir , que ma raison veut en vain détruire ; me répondra de son audace & de sa victoire. Ah ! Madame , s'écria Raoul , faites grâce à ma témérité ! ma passion & mon malheur font son excuse : écoutez avec quelque indulgen-

ce, une pitié.... Non ! reprit Madame de Fajel , je ne vous verrai jamais : je dois ce sacrifice à mon devoir ; quelque effort qu'il m'en coûte , il l'obtiendra. Quelle menace, dit Raoul d'un ton pénétré de douleur ! Quoi ! Madame , votre rigueur me condamneroit à.... Laissez-moi, lui dit - elle ; n'abusez plus de ce qu'un malheureux hazard vous a donné d'avantage sur moi : laissez - moi du moins celui de pouvoir ne pas vous haïr. Qu'ai-je fait ! pourquoi, chère Adelaïde, vous ai-je avoué la cruelle situation de mon cœur ? Adieu , s'écria-t'elle toute éperduë , & en fuyant. Raoul voulut la suivre ; mais sa sœur l'arrêta , en lui disant ; Où courez-vous , mon frère ? Eh quoi ! voulez-vous jouir plus long-tems , du trouble & de la confusion de Madame de Fa-

jel ? votre imprudence me fait vous méconnoître : elle est indigne de vous ! Vous volez le fatal secret de Madame de Fajel , & vous osez prononcer devant elle , le nom *d'Alcide* ? elle punira votre audace , en vous privant du plaisir de la voir jamais ! du moins je l'estime trop pour oser en douter. Ah ! trop cruelle sœur , s'écria Raoul en se levant d'un fauteuil , où sa douleur l'avoit fait tomber, vous me désespérez ! Il sortit , sans vouloir répondre à la voix qui lui crioit : Mon frere , demeurez ; votre agitation ne vous permet pas de vous montrer !

Madame de Fajel se rerira chez elle , avec le trouble & les remords d'un criminel que l'on vient de confondre , & de condamner. Dans son premier mouvement , elle prit la résolution

de conjurer son pere de la tirer de Paris : elle passa dans son appartement ; il étoit seul. Qu'avez-vous , ma fille , lui demanda-t'il ? vous paroissez émuë. Je viens en tremblant , répondit-elle , vous prier , mon pere , de m'arracher de la Cour ; je ne veux plus y paroître : si vous m'aimez , forcez Monsieur de Fajel à s'en éloigner. Que dites-vous , ma fille , reprit le Seigneur de Vergi ? Y pensez-vous ? Pourquoi voulez-vous vous éloigner de la Cour de Philippe ? Fajel n'y consentira jamais. Il faut , mon pere , qu'il y consente , dit Madame de Fajel d'un ton animé ! oui ! il faut qu'il m'arrache d'un séjour , où sa gloire & la mienne sont exposées à de trop grands périls ! sa déférence pour vos volontez , m'assure qu'il n'y restera point. Vous m'éton-

nez , ma fille , repliqua le Seigneur de Vergi : votre sagesse me défend de vous soupçonner d'être capable d'un égarement ; mais vos discours , & plus encore votre trouble , semblent m'avoïer que vous le redoutez. Eh quoi ! ma fille , votre cœur craint-il de se laisser surprendre ? Vous ne répondez rien ? ... ce silence augmente mon inquiétude ! Vous pleurez ? ... Ah ! mon pere , s'écria Madame de Fajel toute en larmes , & en se jettant à ses genoux , ayez pitié d'une fille malheureuse ! ne me demandez pas si les mouvemens de mon cœur blessent mon devoir : sans vouloir être plus éclairci , prêtez-moi votre main secourable , pour me sauver d'un affreux précipice. Vous m'attendrissez , ma fille , repartit le Seigneur de Vergi ; je ferai tout ce que votre ten-

dressé exigera de la mienne : mais pourquoi ne voulez - vous pas compter sur votre raison ? Vos allarmes m'assurent qu'une raison si éclairée & si forte , triomphera toujours des mouvemens qu'elle désapprouvera : calmez-les , ma fille ; le tems effacera une impression que vous avez reçue malgré vous - même , & dont votre devoir me paroît dans ce moment , le vainqueur ; continuez à l'écouter ce devoir. Vous me désesperez , reprit Madame de Fajel , quand vous me refusez ce que j'exige de votre bonté. Ah ! mon pere , si jamais je vous fus chere , accordez-moi la grace que je vous demande : mes larmes & mes prieres ne pourront-elles l'obtenir ? trouverai-je mon pere aussi peu disposé que mon mari , à quitter ce séjour , pour moi désormais em-

poisonné ? C'en est assez ; repliqua le Seigneur de Vergi ; je connois la nécessité de vous accorder ce que vous exigez si vivement ; je lis dans votre cœur ; je ne veux pas en sçavoir davantage ; je vous épargnerai même dans ce moment , les reproches que je pourrois justement ajouter à ceux que vous vous faites à vous-même. Oüi ! ma fille , vous partirez : je vais déterminer Fajel à quitter un séjour , duquel il aura peine à s'éloigner ; mais ma tendresse pour vous , me donnera la force de le quitter moi-même : la prudence l'exige , & Fajel sera contraint de me fuivre. Allez , ma fille ; épargnez-moi le chagrin d'être le témoin de l'agitation qui me fait vous méconnoître , sans vous mésestimer : sur-tout , cachez-la à un mari qui vous adore , & qui mé-

rite une épouse , uniquement occupée du soin de lui plaire.

Le Seigneur de Vergi eut peine à déterminer Monsieur de Fajel à partir ; ce dernier se rendit cependant aux volontez d'un homme qu'il respectoit , & à qui il croyoit épargner la douleur de le séparer d'une fille unique, qu'il adoroit. Fajel ne sçachant pas la part que sa femme avoit à la retraite de son pere , la lui annonça en l'examinant : elle en reçut la nouvelle avec un air de tranquillité qui étonna ce mari , toujours tourmenté de jalousie. Madame de Fajel , qui avoit demandé & obtenu cet éloignement , sentit tout ce qu'il alloit lui coûter : elle ne pouvoit , sans s'abandonner à une douleur accablante, songer qu'elle touchoit au moment où elle alloit s'éloigner pour jamais, de Raoul. Pen-

dant le peu de jours qu'elle resta encore à Paris , sa foiblesse & sa raison se firent une guerre cruelle. La nécessité de prendre congé du Roi , & des deux Reines , la gênoit infiniment. Elle redoutoit la rencontre de Raoul ; elle trembloit en songeant seulement qu'elle liroit dans ses yeux , l'état de son ame. Quel coup de foudre pour le passionné Raoul ! il en est accablé ! Il apprend le départ de Madame de Fajel ; la triste consolation de se plaindre de tant de rigueurs , lui est même ravie : elle ne paroît plus à la Cour ; elle ne va plus chez Adelaïde , & il n'ose se présenter chez elle : il craint trop de s'attirer son courroux ; bien plus, il est persuadé qu'elle ne feroit pas visible pour lui. Ah ! ma sœur , disoit-il à Mademoiselle de Couci , je perds pour jamais

Madame de Fajel ! Votre estime pour elle fera parfaite , & me coûtera la vie ! la cruelle remplit votre attente : vous lui avez inspiré ce que vous nommez fermeté , & ce qui n'est en soi que barbarie. Ciel ! suis-je assez puni de ma témérité ? Osez donc , sœur inhumaine , me la reprocher encore ! Raoul , dans ses transports furieux , rendoit Adelaïde responsable de son malheur ; il le lui reprochoit à tous les instans. Mademoiselle de Couci étoit touchée de la situation de son frere : elle l'écoutoit ; mais elle se gardoit bien d'adoucir par le moindre espoir , une douleur qu'elle condamnoit .

Deux jours avant de partir , Madame de Fajel alla , en tremblant , à la Cour. Quelle fut son émotion , lorsqu'en sortant de l'appartement de la jeune

Reine , ses yeux lui présenterent le Sire de Couci : Vous partez , Madame , lui dit - il ? Ah ! que vous me punissiez rigoureusement ! mais la mort que je vais chercher avec toute la fureur d'un homme au désespoir , vous vengera encore mieux de mon crime , que vous ne vous en vangez ! Quelle vengeance , reprit Madame de Fajel saisie de crainte & d'effroi ! ne m'accablez point ; je suis assez à plaindre. Voici le dernier moment de ma vie où je vous parlerai , & l'unique où j'oublierai ce que je dois à un cruel devoir : je le sacrifie dans cet instant , à un intérêt qui m'entraîne malgré moi. J'exige donc de vous , une preuve , je n'ose dire de tendresse , mais du moins d'obéissance : vivez ! ne m'exposez pas par votre mort , à un plus grand malheur que celui

de gémir de ma foiblesse. Ah ! Madame , reprit Raoul , que vous êtes cruelle ! vous vous éloignez pour jamais , vous me condamnez à ne jamais vous voir , & vous m'ordonnez de vivre ! Oüi ! je vous l'ordonne , repliqua - t'elle ; mon devoir ne sçauroit me faire un crime de ce terme absolu ; il ne sçauroit m'empêcher de m'intéresser aux jours de l'infortuné Raoul. Adieu , poursuivit-elle ; ne me suivez pas ; épargnez-moi la douleur que me cause votre vûe ; accordez-moi cette dernière marque de votre estime : je vais embrasser votre sœur , & lui dire un éternel adieu ; puisse-t'elle être plus heureuse que moi ! Après ces mots , Madame de Fagel quitta le Sire de Couci : elle passa sur le champ chez la Reine Mere : Adelaïde étoit à ses côtez.

Après que Madame de Fagel eut fait son compliment à la Reine , elle se retira avec Mademoiselle de Couci , dans l'embrasure d'une fenêtre. Adieu , belle Adelaïde , lui dit-elle tendrement ; ne me méprisez plus ; l'effort que j'ai obtenu sur moi , doit me rendre votre estime : souvenez-vous de de la plus malheureuse femme qui fut jamais : plaignez mon sort ; mais ne parlez jamais de moi à votre frère. Qu'il m'oublie ! il doit cet effort , & à son repos & au mien. La douleur que vous me causez , repartit Mademoiselle de Couci , me met dans ce moment à une épreuve bien sensible : je vous plains autant que je vous estime ; & mon estime , qui égale mon amitié , ne peut rien vous laisser à desirer. Puissiez-vous , vertueuse Adelaïde , lui dit Ma-

dame de Fajel , en lui mouillant le visage de ses pleurs , être aussi heureuse que vous en êtes digne ! votre bonheur & celui de Roger feront tous mes souhaits. Elles se séparèrent toutes deux , le cœur serré , & le mouchoir sur les yeux. Madame de Fajel partit abîmée dans les plus cruelles réflexions , & laissant Raoul dévoré des plus cuisans regrets , & en proie au plus affreux désespoir.

Mademoiselle de Couci ressentoit une sincère affliction de la perte d'une amie , pour qui sa confiance avoit été sans réserve , & dont elle voyoit avec douleur, la violente situation. Elle craignoit que son éloignement ne fût d'aucun secours à sa tranquillité ; elle sçavoit jusqu'où alloit sa tendresse pour Raoul ; elle n'osoit espérer que Madame de

Fajel pût la vaincre. Elle fuit ; disoit-elle , elle accorde à son devoir ce qu'il exige de sa vertu ; elle obtient d'elle ce généreux effort ! mais échappera-t-elle à elle-même ! L'implacable ennemi de son repos la suivra partout ! quel feroit mon malheur , si j'éprouvois la même situation ! je l'éprouverois cependant , si j'avois osé obéir à mon pere ! Je serois , ainsi que Madame de Fajel , la triste victime de ma soumission.

Constance de Montmorenci consola Adelaïde de la perte de Madame de Fajel ; elles se lièrent de la plus étroite amitié ; elles étoient toutes deux dignes d'être amies l'une de l'autre ! Leur union , en les rendant inséparables , mettoit tous les jours le Matéchal vis-à-vis de Constance. Il la trouvoit charmante ;

il convenoit de toutes ses bonnes qualitez avec Adelaïde, dont l'attention sçavoit les relever à propos ; mais tous les éloges qu'elle prodiguoit ainsi , ne pouvoient faire éclipser un moment, aux yeux du Maréchal, le mérite d'Adelaïde. Elle regnoit seule , & sans partage sur son ame !

Cependant le Roi , trop convaincu de l'inflexible fermeté de Mademoiselle de Couci, vouloit résoudre Alberic à faire un autre choix. Le Grand Sénéchal avoit adroitement fait penser ce Prince à Mademoiselle de Montmorenci ; il en avoit aussi donné l'idée à la Maréchale. Cette femme hautaine , ne pouvoit souffrir son fils toujours en butte aux refus humilians d'Adelaïde. Son ambition lui faisoit desirer avec ardeur , de lui voir prendre une illustre alliance. Ma-

demoiselle de Montmorenci lui parut digne par sa naissance , par sa beauté & par sa vertu , de vanger Alberic. Conseillée par le Grand Sénéchal , elle en parla au Roi. Ce Prince , charmé de voir que la Maréchale avoit jetté les yeux , comme lui , sur Made-moiselle de Montmorenci , pres-sa Alberic encore plus vivement. Le Comte des Barres , de son côté , lui faisoit sentir que son repos , & son amour propre , devoient obtenir de lui l'effort de renoncer à la poursuite d'un objet , qui ne vouloit jamais prendre aucun engagement.

Le Maréchal , rebuté par Ade-laïde , humilié par les discours du Grand Sénéchal , pressé par le Roi , & touché des prières & des larmes d'une mère qu'il chérissoit ; pensoit , dans certains momens , qu'il devoit satisfaire

la Maréchale , le Roi , & sa vanité ; mais un regard d'Adelaïde , qui ne tomboit pas même sur lui , combattoit ses résolutions. Un jour il lui dit : Ne pourrai-je jamais , Mademoiselle , vaincre votre indifférence ? Suis-je condamné à ne jamais posséder un bien , sans lequel il ne sçauroit être pour moi de félicité ? Suis-je enfin sans espérance ? Votre discours m'embarasse , répondit Adelaïde ; mais l'air de cordialité avec lequel vous me demandez ce que je pense , exige que je vous parle sans feinte. Soyez persuadé que mon estime pour vous , & ma reconnoissance sont telles , qu'à tous les instans elles me font des reproches , de ne pouvoir répondre à vos sentimens ; mais je sens que je ne pourrai jamais me soumettre à ce que le Roi , & mon pere

devroient attendre de ma soumission ! Croyez-moi , offrez l'hommage de votre cœur à un objet qui fera son bonheur de vous vanger de mon indifférence. Que je serois contente si Mademoiselle de Montmorenci pouvoit être cet objet ! elle vous rendroit heureux ; j'ai pour elle la plus tendre amitié ; & pour vous , la plus parfaite estime ; votre union ne me laisseroit rien à desirer ! Quel mélange de rigueur , & de bonté , s'écria le Maréchal ! Ah ! Mademoiselle, que vous me faites sentir vivement le prix du bien dont vous voulez en vain m'adoucir la perte ! Eh ! comment y renoncer mais il le faut , vous en avez prononcé l'arrêt : il faut qu'un généreux effort , en me rendant par ma retraite , digne de toute votre estime , vous rende toute l'amitié de votre pere !

ma persévérance , dans les droits qu'il m'a donnez , n'en a que trop long-tems suspendu les effets ! Eh bien ! Mademoiselle , puisque vous l'ordonnez , je vais rendre à Enguerrand sa parole , & l'appaiser ainsi , en votre faveur ; hélas ! je serai le seul malheureux ! . . . Adieu, Mademoiselle. Le Maréchal laissa Adelaïde transportée de joye , de l'espérance que lui donnoit cette résolution inopinée.

Mademoiselle du Mez étoit seule dans son appartement , quand son frere , en quittant Adelaïde , y entra ; ç'en est fait , ma sœur , lui dit-il , je suis vaincu ! je me rends aux instances du Roi , aux larmes d'une mere , aux sages conseils du Grand Sénéchal , à ceux que me donne ma raison , & plus encore au discours que me vient de tenir Adelaïde.

Mademoiselle de Montmorenci, qui semble m'être offerte de la main même du Destin, est digne du triomphe qu'elle obtiendra sur mon cœur. Depuis trop long-tems, Mademoiselle de Couci humilie mon amour propre : je crois entendre dire à mes ennemis : *Le voilà donc ce Favori de son Roi, qu'Adelaïde méprise !* Non ! je ne vaincrai jamais son indifférence : elle vient elle-même de m'en assurer : renonçons à cette fille altière, qui ne peut consentir à soumettre son sort à celui d'un mari. Eh bien ! ma sœur, j'aurai du moins la consolation de ne la voir jamais au pouvoir d'un autre ! Quelle erreur, s'écria Mademoiselle du Mez, effrayée de ce que lui disoit son frere ! renoncez aujourd'hui à Adelaïde, devenez demain possesseur de Constance, le rideau
fera

fera tiré, le mystère s'éclaircira, & vous verrez cette même Adelaïde, à qui vous donnez une fierté invincible, vous la verrez plus tendre pour un autre, qu'elle ne fut jamais indifférente pour vous. Vous vous trompez, ma sœur, repartit Alberic; pour vous désabuser, repassez la conduite d'Adelaïde depuis qu'elle est à la Cour. Sa tranquillité n'y a jamais paru altérée par aucune ombre de passion; rien n'a ébranlé son cœur; il est encore insensible. Vous sçavez avec quel soin elle est observée! Je ne la perds point de vûë; le Grand Sénéchal examine & étudie comme moi, jusques à la moindre de ses actions, rien ne l'approche; son indifférence est générale; non! elle n'aime rien! non, elle n'aimera jamais! son caractère en répond. Si je n'ai pû m'en faire aimer,

du moins personne ne sera plus heureux que moi ! je n'aurai point à rougir d'une préférence , dont le seul soupçon me faisoit frémir de rage ; cette idée flatteuse me donne la force de renoncer à Adelaïde ; je vais , dès ce moment , apprendre au Roi qu'il peut , selon ses desirs , après avoir rompu mes engagements avec Enguerrand , demander & obtenir pour moi M^{lle} de Montmorenci. Allez , mon frere , lui dit Mademoiselle du Mez : allez , par cette démarche , faire vous-même les premiers apprêts de l'Hymen d'une ingratitude qui vous méprise ! Quelle victoire pour elle ! Oui ! ajouta-t'elle d'un ton animé , Adelaïde aime ! vous pouvez m'en croire , je le sçais ; & ses feux , pour être cachés , n'en sont peut-être que plus violens ! jugez-en par les effets ! & puis-

que c'est par ses actions que vous voulez juger de son intérieur, c'est par ses actions mêmes que je veux vous convaincre. Elle a secoué le joug de la soumission paternelle; elle a osé résister à son Roi; elle vous a outragé: voilà ses actions! elles sont au-dessus & de son âge, & de son sexe! avouiez que l'amour le plus fort, peut seul en être le mobile! Ce discours ralluma plus que jamais dans le cœur du Maréchal, la jalousie qu'il se flattoit d'être éteinte; il devint pâle & tremblant. Je puis vous en croire, répétait-il, vous le sçavez? Ah! ma sœur, nommez-moi donc mon Rival! enseignez-moi le cœur qu'il faut que j'aie à percer.... Eh quoi! ma sœur, vous ne répondez rien?... vous paroissez troublée!... vous êtes interdite!... Vous repentez-vous de ce que vous venez de

me dire ? Si je m'en repens , reprit Mademoiselle du Mez ? ouï ! mon frere , j'en crains les suites. Ne craignez rien , dit Alberic ; parlez ! Non , répondit-elle , je ne puis. Quoi ! s'écria le Maréchal , vous auriez eu la cruauté de me dire qu'Adelaïde aime , & vous auriez la barbarie de ne pas me nommer mon Rival ! vous feroit-il trembler pour moi ? le croyez-vous invincible ? Ah ! ma sœur , nommez-le moi , & fiez-vous-en à mon bras , pour laver dans son sang une injure si cruelle ! La tendre amitié que j'ai pour vous , repartit Mademoiselle du Mez , ne peut me relever du serment que j'ai fait , de ne jamais vous nommer votre Rival ; je ne pourrois , sans une bassesse indigne de moi , vous instruire de ce que je souhaite que vous ignoriez toujours. Ah !

barbare , s'écria le Maréchal , pourquoi m'avoir tiré de mon erreur ? j'allois être heureux ! & votre haine , bien plutôt que votre zèle , me rend plus à plaindre que je ne le fus jamais ! Épargnez-moi vos reproches , dit-elle , je ne m'en fais que trop ! J'ai donc un Rival , reprit Alberic ! mais où le trouver ? où se cache-t'il ? ma sœur , nommez-le moi , je vous en conjure. Je vous l'ai déjà dit , repliqua Mademoiselle du Mez , un serment me lie. Vos instances seront inutiles. Le Maréchal , plein de dépit & d'agitation , sortit les yeux étincelans de colere ; il fut sur le champ chez la Reine Mere , pour y accabler Adelaïde de reproches. Il alloit y entrer , quand il rencontra le Grand Sénéchal : il l'instruisit d'abord , avec la chaleur & le désordre d'un homme au

désespoir , de la conversation qu'il venoit d'avoir avec Mademoiselle du Mez. Quel sujet de mortification pour le Grand Sénéchal , en écoutant Alberic ! il sentit , avec un dépit violent , que la passion de cette cruelle fille l'avoit fait & parler , & se taire : il vit avec douleur , qu'elle venoit de détruire en un moment , un ouvrage tissé lentement , & qui alloit délivrer Adelaïde , Roger , & lui , de l'obstacle qui s'opposoit à leur commun bonheur.

Dans l'instant que le Maréchal parloit au Comte des Barres , d'un ton , & avec le geste d'un homme agité , le Roi parut. Qu'avez-vous , Maréchal , lui dit-il ? quel est le sujet du trouble où je vous vois ? Les Courtisans qui environnoient Philippe , se retirèrent dès qu'ils apper-

purent que de l'œil, il marquoit au Maréchal de le suivre vers l'embrasure d'une fenêtre. Ah ! SIRE, dit alors le Maréchal, ma sœur vient de me porter un coup mortel ! La perfide Adelaïde est sensible ; son cœur est aussi tendre, qu'il paroît indifférent ! Ensuite Alberic rendit compte au Roi de sa conversation avec Adelaïde, de celle qu'il venoit d'avoir avec Mademoiselle du Mez, & de ce qu'elle lui avoit appris. Le Roi voyant l'agitation où étoit le Maréchal, lui dit : Je vous défens de parler à Mademoiselle de Couci : je vous défens même l'appartement de la Reine ma Mere. Alberic pénétré des paroles du Roi, le quitta sans lui répondre, & laissa le Comte des Barres avec lui.

En faveur de qui le cœur d'Adelaïde peut-il être prévenu, dit

le Roi au Grand Sénéchal ? Mademoiselle du Mez le sçait , & veut en garder le secret ; je ne veux pas , si je puis m'en dispenser , le lui arracher : il faut pourtant que j'en sois instruit ; j'en vois la nécessité : cette affaire pourroit devenir funeste à quelqu'un ; elle dure il y a long-tems , il la faut terminer. Ce n'est pas pour épargner à Mademoiselle de Couci les reproches d'Alberic , que je viens de lui défendre l'entrée de l'appartement de la Reine ma Mere : c'est pour laisser ignorer à Adelaïde , que je suis instruit que sous les dehors d'une fausse indifférence, elle cache une véritable passion : je veux , sans qu'elle ait pû préparer sa réponse , exiger d'elle l'aveu ingenu de la situation de son cœur ; je veux lui laisser le mérite de sa confiance. Si elle a assez ou-

blié mes bontez , pour ne pas avoir une entiere ouverture de cœur avec son Roi , je l'en jugerai indigne ; mais sa sincerité, mon estime , & mon amitié pour elle , me feront lui pardonner une foiblesse , que sans doute elle a combattue avant que de se rendre. Si son choix est digne d'elle , comme je n'en puis douter , non seulement je la débarrasserai des soins & de la jalousie du Maréchal , en lui faisant épouser Mademoiselle de Montmorenci , mais ce mariage fait, je travaillerai à ramener l'esprit d'Enguerrand en faveur de sa fille.

Le Grand Sénéchal eut à peine quitté le Roi , qu'il entra dans la chambre de la Reine Mere ; il n'y avoit pas un moment à perdre , & ce prudent ami trouva le moyen de s'approcher d'A-

delaïde , & de lui dire à l'oreille , avec un air qui ne paroïssoit point mystérieux : La jalousie de Mademoiselle du Mez vient de nous arracher des mains la victoire ; elle s'est enfin échappée , elle a parlé ; elle vient d'instruire son frere que vous aimez ; mais la crainte d'un événement funeste , a retenu sur ses lèvres le nom de Roger , elle ne l'a pas nommé. Le Roi doit vous demander votre secret ; n'hésitez point, Mademoiselle , à le lui révéler ; un heureux succès fera la récompense de votre aveu : ne craignez rien , ignorez tout , & parlez avec assurance ; jusqu'à ce moment, contraignez-vous ; que le trouble que je jette dans votre ame , ne passe point sur votre visage. Un regard de Mademoiselle de Couci , instruisit le Grand Sénéchal de sa reconnoissance.

Adelaïde passa dans un instant, de la joye qu'elle ressentoit depuis que le Maréchal l'avoit quittée ; à une agitation inexprimable : mille mouvemens confus la jetterent dans une espece de perplexité ; la crainte , la confiance , l'incertitude , l'espérance se succedoient tour à tour dans son cœur , & en disparoissoient presque en même tems. Le lendemain le Roi lui envoya dire , qu'il avoit à lui parler.

Si, quand je vous ai demandé à Chelles de m'avoüer vos véritables sentimens , dit le Roi à Adelaïde , vous avez dissimulé , je vous le pardonne ; vous pouviez me craindre : mais , Mademoiselle , mes bontez doivent avoir fait succéder la confiance à la crainte. Pour prix de ces mêmes bontez , j'exige que vous me parliez sans aucun détour : vo-

tre cœur est-il indifférent, ou sensible ? Philippe avoit à peine achevé ces mots , que Mademoiselle de Couci se prosternant à ses pieds , lui dit : Je crains moins de m'avoüer criminelle à Votre Majesté , que de me rendre indigne de ses bontez ; je les sens trop vivement , pour ne pas les payer d'une confiance égale à mon respect. Oui ! SIRE , mon pere & mon devoir ont en vain voulu disposer de mon cœur en faveur d'Alberic ; un autre , malgré moi , a scû s'en rendre le maître : mais si mon devoir & mon pere ont à me reprocher une foiblesse qui m'a fait me révolter , contre l'un & contre l'autre , du moins mon choix pourroit la justifier ! Je n'ai à rougir aux yeux de Votre Majesté , que de ma désobéissance ; désobéissance nécessaire pour le repos de ma

vie ! cependant si je n'avois craint que d'être malheureuse, je me ferois sacrifiée à la volonté de mon pere & de mon Roi ; mais j'ai redouté également ma foiblesse & ma raison ; j'ai voulu prévenir la honte de connoître des remords , peut-être inutiles. Quel est, Mademoiselle , dit le Roi en faisant relever Adelaïde, quel est celui que vous avez trouvé digne du don précieux de votre cœur ? Je n'ose le nommer , repartit-elle ; je crains de lui attirer le couroux de Votre Majesté : ce seroit pour lui le comble des malheurs ! Ah ! SIRE , son attachement & son respect pour votre auguste Personne , lui feroient sacrifier ses jours pour Votre Majesté , qu'il adore : son mérite & ses grandes qualitez , égales à sa naissance , lui ont acquis une estime géné-

rale : il a l'honneur enfin de vous appartenir. Tant d'avantages ne pourront-ils lui faire trouver grace auprès de Votre Majesté ? L'Amour le rendra-t'il criminel pour avoir scû toucher un cœur, que le pouvoir absolu, & non son penchant, destinoit à Alberic ? Quoi ! dit le Roi étonné, Roger est l'heureux mortel que vous préférez au Maréchal ? Pardonnez-moi, SIRE, cette préférence, repliqua Mademoiselle de Couci ; mais j'ai trouvé le Comte de Rethel digne de l'obtenir. Que dis-je ? ma prévention me rend peut-être injuste ! Alberic choisi par mon Roi & par mon pere, ne devoit-il pas me plaire ? Je ne puis condamner votre choix, Mademoiselle, repartit le Roi. Roger seroit digne de la tendresse que vous ressentez pour lui, si

un pere l'avoit autorisée ; mais vous faites ce choix sans son aveu ; & ce choix , en vous rendant rebelle , vous fait outrager un homme qui vous adore , & qui méritoit un sort plus heureux. Voilà , SIRE , ce que je me reproche , repliqua Mademoiselle de Couci : cependant le seul Comte de Rethel peut me faire changer de nom. Il ne pourra , Mademoiselle , reprit le Roi , vous en faire changer , tant que le Maréchal conservera ses droits sur votre personne. Il sera , je pense , difficile de le déterminer à un nouveau choix ; cependant vous ne serez libre que dès ce moment : alors , je travaillerai à appaiser un pere si justement irrité. Je vous promets , Mademoiselle , ma protection ; je vous en trouve digne : tant de mérite , & tant de vertu , m'in-

téressent pour vous. Mais , poursuivait le Roi , pourquoi Roger reste-t'il absent depuis si long-tems ? quelles en peuvent être les raisons ? Pour rendre mon secret impénétrable, répondit Adelaïde ; c'est moi, SIRE , qui l'ai forcé à s'éloigner ; c'est moi qui l'empêche de revenir : je puis obtenir de ma raison , l'effort de me priver de le voir ; mais je ne pourrois , sans mourir , me voir condamnée à ne jamais être unie à lui ! le desir de faire un jour son bonheur , m'a suggeré la seule conduite qui peut nous faire triompher de tant d'obstacles. Je dois , pour sa justification , dire à Votre Majesté , que je ne l'ai point consulté pour me retirer à Chelles : il ignoroit mon projet ; je ne lui avois pas même encore avoué ma foiblesse. Que de prudence ! que de courage ! que de

pouvoir sur vous-même , dit le Roi surpris , & charmé de l'esprit & de la raison d'Adelaïde ! Allez , Mademoiselle , ajouta-t'il , je vous promets de garder votre secret ; je le garderai aussi-bien que vous. Mademoiselle de Couci attendrie jusqu'aux larmes , & pénétrée de reconnoissance , voulut baiser avec transport la main de Philippe , qui l'embrassa tendrement.

Adelaïde n'ayant plus rien de plus pressé , que d'instruire son frere , & le Grand Sénéchal , de l'heureux changement de sa situation , les cherchoit par-tout des yeux ; elle les apperçut ensemble : ils l'attendoient sur son passage. Elle avança vers eux d'un pas précipité. Ah ! mon frere ! ah ! Sénéchal , leur dit-elle , lisez ma joye , si vous le pouvez ! mon cœur peut à peine la contenir.

Le Roi.... ce Prince charmant....
 ouï ! mon frere ; ouï ! Sénéchal ,
 je nai plus rien à redouter. Mon
 Roi sçait mon secret ; il est dans
 mes intérêts , il appaisera mon
 pere ; il va forcer Alberic à épou-
 ser Constance de Montmorenci ;
 il aime Roger ; sa bonté pour
 moi est extrême. Ah ! Sénéchal ,
 comment vous remercier ? je vous
 dois tout ; mais écrivez tous
 deux au Comte de Rethel , qu'il
 partage ma joye. Elle les quitta
 en achevant ces mots.

Enguerrand ignoroit tout ce
 qui se passoit. Depuis que sa
 fille étoit à la Cour , il y alloit
 rarement : il n'étoit permis ni à
 Madame de Couci , ni à Raoul ,
 de parler d'Adelaïde à ce pere
 irrité ; mais Alberic l'instruisit
 de ce que Mademoiselle du Mez
 lui avoit appris. Sa colere n'en
 redoubla point ; il protesta seu-

lement au Maréchal, que jamais il ne verroit Adelaïde à un autre qu'à lui. Le Roi qui vouloit préparer Enguerrand à plus de douceur, commença par excuser Mademoiselle de Couci, en louant son caractère & sa vertu; il lui dit ensuite, qu'il le dégageroit de sa parole envers Alberic; il ajouta que dès ce moment, Mademoiselle de Couci étoit libre: mais malgré le desir que témoignoit le Roi de rapprocher le pere & la fille, ce pere toujours inflexible n'en fut pas ébranlé.

Avant de parler au Maréchal, & avant de demander pour ce Favori, la main de Mademoiselle de Montmorenci, le Roi avoit voulu rendre à Enguerrand sa parole. Cette nouvelle fut un coup terrible pour Alberic. Oui! lui dit le Roi, il faut laisser Ma-

demoiselle de Couci maîtresse de son sort. Qu'elle soit indifférente, ou sensible, il ne vous importe; il suffit qu'elle refuse d'unir sa destinée à la vôtre: je suis également fatigué de son obstination & de la vôtre. C'est à Mademoiselle de Montmorenci à vous consoler; je l'ai demandée & obtenue pour vous: sa personne est charmante; & sa naissance, aussi illustre que celle de Mademoiselle de Couci, doit également flatter votre louable ambition. Ah! SIRE, s'écria Alberic!... Maréchal, songez-y, reprit le Roi d'un ton ferme; je ne veux rien que de juste, je veux être obéi. Par pitié, SIRE, repliqua Alberic, n'exigez rien dans l'état où je me trouve: sçais-je, hélas! ce que je veux, ou ce que je ne veux pas! je ne me connois plus. Eh! comment,

dans le trouble & dans l'agitation de mon cœur, me présenter à l'Autel, pour y recevoir d'une main tremblante, celle de Mademoiselle de Montmorenci? non! je suis indigne d'elle. Ah! SIRE, ne nous rendez pas tous deux malheureux! Le tems approche, repartit le Roi, où je vais me remettre en Campagne; je ne vous presse plus dans ce moment, de vous prêter à ce que je desirerois: mais à mon retour, préparez-vous à épouser Constance, ou à ne jamais vous présenter devant votre Roi. Ciel! s'écria le Maréchal, quelle menace! elle vous assure, SIRE, de mon obéissance; trop heureux d'avoir obtenu de la bonté de Votre Majesté, un délai qui me donnera le tems de retrouver ma raison! Je vous permets, reprit le Roi, d'aller chez la Reine ma

Mere ; mais je vous défends de parler à Adelaïde , & je vous ordonne de remplir les devoirs convenables , à l'égard de cette illustre Maison de Montmorenci. Alberic se retira pénétré de la plus vive douleur.

La cruelle situation du Maréchal , inspiroit à Mademoiselle du Mez de l'horreur pour elle-même. Qu'ai-je fait , disoit-elle à Salmeni ? j'ai porté le poignard dans le sein d'un frere que j'aime , au moment que sa raison , aidée de son erreur , alloit triompher. Etoit-ce par un mouvement de générosité que je l'ai détrompé ? voulois-je le rendre heureux ? Non ! je l'ai sacrifié à une funeste jalousie : mais que pouvois-je en espérer ? mon frere , en proie à la fureur ; Adelaïde persécutée ; Roger au désespoir ! Ah ! que j'en suis bien

punie ! Adelaïde triomphe ; Roger fera bien-tôt au comble de ses vœux ; mon frere ne respire que vengeance ; & ma mere , alarmée du désespoir & des projets de son fils , tremble qu'il ne découvre son Rival : voilà le succès d'une jalousie insensée ! Ma foiblesse , Salmeni , devient un égarement ; elle n'est plus innocente , elle intéresse ma vertu : cette indigne foiblesse m'a renduë injuste , inhumaine & perfide. Eh quoi ! un amour malheureux peut donc produire de tels changemens ? Hélas ! sans l'amour , Madame de Rosoi auroit toujours été vertueuse ! L'amour seul , a fait tous ses crimes : juste Ciel ! ce souvenir me fait trembler ! C'en est fait , je triompherai : ma vertu alarmée , pourra ce que n'a pû ma raison. Qu'Adelaïde & Roger soient

heureux ! j'y consens ; je ne porterai plus d'envie ni d'obstacles à leur bonheur ; je ne chercherai plus à le traverser ; je suis humiliée par trop d'endroits , pour ne pas secouer le joug d'un tel esclavage. J'aimois sans être aimée : quelle honte ! Ma folle tendresse m'a fait oublier ce que je me devois à moi-même : quel sujet de remords ! N'ayons plus à rougir. Oui ! c'en est fait , Salmeni , la victoire est à moi ; je dois cet effort au Roi , à ma mere , à mon frere , à moi !

Si Alberic voyoit avec chagrin le Roi prêt à se remettre en Campagne , Raoul en ressentoit une extrême satisfaction. Le desir de la gloire avoit moins de part à ses mouvemens d'impatience , que celui d'aller chercher les dangers. L'affreux état où l'avoit réduit une passion aussi

aussi violente que traversée , lui rendoit la vie insupportable. Le Grand Sénéchal , quoiqu'il quittât une ingrate, étoit touché sensiblement de s'éloigner ; mais il n'en murmuroit pas : la Victoire l'appelloit. Le Comte de Rethel se livroit avec d'autant plus d'ardeur , au desir de chercher la gloire , qu'il n'avoit point à gémir de quitter ce qu'il adoroit , & qu'il vouloit s'en rendre toujours plus digne.

Le País du Maine devoit être le theatre de la Guerre. Le Roi partit pour s'y rendre. Le Comte de Rethel le joignit à vingt lieues de Paris. Ce Prince lui donna des marques d'une bonté toute particuliere , & même en lui reprochant d'avoir enlevé au Maréchal le cœur de Mademoiselle de Couci. Je puis, SIRE , repartit Roger , justifier ma té-

mérité à Votre Majesté; qu'Elle jette les yeux sur ce Portrait, c'est celui de la malheureuse Comtesse de Dammartin: pouvois-je ne pas adorer Mademoiselle de Couci? Le Roi qui n'avoit pas entièrement perdu l'idée de la beauté d'Alix de Rosoi, fut frappé de cette ressemblance; le souvenir des malheurs de la Comtesse de Dammartin l'attendrit, & l'intéressa encore davantage pour Roger. Il regarda long-tems ce Portrait, & même avec une sorte de complaisance; puis il dit: Mademoiselle de Couci sera plus heureuse que Mademoiselle de Rosoi; mais vous devrez, l'un & l'autre, votre bonheur, à sa fermeté & à sa prudence. Roger, que vous êtes heureux d'être aimé de cette fille adorable! son esprit & sa raison me la font toujours admirer. Dès

que le Maréchal aura épousé Constance de Montmorenci, je ferai mon affaire d'obtenir pour vous la main d'Adelaïde de Couci ; & je m'y porterai avec d'autant plus de plaisir, que je vous trouve dignes l'un de l'autre. Il faudra ménager de loin l'esprit d'Enguerrand : je sçais qu'il vous aime ; votre présence & vos attentions, pourront le disposer en votre faveur, sur-tout s'il ignore votre intelligence avec sa fille : s'il venoit à la découvrir, il en feroit trop révolté ! rien ne pourroit le ramener. La Campagne finie, vous me suivrez à Paris ; vous pourrez y paroître ; votre passion n'est soupçonnée de personne ; ce sera votre affaire de vous conduire avec assez de prudence, pour laisser ignorer au Maréchal, que vous êtes ce Rival heureux qu'Adelaïde

lui préfère. Du moins faut-il qu'il ne l'apprenne qu'après son mariage.

Le Comte de Rethel très-satisfait du discours du Roi ; le rendit au Sire de Couci , & au Comte des Barres ; ces deux amis partagerent sa joye : mais le Grand Sénéchal fut troublé , en apprenant qu'il reviendrait à la Cour , après la Campagne. Roger s'en apperçut , & pour le remettre, il lui promit d'éviter avec soin Mademoiselle du Mez.

La joye de Roger étoit bien traversée par l'intérêt qu'il prenoit au sort du frere d'Adelaïde. Le malheureux Raoul portoit par-tout une tristesse mortelle : l'image de Madame de Fajel , & de cette Madame de Fajel si tendre , lui étoit toujours présente ; l'idée d'être condamné à ne la voir jamais , tandis que peut-

être elle étoit elle-même aussi à plaindre que lui ; le jettoit dans une situation digne de pitié. Roger craignoit sans cesse pour cet ami ; il le voyoit se précipiter dans les dangers , avec une ardeur plus semblable à celle d'un homme désespéré & lassé de vivre , qu'à celle d'un Héros qui ne respire que les combats : ce désespoir , qui ajoutoit encore à la valeur de Raoul , lui fit faire plusieurs actions dignes d'une gloire immortelle. Cependant la présence de Roger , sa continuelle attention à ne jamais laisser Raoul livré à lui-même , & la liberté que Raoul avoit de s'entretenir avec son ami de ce qui l'occupoit , rendoient quelquefois ses chagrins moins vifs.

Philippe-Auguste sçavoit qu'on murmuroit de ce que la Guerre

contre l'Anglois , suspendoit le voyage de la Terre-Sainte. Pour terminer cette Guerre , & faire cesser des discours injurieux à son zèle , ce Prince avoit jetté toutes ses forces dans le País du Maine. Henry y avoit aussi rassemblé toutes les siennes ; mais Henri évitoit d'en venir à une action générale. Le Roi la désiroit , & en cherchoit l'occasion avec empressement. L'Anglois crut ralentir l'ardeur de son Ennemi , en mettant devant lui la petite Riviere de Mayenne ; il la passa & rompit les deux Ponts qui avoient favorisé sa retraite : il se campa sur le bord , opposé à celui qu'occupoit l'Armée Françoisé. Philippe fut mortifié de n'avoir pas prévu cette manœuvre. Il sortit de son Camp accompagné seulement du Grand Sénéchal , & du Maréchal ; il

voulut aller examiner par quel endroit il pourroit passer la Riviere. Il la cottoyoit , lorsque s'étant un peu trop approché d'un petit Bois , il en sortit vingt Gendarmes Anglois , qui vinrent à eux la lance en arrêt. Le Maréchal , & le Grand Sénéchal, sans connoître d'autre péril , que celui où le Roi se trouvoit exposé , se mirent au-devant de lui, pour arrêter la premiere impétuosité de l'Ennemi. Le Maréchal fut d'abord renversé sous son cheval , & le Grand Sénéchal vit tomber son cimenterre en éclats. Mais cet intrépide Guerrier , le plus vigoureux homme de son siècle , comme il étoit le plus adroit , eut recours à une masse d'armes qu'il portoit toujours pendue à l'arçon de sa selle : il leve le bras ; il frappe ; l'Ennemi tombe , ou mort, ou fracassé ;

un coup succéde promptement à l'autre , & produit le même effet. Philippe oublie que c'est un Sujet qui combat pour son Roi ; il court au secours de son ami , il le seconde. Déjà la moitié des Anglois mordent la poussiere : les autres se sauvent en désordre dans les Bois. La sagesse de Philippe arrête le Grand Sénéchal , qui veut les poursuivre : ils vont secourir le Maréchal , qui étourdi d'un coup sur la tête , n'avoit pas encore repris ses esprits ; ils le font revenir , l'aident à se relever , le remettent en selle , & prennent le chemin du Camp.

Les Anglois échappent à la masse terrible du Comte des Barres , & à l'épée victorieuse de Philippe , malgré la jalousie entre les deux Nations , furent forcez d'avoüer ce fait d'armes , qui tenoit du prodige : ils disoient

qu'on ne racontoit rien des Héros fabuleux , qui surpassât ce qu'ils avoient vû faire à ce François armé de cette masse , dont les coups pesans étoient presque tous mortels. Ils le nommerent *l'Achile de la France* ; titre qu'il dut aux Ennemis de son Roi , & qui le suivit dans le tombeau.

On ne parloit à la Cour , que du péril que le Roi avoit couru , que des commencemens heureux , & des succès qui terminerent cette Guerre si glorieusement pour la France. Mademoiselle du Mez reçut une Lettre du Maréchal son frere : il lui détailloit l'action où le grand Sénéchal , par son intrépide valeur , & sa force supérieure , l'avoit garanti d'une mort certaine , & avoit tiré le Roi d'un péril où ses jours précieux étoient manifestement ex-

posez : il donnoit de grandes louanges à ce Guerrier, qui en effet en méritoit d'infinies. Mademoiselle du Mez lisoit & relisoit cette Lettre avec des mouvemens confus, qu'elle ne pouvoit bien démêler ; elle aimoit tendrement son frere : Philippe étoit non - seulement son Roi, mais un Roi élevé par le Maréchal son pere ; circonstance qui ajoutoit beaucoup à son respectueux attachement pour ce Monarque. Le Héros que les Anglois, sauvez de la fureur des Anglois, étoit ce même Grand Sénéchal qu'elle avoit toujours estimé, mais dont la tendresse n'avoit pu la toucher. Elle étoit forcée d'ajouter aux sentimens d'estime qu'on ne pouvoit lui refuser, ceux d'une reconnoissance, difficile à définir, & que pourtant elle sentoit ne devoir pas cacher au

libérateur de son frere , & surtout de son Roi. Les femmes, quoique naturellement timides , admirent la valeur éclatante ; elle produit chez elles des effets , que souvent des soins assidus ne produisent pas : elles croient participer à l'action héroïque, quand le Héros les intéresse.

Le péril que Philippe avoit couru , irrita tous ses Soldats ; le Roi voulut profiter de cette chaleur, & de l'étonnement où il sçavoit l'Armée Angloise. Il passa la Mayenne : Henri se retiroit à mesure que Philippe avançoit , & étoit toujours battu en détail. Le Roi prit le Mans , & fit la conquête de tout ce Pais : il passa ensuite dans la Touraine ; & quoiqu'on eût rompu les deux Ponts qui conduisoient à Tours , il trouva lui-même un gué , & prit cette Capitale.

Les nouvelles qui arriverent à Paris de tant d'heureux succès, remplirent la Cour, & la Ville, d'une joye extrême. Mademoiselle du Mez entendoit à tous les instans le Peuple s'écrier avec transports : *Vive le Roi, & le Grand Sénéchal l'Achile de la France !* Elle ne pouvoit être avec tranquillité, le témoin de ces applaudissemens : ils lui caufoient un genre d'agitation inconnuë à elle-même ; d'un côté, ils flattoient son amour propre ; c'étoit ce même Achile dont elle étoit adorée : de l'autre, ce même amour propre étoit humilié, quand l'idée de Roger se présentoit encore à son souvenir ! Elle étoit cependant assez contente d'elle-même ; sa raison, & cette vertu austere pour laquelle elle avoit tremblé, fortifioient tous les jours la résolution qu'elle

avoit prise de s'en tenir , à l'égard du Comte de Rethel , à la simple estime. Elle apprenoit pourtant toujours avec plaisir , que ce même Comte de Rethel se signaloit dans toutes les occasions , & par sa prudence , & par sa valeur ; elle lisoit son nom avec complaisance , dans toutes les relations. La gloire de ce jeune Guerrier lui justifioit au moins, la tendresse qu'elle avoit si long-tems ressentie pour lui , & redoubloit une estime qu'elle ne cherchoit point à combattre : mais elle sentit qu'il ne lui étoit pas encore indifférent , quand elle apprit qu'il avoit manqué à payer de sa vie , la gloire dont il s'étoit couvert au Siège de Tours. Roger y reçut une blessure si considérable , qu'on craignit d'abord pour lui. Mademoiselle du Mez cependant ,

avoit assez gagné sur elle-même ; pour voir sans chagrin , la vive douleur que Mademoiselle de Couci dévorait ; sa générosité alla même jusques à la plaindre ; elle connoissoit , comme toute la Cour , le mérite supérieur de cette illustre fille ; elle lui rendoit justice ; enfin , elle ne la haïssoit plus : elle plaignoit le Maréchal de n'avoir pû s'en faire aimer , & pensoit , sans effroi , que Roger pourroit un jour la posséder.

La réduction de la Ville de Tours , fut la fin de cette Guerre. Henri vaincu , abandonné de tous ses enfans , dont ce Roi malheureux éprouva tour à tour la légèreté , l'ambition , & le peu de naturel , mourut de douleur à Chinon. Le premier effet de cette Guerre si sanglante , fut l'amitié que se jurèrent Philippe & Richard , nouveau Roi d'Angleterre.

Le Roi, avant de reprendre le chemin de Paris, fit l'honneur au Comte de Rethel de le visiter; il lui ordonna avec amitié, de venir à la Cour, aussi-tôt qu'il seroit en état de soutenir le voyage. Il vit, avec plaisir, que le généreux Raoul ne vouloit point quitter son ami Roger: l'un, & l'autre reçurent de ce Prince des assurances d'une estime, & d'une amitié, que leur attachement pour lui leur rendoit bien précieuses. Le Baron de Montmorenci, qui avoit aussi reçu au siège de Tours, une blessure, étoit obligé d'y rester. Philippe lui fit le même honneur qu'au Comte de Rethel.

Le Roi entra dans Paris au milieu des acclamations du Peuple, genre de triomphe bien sensible à un Prince qui regarde ses Sujets avec des yeux de pere. Ma-

demoiselle du Mez , surprise de ce que le Grand Sénéchal n'avoit pas suivi le Roi , en demanda la raison à son frere. Le Maréchal lui répondit , que la Charge de Grand Sénéchal l'engageoit à des soins , pour assurer les Conquêtes auxquelles il avoit lui-même tant contribué. Quel homme , ma sœur , lui dit-il , que ce Grand Sénéchal ! Que de valeur ! que de prudence ! que de sagesse ! que de modestie ! Chéri de son Roi , qui lui est redevable de la vie ; adoré des Soldats , qui , sur ses traces , sont toujours assurez de trouver la Victoire ; estimé de ses égaux , sans en être envié , il paroît qu'il ne lui reste rien à desirer ; cependant je ne le crois pas tranquile : il est naturellement grave & sérieux , mais il a un fonds de tristesse qu'il conserve au milieu même des plus

grands applaudissemens : hélas ! subirions-nous le même sort ? serions-nous également à plaindre ? Vous ne méritez ni l'un , ni l'autre de l'être , repliqua Mademoiselle du Mez ; bannissez loin de vous , mon frere , des idées qui ne peuvent qu'empoisonner des jours , que votre mérite , la fortune , & l'amitié de votre Roi doivent rendre heureux. Oubliez Mademoiselle de Couci ; aimez Mademoiselle de Montmorenci , votre union sera digne d'envie ! L'amitié que j'ai liée avec elle pendant votre absence , m'a donné occasion de la connoître parfaitement ; elle est digne de remplacer dans votre cœur , Mademoiselle de Couci ! elle mérite que vous secondiez au moins les volontez d'un Roi qui vous la destine ! Il vous est bien facile, ma sœur , de donner

des conseils , repliqua le Maréchal ; votre cœur, jusqu'à ce moment , n'a été rempli que des paisibles sentimens du sang , & de l'amitié ! vous ne connoissez point ces troubles , & ces agitations , suites funestes d'une passion malheureuse ! puissiez-vous les ignorer toujours ! Le Maréchal sortit après ces mots. Salmeni entra dans le moment, sans que Mademoiselle du Mez s'en apperçût ; elle étoit ensevelie dans une rêverie profonde ! Qu'avez - vous , Mademoiselle , lui dit cette affectionnée Gouvernante ? Laisse - moi , ma chère Salmeni , lui répondit-elle , donne-moi le tems de sçavoir ce que je pense , pour que je puisse t'en instruire. Salmeni sortit respectueusement ; mais étant rentrée une heure après, elle trouva Mademoiselle du Mez le visage bai-

gné de larmes ; & sans attendre qu'elle lui en demandât la cause , elle lui dit : Je pleure , Salmeni , de honte de mon égarement ; je pleure de honte de mon injustice ; je déteste les démarches que j'ai faites , & je suis encore incertaine sur celles que je dois faire. Mais non ! ouvrons les yeux sur toutes les grandes qualitez d'un homme , dont peut-être personne n'égale le mérite ! Ah ! Mademoiselle , s'écria Salmeni , que j'augure bien de cette noble résolution ! Que tes conseils m'y affermissent , reprit Mademoiselle du Mez ! non-seulement je ne te défens plus de me parler du Grand Sénéchal , mais je t'ordonne de me dire tout ce qu'il vaut , de m'entretenir de son respect , de sa constance , & de me faire un crime d'un aveuglement dont je rougis : je jugerai de ton

amitié , par le peu de ménagement que tu garderas dans tes reproches. Il n'y a plus à vous en faire , repartit Salmeni , vous triomphez , après avoir combattu. Laissons au tems , & à la passion du Grand Sénéchal , le soin d'achever ce que votre raison a si heureusement commencé. Quelle joye , Mademoiselle , pour une mere , & pour un frere dont vous êtes chérie , quand ils s'appercevront que vous n'avez plus pour le mariage, cet éloignement qui leur faisoit tant de peine ! Je ne sçais , repliqua Mademoiselle du Mez , si jamais je prendrai la résolution de changer d'état , mais je sçais bien que je ne veux conserver , pour le Comte de Rethel , que ce degré d'estime qu'on ne peut lui refuser ; n'en doute plus : le tems m'a affermie dans ce que la honte de

mon procédé me dicta , quand j'eus la lâcheté d'instruire mon frere qu'il avoit un Rival ; que cette faute étoit nécessaire pour mon repos , & pour ma gloire ! Depuis ce jour , je ne porte plus d'envie au sort de Mademoiselle de Couci ; j'ai pour cette respectable fille , une parfaite estime ; je me flatte qu'elle ne me refuse pas la sienne : je veux que nous ajoutions toutes deux à cette estime , une véritable amitié ; ni mon frere , ni le Comte de Rethel n'y mettent plus d'obstacles : depuis quelque tems , mes caresses vont au-devant des siennes , & l'assurent que je ne lui fais point un crime de n'avoir pû aimer mon frere.

Mademoiselle du Mez n'interrompit cette conversation , que pour aller chez la Reine Mere. Cette Princesse étoit renfermée

avec le Roi son fils. Mademoiselle du Mez proposa à Mademoiselle de Couci , de descendre dans les Jardins. Ces deux aimables filles s'estimoient véritablement , mais la connoissance qu'elles avoient de leurs sentimens , avoit toujours été un obstacle à une liaison intime. Mademoiselle de Couci cependant , se prêtoit de bonne grace aux obligeantes avances de Mademoiselle du Mez. Les femmes supérieures aux autres par les qualitez de l'ame , peuvent être exemptes d'envie ; elles peuvent s'aimer ; la rivalité d'attraits ne les broüille pas , mais celle du cœur les éloigne ; & alors leur vertu même a bien de la peine à les garantir de la haine. Mademoiselle du Mez , ordinairement assez sérieuse , parut dans cette promenade , vive & gaye :

elle parla de tout ce qui s'étoit passé dans la dernière Campagne ; elle nomma des Barres, Couci, Dreux, Montmorenci, & Rethel ; elle dit du bien de tous ; elle vanta leur valeur ; elle s'étendit sur ce que chacun d'eux avoit fait de remarquable, mais sans paroître y prendre un intérêt particulier. Mademoiselle de Couci soupçonna un instant qu'on vouloit la pénétrer ; elle mesuroit ses discours. Mademoiselle du Mez s'appercevant de cette contrainte, lui dit : Belle Adelaïde, vous êtes injuste à mon égard ! je ne sçaurois pourtant m'en plaindre ; mais j'en aurois sujet ; si, après l'assurance que je vous donne, que je suis sincèrement votre amie, que vos intérêts me sont, & me seront toujours chers, & que je desire de vous voir heureuse selon vos son-

haits , vous conserviez avec moi cet air de retenuë : rien ne porteroit plus d'obstacle à notre amitié ! Mon frere un jour , aussi juste , & aussi raisonnable que moi , vous demandera la vôtre.

Mademoiselle du Mez , accompagna ce discours d'un ton si affectueux , que Mademoiselle de Couci cessa presque de craindre qu'on voulût la surprendre ; elle répondit avec un air d'amitié , égal à celui de la sœur du Maréchal ; elles s'embrassèrent , se firent mille protestations , se crurent toutes deux sinceres , & goûterent le plaisir de penser , que n'ayant plus à se redouter , elles s'aimeroient toujours.

Mademoiselle de Couci admiroit d'autant plus Mademoiselle du Mez , dans le désir où elle paroïssoit être de se lier avec elle d'une étroite amitié , qu'elle sento

toit

toit combien il devoit lui en avoir coûté , pour prendre cette résolution ; cet effort magnanime ajouta beaucoup à la haute idée qu'elle avoit du caractère de la sœur du Maréchal.

Le Grand Sénéchal étoit trop versé dans tout ce qui regardoit le Militaire, & il avoit trop d'impatience de revenir à Paris , pour ne pas presser les opérations qui l'en éloignoient ; il arriva dix jours après le Roi. Il fut accueilli , comme il le méritoit , des Reines , des Grands , & du Peuple. Mademoiselle du Mez étoit auprès de Mademoiselle de Couci , lorsque le grand Sénéchal entra chez la Reine Mere. Après que cette Princesse lui eut dit que ses actions étoient au-dessus des louanges, tout le monde l'accabla de complimens. Adelaïde l'aimoit trop sincèrement , &

avoit trop de raison de l'aimer , pour n'être pas des plus empressées à lui témoigner la part qu'elle prenoit à sa gloire. Mademoiselle du Mez qui la tenoit sous le bras , lui dit : Soyez persuadé que personne ne prend plus de part que moi , aux nouveaux Lauriers que vous venez de cueillir ; croyez que mon frere n'est pas plus reconnoissant. Le Grand Sénéchal , à ces mots , inclina la tête , fit une profonde révérence , ne répondit rien , & se retira. D'où peut venir , dit Mademoiselle de Couci à Mademoiselle du Mez , la tristesse , & le morne silence du Sénéchal ? j'en suis touchée ! il a sûrement quelque peine secrete qu'il dissimule , même à ses amis ! ne vous fait-il pas , ainsi qu'à moi , quelque pitié ? h ! pourquoi voulez-vous , repartit Mademoiselle du

Mez , que le Grand Sénéchal en mérite? sa naissance, ses dignitez, la Gloire qui l'environne, tout cela peut-il lui laisser quelque chose à desirer? Il lui manque peut-être, répondit Adelaïde, d'être aussi favorisé de l'Amour, que de la Fortune? Croyez-moi, belle Adelaïde, reprit Mademoiselle du Mez, ne nous inquiétons point du sort du Sénéchal; si l'Amour l'a fait souffrir, c'étoit peut-être pour lui faire mieux sentir le bonheur qu'il lui prépare. Comme elles étoient loin de la Reine, Mademoiselle de Couci dit à Mademoiselle du Mez, en l'embrassant : que je suis contenté de votre prédiction en faveur du Grand Sénéchal!

Alberic voyoit sans chagrin son mariage différé, par l'accident qui retenoit à Tours Matthieu, Baron de Montmorenci; il voyoit

cependant avec assiduité Constance sa sœur ; mais la tendresse qu'il conservoit toujours pour Adelaïde de Couci , ne lui permettoit pas d'accompagner ses assiduites d'aucun air d'empressement ; il gémissoit de n'oser dire un mot à cette cruelle fille : il auroit voulu , ou se plaindre , ou lui reprocher sa dureté. Mais le Roi , en arrivant de Tours , avoit renouvelé ses défenses au Maréchal. Quoiqu'il n'eût plus d'espoir , quoiqu'il dût bien-tôt épouser Mademoiselle de Montmorenci , il n'étoit occupé que du desir de découvrir quel étoit ce Rival qui le condamnoit à perdre pour jamais Adelaïde ; il affectoit cependant de paroître tranquile , quelquefois il croyoit l'être , quelquefois aussi la gaieté qu'un calme intérieur jettoit sur le beau visage de Mademoi-

elle de Couci, lui cauſoit un dépit qu'il pouvoit à peine contenir. Quel changement dans l'ingrate, diſoit-il, depuis que le Roi m'a contraint de renoncer à elle ! jamais elle ne fut ſi belle, parce que jamais elle ne fut ſi contente ! elle triomphe ! Le Roi m'a ſacrifié à un Rival aimé, il préfère ſes intérêts aux miens, & l'on me croit ſon Favori ! quelle injuſtice ! Philippe - Auguſte pouvoit avoir des Favoris ; ſes lumières, ſon équité & la fermeté de ſon ame, le garantifſoient de ce degré de foibleſſe, dont le Favori ne profite le plus ſouvent que pour être injuſte.

Mademoiſelle de Couci, qui croyoit n'avoir plus de raiſons pour étudier les mouvemens intérieurs du Maréchal, négligeoit de ſ'appercevoir que par tout où elle étoit, il ne voyoit & ne re-

gardoit qu'elle. L'amour propre ne lui parloit pas le même langage qu'il tient au commun des femmes. Raoul étoit épris d'une trop forte , & trop malheureuse passion pour ne pas sentir à quel point il consoloit sa sœur , en l'instruisant tous les jours de l'état de Roger. Les frayeurs mortelles , dont Adelaïde avoit d'abord été agitée, avoient fait place à l'esperance ; & l'esperance , au sensible plaisir d'apprendre qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour des jours dont elle faisoit dépendre les siens ; mais quelle fut sa joye , lorsque le Grand Sénéchal, quelques jours après son arrivée , lui montra une Lettre qu'il venoit de recevoir , toute écrite de la main du Comte de Rethel ! Un caractère si connu, & si cher, causa à Adelaïde des transports que sa modestie pouvoit à peine mo-

derer devant le Grand Sénéchal ; elle lut , & relut plusieurs fois cette Lettre ; & enfin , ses beaux yeux ne purent retenir des pleurs, que la joye leur firent répandre. Sénéchal , lui dit-elle avec une vivacité charmante , je ne ferai pas seule heureuse ! ouvrez votre cœur à l'espérance ; revenez de votre erreur ; Mademoiselle du Mez ne fut jamais ma Rivale. Vos vertus , & votre gloire ont enfin ébranlé une ame insensible , dont votre constance va triompher. Malgré l'impatience que j'avois de vous entretenir , je n'ai pû encore en trouver le moment ; jugez avec quel plaisir ma reconnaissance le saisit ! Alors Mademoiselle de Couci rendit au Grand Sénéchal , la conversation qu'elle avoit eüe , le jour de son arrivée , avec Mademoiselle du Mez. Le Comte des Barres ne

put disconvenir que la réponse de la sœur d'Alberic ne fût obligante pour lui ; cependant il n'osa se flatter encore. Sénéchal , lui dit Adelaïde , bannissez vos craintes ; faites disparaître cet air de tristesse ; espérez ; rompez le silence que vous vous êtes imposé ; parlez , & vous jugerez à la seule manière dont vous serez écouté , que l'indifférence de Mademoiselle du Mez , a fait place à des sentimens , que votre bonheur suivra de près.

Le discours de Mademoiselle de Couci , jetta le Comte des Barres dans une situation singulière. En certains momens , il doutoit que Mademoiselle du Mez eût aimé le Comte de RetHEL ; dans d'autres , tout ce qu'il se rappelloit , l'assuroit qu'il ne s'étoit pas trompé ; il croyoit enfin que le tems avoit triomphé

d'un penchant , toujours défavoüé par la raison de Mademoiselle du Mez. Adelaïde, en cherchant à dissuader le Grand Sénéchal , étoit bien convaincuë de la tendresse que Mademoiselle du Mez avoit eu pour le Comte de Rethel ; mais elle attribuoit ce changement , ou à l'impossibilité de réussir , ou à la vanité de faire le choix d'un époux digne d'elle.

Ce même jour le Roi , étant à côté de Mademoiselle de Couci chez la Reine Mere , voyant Mademoiselle du Mez avec une parure plus recherchée que de coutume, lui dit : Sans doute que quelqu'un a inspiré à la sœur du Maréchal le desir de plaire ? Que Mademoiselle du Mez , reprit Mademoiselle de Couci à demie voix , auroit épargné de peines & d'inquiétudes au Grand Séné-

chal , si elle eût été aussi sensible à ses respects , qu'elle l'est aujourd'hui à sa nouvelle gloire ! Le Roi surpris de ce discours , en demanda l'explication à Adelaïde. Comme elle n'avoit jetté ce propos que pour exciter la curiosité du Roi , elle lui apprit que depuis plusieurs années , le Grand Sénéchal adoroit Mademoiselle du Mez , qui jusqu'alors n'avoit payé tous ses soins que d'une grande indifférence : mais , SIRE , ajouta-t'elle , l'honneur d'avoir secondé Votre Majesté dans une occasion périlleuse , dont nous frémissons encore , en faisant naître dans Mademoiselle du Mez , un mouvement de reconnoissance proportionné à l'ardeur de son zèle pour votre Personne , a commencé à émouvoir ce cœur insensible ; & l'amour propre , flatté de

la gloire d'un homme dont elle est adorée , a déterminé une victoire , dûe , il est vrai , à la seule tendresse du Grand Sénéchal. C'est à Votre Majesté , pour suivit Adelaïde , à achever ce que la reconnoissance , & la vanité , ont si heureusement commencé.

Mademoiselle du Mez partageoit avec son frere , l'amitié de Philippe : elle avoit , comme lui , l'avantage d'être la fille de ce digne Gouverneur , dont le souvenir étoit toujours précieux au Roi ; & ce Prince devoit trop au Grand Sénéchal , pour ne pas s'intéresser à son sort. Instruit par Mademoiselle de Couci , il pensa d'abord à unir deux personnes si dignes l'une de l'autre. Quelques momens après cette conversation, le Roi appella Mademoiselle du Mez ; il passa avec elle dans un Cabinet de la Reine.

Le retour de Montmorenci , lui dit-il , fera suivi du mariage de votre frere; ma satisfaction seroit entiere, si je pouvois vaincre la répugnance que vous avez toujours montrée pour faire un choix : je crois avoir pénétré que le Grand Sénéchal vous aime ; il est digne de vous, Mademoiselle ; il a sauvé les jours d'un Roi qui a pour vous une tendre amitié , & d'un frere qui vous est cher; acquittez-nous envers lui ; vous êtes le don le plus précieux que nous puissions lui faire; rendez-le heureux. Vous pouvez me parler comme à votre ami ; le Grand Sénéchal ne me croit pas instruit de ses sentimens , & il ignore le desir que j'ai de contribuer à son bonheur. Je ne dissimulerai point à Votre Majesté , répondit Mademoiselle du Mez, que le Comte des Barres m'a long-tems offert un cœur que je

me reprochois de ne pouvoir accepter : je vous avoüerai encore , SIRE , que la nouvelle de ses heureux exploits sur les bords de la Mayenne , ajouta une reconnoissance bien vive à l'estime particulière dont j'avois toujours été prévenuë pour lui ; j'avoüerai encore , que cette reconnoissance , & la gloire dont il s'est couvert , ont presque surmonté en sa faveur , l'éloignement que j'ai toujours senti pour accepter aucun lien. Vous me charmez , Mademoiselle , lui dit le Roi ; je sens avec plaisir dans vos discours , combien votre Roi vous est cher ; son amitié en augmente encore , & j'exige de la vôtre , de récompenser la tendresse d'un homme , que je desire avec ardeur de voir heureux. Mon pere en mourant , repliqua Mademoiselle du Mez , osa supplier Votre Majesté , de

fervir de pere à ses enfans ; vos bontez pour eux ont surpassé son attente, & leur a inspiré pour vous, SIRE, la même tendresse qu'ils avoient pour lui : cette tendresse, autant que mon respect, m'ordonne d'avoir pour les volonteés de Votre Majesté, une parfaite soumission. Le Roi embrassa Mademoiselle du Mez, & lui fit l'honneur de l'appeller sa fille.

Le lendemain, le Grand Sénéchal alla, comme à son ordinaire, au lever du Roi. Sénéchal, lui dit-il en particulier, Alberic est votre ami ; pourquoi ne songez-vous pas à cimenter votre amitié par les liens du sang ? Mademoiselle du Mez est digne de vous. Ah ! SIRE, repliqua le Comte des Barres, Votre Majesté a-t-elle oublié que la sœur du Maréchal a refusé l'hommage de tous ceux qui ont voulu lui

plaire ? serois - je plus heureux ? Est-ce la crainte de ne pas l'obtenir , qui vous fait tenir ce langage , repartit le Roi ? OÛI, SIRE, répondit le Grand Sénéchal : je l'avoüerai à Votre Majesté , depuis long - tems j'adore Mademoiselle du Mez ; mais , hélas ! l'ingrate ne m'a jamais permis d'espérer ; elle a eu même la cruauté de m'imposer silence. Eh bien ! reprit Phipippe , rompez-le ce silence ; vous le pouvez : Mademoiselle du Mez est sensible à votre tendresse ; elle m'a laissé le maître de son sort. Quelle nouvelle, s'écria le Grand Sénéchal ! Ah ! SIRE , que ne vous dois - je point ! puis - je le croire ? Quoi ! Votre Majesté elle-même , a eu la bonté de s'intéresser en ma faveur ? elle a parlé : elle seule pouvoit déterminer Mademoiselle du Mez , à me

rendre heureux ! Quel subit changement ! devois-je m'y attendre ! Mais oserai-je demander à Votre Majesté , qui a pû l'instruire que j'aimois la sœur du Maréchal ? Remerciez Mademoiselle de Couci , répondit Philippe. Après un assez long entretien, le Grand Sénéchal sortit du Cabinet, plein de transports d'autant plus vifs, que son bonheur, sans avoir été préparé, se trouvoit assuré : c'étoit pour la première fois qu'il goûtoit le charme attaché à la flatteuse idée d'un bonheur prochain, si ardemment désiré.

En sortant de chez le Roi, le Comte des Barres alla chez Mademoiselle du Mez. La visite que le Roi rendra aujourd'hui à Madame la Maréchale, lui dit-il, ne vous fera-t'elle point désagréable ? ce Prince n'a-t'il pas trop exigé de votre respect pour

lui? me trouverez-vous digne enfin, Mademoiselle, du bonheur qu'il vient de me faire espérer. Quelqu'un en est - il aussi digne que vous, repliqua Mademoiselle du Mez? non, Sénéchal; & pouvez-vous douter que je ne donne, avec un plaisir extrême, la main au libérateur & de mon frere & de mon Roi? Ah! Mademoiselle, repliqua le Grand Sénéchal, je sens trop vivement mon bonheur, pour exprimer l'excès de ma joye! le don précieux de votre main me va mettre au comble de la felicité!

La surprise & la joye de la Maréchale, & d'Alberic, furent extrêmes, lorsque le Roi leur apprit le sujet de sa visite. Ce mariage ne laissoit rien à desirer à l'ambition de la mere de Mademoiselle du Mez; il donnoit pour beau-frere au Maréchal,

non-seulement un Héros à qui il devoit la vie; mais encore l'homme du monde qu'il aimoit le plus tendrement. Le Roi & les deux Reines donnerent des Fêtes, dans lesquelles on reconnoissoit la magnificence Royale, & l'amitié dont ils honoroient le Comte des Barres & Mademoiselle du Mez. Adelaïde partageoit la joye du Grand Sénéchal; mais elle sçut éluder poliment les instances de Mademoiselle du Mez, qui paroissoit souhaiter de la voir dans toutes ces Fêtes : pour s'en dispenser, elle feignoit toujours, ou quelques embarras imprévus, ou quelques indispositions. Mademoiselle du Mez s'aperçut bien que Mademoiselle de Couci vouloit éviter des occasions qui la mettroient trop vis-à-vis du Maréchal; & loin d'insister, elle approuva une conduite dont

elle sentit toute la delicateſſe. Mademoiſelle du Mez combla enfin les vœux du Grand Sénéchal, en prenant au pied de l'Autel , où le Roi la conduiſit, le nom de Comteſſe des Barres. Mademoiſelle de Couci auroit bien voulu qu'une pareille cérémonie eût rendu Mademoiſelle de Montmorenci, la Maréchale du Mez : ce motif lui faiſoit deſirer le prompt retour du frère de cette aimable fille.

Peu de jours après ce mariage, le Vicomte de Melun arriva d'Allemagne : le plaisir qu'il ſe faiſoit d'embraſſer le Grand Sénéchal , étoit alteré par la crainte de le retrouver toujours épris des charmes de la ſœur du Maréchal, & toujours rebuté ; mais ſa joye égala ſa ſurpriſe , lorsqu'il apprit que Mademoiſelle du Mez venoit de couronner la conſtance

d'un homme si digne d'être heureux. Ces deux amis eurent de reciproques complimens à se faire : si la valeur de l'un s'étoit signalée d'une maniere utile & glorieuse pour la France , la prudence de l'autre ; suivie d'heureux succès , n'avoit pas démenti ce qu'en avoit attendu son Roi ; l'accueil que lui fit ce Prince , en fut la preuve. L'étonnement du Vicomte fut extrême ; en apprenant que la fille d'Enguerrand étoit encore Mademoiselle de Couci , & que le Maréchal , rebuté de son indifférence , n'attendoit que le retour du Baron de Montmorenci , pour épouser sa sœur.

La blessure de Roger de Rethel avoit été bien plus considérable , & plus dangereuse , que celle de Mathieu de Montmorenci ; cependant Roger le de-

vança à Paris. Mathieu n'aimoit rien , Roger adoroit Adelaïde : l'impatience de revoir cette fille incomparable , lui fit trouver des forces pour soutenir le voyage. A peine fut-il à Paris , qu'il alla chez le Roi , tandis que Raoul courut embrasser sa sœur , & l'avertir que Roger étoit arrivé. Il craignoit les effets de la surprise d'Adelaïde, si, sans être prévenue, elle eût tout d'un coup vû paroître Roger chez la Reine Mere : il y vint ; Adelaïde venoit de passer avec son frere, dans son appartement. Le Comte de Rethel eut bien lieu d'être satisfait de ce que lui dit la Reine , au sujet de ses grandes actions pendant les deux Campagnes, & sur l'interêt qu'elle avoit pris à l'accident qui avoit fait craindre pour ses jours : il reçut de tout le monde , les mêmes témoigna-

ges d'amitié , & les mêmes complimens que Raoul avoit reçûs avant lui. Ils méritoient tous les deux la justice que l'on rendoit à leur valeur , & à ce qu'elle leur avoit fait faire de glorieux. Il tarδοit trop à Roger de revoir Adelaïde , pour ne pas se soustraire promptement à des loüanges & à des caresses , que son impatience lui rendoit importunes.

Voilà donc enfin Mademoiselle de Couci & le Comte de Rethel , vis-à-vis l'un de l'autre , après dix-huit mois d'absence , d'inquietudes & d'allarmes ! Que devint Adelaïde , en voyant Roger si pâle & si foible , qu'à peine pouvoit-il se soutenir ! A l'émotion que lui causa sa présence , se joignit la juste crainte qu'au mépris de sa santé , il n'eût trop précipité son retour. Puis-je le croire , Mademoiselle , lui dit-il ,

je vous revois , & je vous revois débarrassée de vos engagemens avec Alberic. Ciel ! quel est mon bonheur ! C'est vous , belle Adelaïde ! Je puis à vos genoux , me plaindre des maux que m'a fait l'Amour , & le remercier du bien suprême dont je jouïs dans ce moment. Comte , lui dit tendrement Adelaïde , je crois votre joye aussi vive que la mienne ; je ne rougis point de l'avouer ; j'ai souffert autant que vous , & je partage la satisfaction que vous ressentez dans cet instant. Notre tendresse a été mise à de trop rudes épreuves , pour que vous & moi puissions douter qu'il n'en fut jamais de si parfaite. J'ai beaucoup fait , & je m'applaudis de tout ce que j'ai fait : vous en êtes digne. Je le suis au moins , Mademoiselle , repartit le Comte de Rethel , par

la forte & respectueuse passion que j'ai pour vous : je ne puis ni vous exprimer les mouvemens de mon cœur , ni l'excès de ma joye ; je suis trop penetré de tout ce que je sens ! Vos transports me charment , reprit Adelaïde ; ils me payent de tout ce que j'ai souffert : mais , Comte, défions-nous de nous-mêmes ; craignons que le plaisir de nous voir , ne nous fasse oublier que nous avons encore tout à craindre , & tout à ménager : jamais nous n'avons eu tant de besoin de notre prudence. Il faut abuser mon pere ; il faut , quand le Maréchal aura épousé Constance de Montmorenci , que Thibault vienne à Paris : mon pere & lui s'estiment & s'aiment : à la faveur de leur amitié , votre pere pourra adoucir l'esprit du mien : alors , lui montrant son chagrin de ne pouvoir

voir vous déterminer à faire un choix , il paroîtra desirer ardemment d'unir nos destinées. Telle est la route que nous devons prendre pour faire consentir mon pere à notre bonheur ; & pour y parvenir , l'intelligence de nos cœurs doit être impénétrable. Ne nous flattons pas ; mon pere la soupçonne : mon frere , devant qui je ne rougis point de vous montrer mon ame toute entiere , l'a pénétrée. Vous allez être observé ; mon pere sçaura toutes nos démarches : ne me voyez que chez la Reine , & toujours sans affecter , ni trop d'empressement , ni trop de réserve ; l'un ou l'autre , nous trahiroit également : ayez même pour d'autres , de ces attentions , qui peuvent faire penser que vous cherchez à offrir un cœur , dont le tems vous a enfin per-

mis de disposer : ne craignez point de m'allarmer , je suis sûre de votre tendresse. Ah ! Made-moiselle , s'écria le Comte de Rethel , dans quel ravissement me mettent vos bontez ! mon bonheur ne peut se concevoir ! Je ne puis , ni modérer mes transports , ni vous les montrer tels que je les ressens , ajouta-t'il en lui baissant la main pour la première fois de sa vie. Que nous serions à plaindre , dit tendrement Adelaïde , si par de nouveaux obstacles nous ne pouvions jamais être unis ! je n'en prévois plus , cependant je tremble toujours. Mais , cher Comte , poursuivit-elle, votre pâleur m'effraye ! je crains que vous n'ayez trop fait pour moi ; vous avez trop précipité votre retour. Deviez-vous, mon frere, dit-elle à Raoul, laisser partir le Comte dans l'é-

rat où il est ? Oui , ma sœur ,
 répondit-il ; l'impatience de vous
 revoir lui caufoit des inquié-
 tudes plus dangereuses pour lui ,
 que ne pouvoit l'être la fatigue
 d'un long voyage : il vous voit ;
 ce plaisir lui fera bien-tôt retrou-
 ver sa santé. Que vous êtes heu-
 reux , & que je suis misérable !
 votre tendresse mutuelle m'en-
 chante ; mais hélas ! qu'elle me
 rappelle de tristes souvenirs ! Vo-
 tre bonheur irrite mes maux ,
 sur-tout quand je songe que je
 suis aimé de Madame de Fajel :
 aussi cruelle pour elle-même que
 pour moi, elle a pû obtenir d'elle-
 même de me fuir ; je ne la verrai
 jamais. Eh quoi ! l'Amour ne
 nous aura-t'il blessés du même
 trait , que pour nous rendre ses
 Victimes ? Mais que fais-je , ma
 sœur ! que fais-je , mon cher Ro-
 ger ! j'empoisonne des instans si

172 ANECDOTES DE LA COUR
délicieux : oubliez que je suis
aussi malheureux, que vous êtes
fortunez !

Adelaïde & Roger alloient
répondre à Raoul , quand le
Grand Sénéchal entra. Roger
courut à lui les bras ouverts :
Ah ! Sénéchal , lui dit-il , que
j'ai de plaisir à penser que vous
n'avez plus rien à desirer ! L'A-
mour a enfin comblé vos vœux :
qui le mérite mieux que vous ?
& qui partage votre joye plus vi-
vement que moi ? croyez-en ma
reconnoissance , & la plus ten-
dre amitié. Mademoiselle de
Couci , repliqua le Grand Séné-
chal , vous a bien acquitté des
petits services que je puis vous
avoir rendus ; je lui dois mon
bonheur. Comte , dit Adelaïde
à Roger , vous êtes ici trop long-
tems ; dans les premiers momens
d'un retour après une si longue

absence , les visites où le cœur n'a point de part , sont plus courtes : il faut me quitter : surtout , ne m'en rendez jamais sans mon frere , & que ce soit rarement ; allez avec lui chez mon pere , & voyez-le tous les jours.

Roger fut reçu d'Enguerrand avec politesse ; mais il fut sensiblement touché de ne plus retrouver en lui , cet air de bonté qu'il lui montrait autrefois : cependant , il se fit effort pour ne point paroître déconcerté ; il répondit avec liberté , à toutes les questions que lui fit Enguerrand. Vous avez été pressé de quitter Tours , lui dit ce pere soupçonneux ! vous n'avez pas attendu votre parfaite guérison ; vous avez pensé que vous pouviez vous montrer à la Cour. Je suis pourtant surpris que mon fils vous ait laissé entreprendre ce

voyage , étant encore aussi faible que vous l'êtes ; mais à votre âge , il faut céder aux mouvemens impétueux du cœur ! Depuis dix-huit mois , mon peu d'empressement pour revenir à Paris , repliqua Roger , prouve bien que l'inquiétude de malade & l'ennui , m'ont seuls arraché d'une Ville désolée , & pour moi étrangère.

Le Comte de Rethel sortit de chez Enguerrand , peu satisfait de sa visite ; cependant il le quitta , dans la résolution d'aller plus souvent chez lui , que chez la Reine Mere : il vouloit , s'il étoit possible , détruire ses soupçons. Après ce devoir de bienfaisance , Roger n'eut rien de plus pressé , que d'aller embrasser le Vicomte de Melun : le Vicomte aimoit tendrement Roger ; leur joye fut réciproque ; ils reçurent l'un de

l'autre , les plus affectueux témoignages d'une sincere amitié : celle de Roger lui prescrivait d'avoir une entiere confiance pour le Vicomte ; aussi ne lui cacha - t'il pas les plus secrets sentimens de son cœur. Le Vicomte lui dit qu'il ne le surprenoit point , & qu'il avoit prévu qu'Adelaïde succéderoit dans son cœur , à la Comtesse de Dammartin : il ajouta que dans cette idée , il avoit gardé le secret sur leur parfaite ressemblance , lorsque Mademoiselle de Couci avoit paru à la Cour. Cette attention du Vicomte auroit encore ajouté à l'estime & à l'amitié que le Comte de Rethel avoit pour lui , s'il avoit pû l'aimer & l'estimer davantage. Adelaïde , Enguerrand, le mariage du Comte des Barres , firent le sujet de leur entretien : dans cet entre-

rien , Roger oublia qu'il avoit fait un long séjour en Allemagne, où il s'étoit acquis assez de gloire pour mériter l'estime de l'Empereur ; le Vicomte l'en fit ressouvenir , & lui dit que Frederic l'avoit chargé de l'assurer de son affection.

La Comtesse des Barres ne fut émuë du retour du Comte de Rethel , que dans la crainte que le Grand Sénéchal n'en fût alarmé ; elle ne pouvoit douter des soupçons qu'il avoit eu. Pour lui épargner de nouvelles inquiétudes , elle crut devoir ne rien changer à sa conduite ; elle pensa qu'elle devoit aller à la Cour comme à son ordinaire , y voir Roger , lui parler avec un air de liberté , & ne le fuir en aucun endroit. Le Comte de Rethel de son côté , s'observoit avec tant de sagesse , que sa pas-

sion pour Adelaïde devenoit impénétrable : il alloit rarement chez la Reine Mere , & souvent il y alloit à des heures , où instruit par Raoul , il sçavoit qu'il seroit privé du doux plaisir d'y voir Adelaïde : il supportoit cette contrainte avec peine ; mais l'appréhension d'avoir à se reprocher une faute , qui auroit pu faire naître de nouveaux obstacles , le contenoit dans les limites d'une prudence, bien difficile à allier avec beaucoup d'amour. Il voyoit tous les jours Enguerand, qui instruit de sa conduite, prenoit insensiblement avec lui , un air plus ouvert.

Malgré la triste situation de Raoul , un changement si flatteur pour Roger , qui de jour en jour lui devenoit plus cher, sembloit adoucir & contrebalancer ses maux. Roger , seul confi-

dent de ses peines , y compatif-
 soit avec les entrailles d'un ten-
 dre ami , en gémissant avec lui
 de la rigueur de son sort : dou-
 ceur sensible pour Raoul , dont
 Madame de Fajel n'avoit connu
 tout le charme avec sa chere Ade-
 laïde , que pour regretter encore
 plus , l'éloignement d'une amie
 sincere & tendre , chez qui son
 secret , sa douleur & ses plain-
 tes , étoient en sureté. Qu'elle
 auroit cependant eu besoin de
 cette consolation , pour adoucir
 les maux qu'elle éprouvoit !!
 Tout lui faisoit une guerre cruel-
 le ! sa foiblesse se révoltoit con-
 tre sa raison ; sa raison contre sa
 foiblesse. Le Seigneur de Vergi
 lui reprochoit sans cesse une mé-
 lancolie , qui ne lui confirmoit
 que trop la situation du cœur de
 sa fille : il paroissoit la blâmer ;
 mais en effet il la plaignoit d'au-

tant plus , qu'il la voyoit malheureuse , sans être coupable. Sa foiblesse même le forçoit à l'estimer davantage : il ne pouvoit douter qu'elle n'eût accordé à sa vertu , le sacrifice qu'elle avoit exigé d'elle. Le Seigneur de Fajel voyoit avec une inquiétude proportionnée à sa passion , la langueur de sa femme. Estre jaloux ; ignorer quel est l'objet qui nous enleve un bien , que nous croyons à nous par les droits de notre tendresse , & par ceux du devoir ; quel tourment ! C'est celui qu'éprouvoit cet époux inquiet : son unique étude étoit de développer le secret de cette infortunée. Roger & Raoul avoient d'abord eu une part presque égale , dans ses soupçons ; mais l'amitié prompte & particulière qui s'étoit formée entre Madame de Fajel & Mademoi-

selle de Couci , les avoit enfin fixez sur Raoul : il faisoit un crime à Madame de Fajel , de sa tristesse & de sa langueur ; il employoit tour à tour dans ses reproches, & la douceur & l'emportement : il attribuoit quelquefois son chagrin , au regret d'être éloignée d'un séjour où elle pouvoit avoir laissé l'objet dont elle étoit occupée ; mais le souvenir des instances qu'elle lui avoit faites pour l'engager à quitter ce séjour , combattoit cette idée , & lui en faisoit naître de nouvelles , toujours également confuses. Le Seigneur de Fajel éprouvoit enfin tout ce que la jalousie a de plus cruel , & en faisoit ressentir les effets à l'infortunée Madame de Fajel.

Un jour qu'elle étoit dans son Cabinet , absorbée en elle-même , on lui rendit une Lettre de

Mademoiselle de Couci : les témoignages d'amitié de la sœur de Raoul , l'attendrissent. Ses beaux yeux ne purent retenir quelques larmes , en songeant qu'elle s'étoit condamnée elle-même à ne jamais voir Raoul , qui gémissoit , comme elle , du caprice de l'amour. Il est peut-être , disoit-elle , encore plus à plaindre que je ne puis me l'imaginer ! j'ai connu l'excès de sa passion dans l'excès de sa douleur , & dans son respect. Combien de fois cette douleur si tendrement exprimée , ne m'a-t-elle pas prouvé qu'il m'adoroit ? hélas ! nous n'en sommes tous deux que plus misérables ! Livrée à toute sa tendresse , Madame de Fajel tira ses Tablettes ; elle ne put se refuser la sensible satisfaction de relire les vers que Raoul avoit faits , & qu'Adelaïde avoit

écrits sur ces mêmes Tablettes. La peinture vive que faisoient ces Vers, de la passion & des regrets de Raoul, en l'assurant qu'elle régnoit souverainement dans son cœur, lui étoit un garant de la peine mortelle que lui causoit son éloignement ! L'idée de tout ce que Raoul pouvoit souffrir, en lui arrachant des pleurs, lui faisoit ressentir un genre d'affliction, d'autant plus difficile à définir, qu'elle n'étoit pas sans douceurs.

Madame de Fajel ensevelie dans ses pensées, ne s'étoit point apperçue que son mari, depuis un assez long-tems, l'examinait avec une extrême attention : elle tenoit ses Tablettes ouvertes avec la Lettre de Mademoiselle de Couci, & la tête baissée, elle les arrosoit de ses larmes ; des soupirs lui échappoient ; enfin, vou-

lânt comme se plaindre au Ciel de la rigueur de sa destinée, elle leva les yeux : quelle fut sa surprise, son trouble & sa confusion, lorsqu'elle vit son mari ! Que renferment donc, Madame, lui dit-il avec un regard furieux & d'une voix tremblante, ces écrits sur lesquels vous répandez des pleurs?... ils vous parlent, sans doute, de l'objet que votre cœur adore ! ils vous rappellent de tendres souvenirs ! ils flattent & nourrissent votre langueur !... Vous vous taisez, perfide !... Je le vois, vous manquez de présence d'esprit pour me faire illusion sur mon malheur !... Vous êtes trop interdite pour me répondre, ou plutôt trop coupable ! mais voyons, ajouta-t'il, en lui arrachant la Lettre & les Tablettes. La pureté de ma conduite, lui dit Madame de

Fajel tandis qu'il lisoit , me mettroit au-dessus de vos reproches , si mon devoir , dont j'ai toujours écouté & suivi la loi , ne m'ordonnoit de me justifier : cette Lettre est de Mademoiselle de Couci , & les Vers que vous lisez dans mes Tablettes , y ont été bien innocemment écrits de sa main. Ils sont de sa main , repliqua Fajel , mais elle ne les a écrits que pour servir son frere , & pour flatter votre tendresse ! Raoul est l'Auteur de ces Vers ; il vous aime ; vous l'aimez : l'amitié que vous avez pour la sœur , est l'effet de l'amour que vous ressentez pour le frere , & c'est cet amour qui faisoit couler vos larmes ! Vous gémissiez comme lui , d'une absence qui cause seule votre tristesse & votre langueur. Oui ! perfide , vous l'aimez , vous me haïssez ! Me voilà

certain de votre égarement , & de mon malheur ! mais je sçaurai me vanger & vous punir. L'innocence outragée , repliqua Madame de Fajel , est trop étonnée pour avoir la force de se défendre ; elle gémit , & remet au tems le soin de la justifier. Non , non ! repartit Fajel , c'est dans ce moment même que vous devez , s'il vous est possible , justifier la douleur où je vous ai surprise , & les larmes que vous versiez si tendrement sur ces funestes Tablettes. Parlez , quel en étoit le sujet ? Madame de Fajel , dont le trouble augmentoit à mesure qu'elle sentoit l'impossibilité de détruire les jaloux soupçons d'un mari qui la pressoit , & honteuse de les mériter , garda un moment le silence ; mais effrayée de ses regards menaçans , elle se jetta à ses genoux. Le fort ennemi de votre

repos & du mien , lui dit-elle , exerce sur moi tout son caprice ; je l'avouë , un noir chagrin qui me rend importune à moi-même , me suit par-tout ; souvenez-vous , Monsieur , que vous me l'avez reproché à la Cour de Philippe , où vos soupçons & vos reproches me supposoient au comble de mes vœux ! J'y ai porté , & je n'ai pû y bannir la même mélancolie qui vient de m'arracher les pleurs , dont mon devoir & votre gloire n'ont point à murmurer. Est-ce-là vous justifier , reprit Fajel ? c'est bien plutôt me confirmer mon malheur ! c'est me prouver que Raoul possédoit déjà votre cœur , quand vous m'avez fait le don fatal de votre main ! vos regrets de n'être pas à lui , causent ce noir chagrin que vous osez avoüer : non ! je ne sçaurois plus en douter , & ma fureur éga-

lera votre perfidie ! Monsieur de Fajel , le cœur plein de rage , sortit , & laissa sa femme dans un état digne de pitié.

De ce moment , la douceur & les ménagemens que ce mari jaloux avoit employez pour laisser appercevoir à Madame de Fajel ses inquiétudes & ses soupçons, se changerent en fureur ; sa jalousie étoit sans borne , ses reproches étoient outrageans : Quel sujet d'affliction pour le Seigneur de Vergi ! La foiblesse de sa fille & sa vertu lui étoient connues ; il ne pouvoit refuser de la plaindre ; il souffroit de la voir en proie à une malheureuse passion , & en butte aux emportemens que la plus cruelle jalousie peut exciter. Madame de Fajel , accablée de ce que l'amour & un mari lui faisoient également souffrir , ne put se refuser la consolation de

s'entretenir de ses malheurs avec Mademoiselle de Couci. Les lui écrire ; s'en plaindre avec liberté ; lui ouvrir enfin son cœur , fut pour elle un adoucissement à ses cruelles peines. Qu'Adelaïde se sentit touchée à la peinture des maux dont Madame de Fajel étoit accablée ! elle ne put en lire les détails , sans répandre des larmes. L'idée qu'elle concevoit de la cruelle situation d'une amie si chère , lui rappelloit celle de son frère : elle déplorait l'état de l'un & de l'autre. La passion de Raoul la faisoit trembler pour lui , si jamais la fureur du Seigneur de Fajel le portoit à quelque violence contre Madame de Fajel ! enfin , elle redoutoit un avenir funeste pour cette infortunée , & pour le passionné Raoul. Mademoiselle de Couci étoit trop prudente pour montrer à son

frere la Lettre de Madame de Fajel ; elle ne vouloit rien ajouter aux inquiétudes mortelles qui le tourmentoient sans relâche. Quel surcroît d'affliction pour lui, s'il eût encore appris les persécutions & les souffrances qu'enduroit Madame de Fajel ! de quels reproches ne se feroit-il pas accablé lui-même ! Roger instruit par Adelaïde , du sort de Madame de Fajel , en étoit sensiblement touché ; il trembloit , comme elle , que quelque malheureux hazard n'en informât Raoul.

Il y avoit près d'un mois que le Comte de Rethel étoit revenu de Tours , quand le Baron de Montmorenci arriva , entièrement guéri de sa blessure. Sa présence causa autant de joye à Adelaïde & à Roger , qu'à la Maréchale. Cette mere ambitieuse ,

ne respiroit qu'après la consolation de voir son fils marié avec Mademoiselle de Montmorenci. Elle avoit de plus des allarmes secrètes , que cette union prochaine pouvoit seule calmer ; elle craignoit toujours que le Maréchal ne découvrit l'Amant que Mademoiselle de Couci lui préféroit , & qu'il ne voulût se venger d'une telle injure. Le retour du frere de Constance , troubla Alberic ; il accusoit tout bas le Roi , d'injustice & de violence à son égard ; mais il falloit obéir à ce Prince , ou renoncer pour jamais à son amitié ! L'ambition a bien-tôt décidé sur un pareil choix.

On ne parloit à Paris que du mariage du Maréchal. C'étoit tous les jours quelque Fête nouvelle. La Maréchale , le Baron de Montmorenci , le Grand Sé-

néchal, le Comte de Dreux, & le Vicomte de Melun, en donnerent tour à tour. Le Comte de Rethel brilloit d'autant plus dans toutes ces augustes Fêtes, que les regardant comme un triomphe pour lui, il y portoit une liberté d'esprit, propre à mettre en valeur tous ses heureux talens. La belle Adelaïde, sans être de tous ces plaisirs, les ressentoit plus vivement que les personnes qui les partageoient; ils fortifioient dans son cœur l'espérance. Le Maréchal portoit dans tous ces divertissemens, une tristesse qu'il vouloit en vain surmonter ! En vain s'étudioit-il à remarquer tous les charmes de Mademoiselle de Montmorenci ! cette étude ne servoit qu'à rehausser, dans son esprit prévenu, tous ceux de Mademoiselle de Couci. Enfin, il ne pouvoit penser qu'avec désespoir,

qu'il ne la posséderoit jamais , & qu'il feroit bien-tôt condamné à la voir faire le bonheur d'un autre.

La veille que le Maréchal devoit recevoir la main de Constance de Montmorenci , il alla au lever du Roi. Ce Prince en lui voyant un air abattu , lui fit des reproches d'une tristesse si déplacée. Alberic honteux & accablé du noir chagrin qui le dévoroit , sortit , sans avoir eu la force , ni de s'excuser , ni de se remettre : rempli de ses idées , il descendit dans les Jardins. Des pensées bien différentes y avoient aussi conduit Roger. Le mariage du Maréchal le mettoit au comble de ses vœux ; ce qu'il lui en coûtoit pour contenir les mouvemens , qui sans cesse vouloient l'entraîner vers Adelaïde , le mettoit à de cruelles épreuves : pour
se

se consoler d'une contrainte qu'il regardoit comme une espèce d'absence , il se retiroit souvent à l'écart, pour contempler Mademoiselle de Couci , dans le Portrait de la Comtesse de Dammartin ; Alberic l'apperçut assis sur un banc , les yeux attachés sur une boîte, qu'il soupçonna renfermer un Portrait. Un mouvement , non développée , inspira au Maréchal un desir de curiosité ; il pense d'abord à le satisfaire ; il avance ; il passe doucement derrière Roger ; il regarde : juste Ciel ! quelle est sa surprise ! La fureur s'empare de lui. J'ai donc enfin trouvé ce Rival heureux, s'écrie-t'il ! perfide Adelaïde , je vais vous punir & me vanger. L'étonnement du Comte de Rethel fut extrême ! il sentit d'abord son imprudence par les paroles du Maréchal. Alberic , lui dit-il ,

ne vous y trompez pas ; ce Portrait est celui de la Comtesse de Dammartin.... La feinte est inutile , reprit le Maréchal. Roger , ajouta-t'il , en mettant l'épée à la main , songez-y , je vous la reprocherois un jour comme un manque de courage. La réponse du Comte de Rethel, à des paroles si hautaines , fut de se mettre en état de se défendre & d'attaquer. Le combat fut vif ; mais Roger s'étant apperçu que le Maréchal avoit reçu une blessure , dont le sang couloit en abondance , s'écria : Maréchal , vous êtes blessé ! vous n'êtes plus en état de vous battre ! eh quoi ! lui cria-t'il en reculant , & ne se servant plus de son épée que pour rabattre les coups redoublez que lui portoit Alberic , voulez-vous que je vous arrache la vie ? soyez assez genereux pour ne pas m'y

forcer ; j'ai dans ce moment trop d'avantage sur vous. La fureur d'Alberic ne lui permettoit , ni de rien entendre , ni de s'arrêter : mais affoibli par le sang qu'il perdoit , il tomba aux pieds de son ennemi. Roger touché du sort d'Alberic le secourut avec tout l'empressement d'un ami généreux ; il faisoit ses efforts pour le soulager , lorsqu'il entendit marcher derrière une Palissade ; il appelle , il demande du secours , sans sçavoir à qui sa voix s'adresse. C'étoit le Grand Sénéchal , & le Baron de Montmorenci , qui traversoient les Jardins pour aller chez le Roi. Quelle fut leur surprise ! Ils voyent Alberic étendu , presque sans connoissance ; & Roger plein d'agitation , occupé à le secourir. Ah ! Sénéchal , lui dit le Comte de Rethel , que je suis malheureux ! quelle fatali-

té ! mais je vous laisse auprès du Maréchal, dont je plains sincèrement le sort : je vais lui envoyer du secours , & remplir ce que mon devoir exige de moi.

Roger fut en un instant dans les appartemens du Palais : il y trouva d'abord un des Chirurgiens du Roi ; il lui dit d'aller promptement secourir le Maréchal , qui étoit blessé dans les Jardins. Il entra ensuite dans le Cabinet de Philippe. Ce Prince s'appercevant qu'il avoit l'air troublé , lui demanda ce qu'il lui étoit arrivé ? Ah ! SIRE , répondit-il en se jettant à ses pieds , je viens de perdre le respect dû à Votre Majesté : je viens de me battre dans ses Jardins. Je n'ose dire , pour diminuer ma faute , que j'y ai été forcé : punissez-moi , SIRE ; ordonnez de la peine que je mérite , je la subirai

sans murmure ; mais que la clémence de Votre Majesté , fasse succéder le pardon à la punition. Levez-vous , lui dit froidement Philippe , & nommez-moi celui qui , aussi téméraire que vous , s'est assez oublié pour me manquer de respect ? Je vais, SIRE , repartit le Comte de Rethel , ajouter à votre juste ressentiment. Eh ! comment oser dire à Votre Majesté , que c'est Alberic , & qu'il est blessé ? Alberic , reprit le Roi ému !... Alberic vient de se battre avec vous ! il est blessé ! Mademoiselle de Couci seroit-elle la cause de ce combat ? Oüi , SIRE , repliqua Roger : alors il raconta au Roi , sans lui cacher la moindre circonstance , le sujet de la querelle , ce qui avoit été dit & répondu , & comment s'étoit passé le combat. Quelle imprudence de part & d'autre ,

reprit Philippe ! l'un se trahit, quand il touche au moment heureux qu'il n'osoit espérer ; l'autre , la veille qu'il doit épouser une fille , respectable par sa naissance , & par sa vertu , se livre aux mouvemens d'une jalouse fureur : tous deux enfin oublient le lieu où ils sont ! Que je plains Constance ! quelle nouvelle pour elle ! Que je plains Adelaïde ! comment la justifier , & vous montrer innocent aux yeux d'Enguerrand ? Quelle sera sa fureur ! La réputation d'Adelaïde compromise ! son secret découvert , ce secret si bien conservé par sa prudence ! Roger , ajouta le Roi d'un ton ferme , l'intérêt seul de Mademoiselle de Couci , m'empêche de punir sévèrement votre faute ; je respecte plus sa réputation , que ni vous ni le Maréchal ne l'avez

respectée ; je la plains : retirez-vous, & ne paroissez devant moi que lorsque vous en recevrez l'ordre.

Le Comte de Rethel en sortant du Cabinet du Roi , ne put être le maître de ne pas aller chez Mademoiselle de Couci : Raoul étoit seul avec elle. Vous voyez , Mademoiselle , lui dit-il , le plus infortuné de tous les hommes ! & pour comble de disgrâce , ce n'est qu'à moi seul , que je puis reprocher mon malheur. Vous me causez un effroi mortel , reprit Adelaïde ! Ah ! mon cher Roger , s'écria Raoul , expliquez-vous ! votre discours , & le désordre où je vous vois , me troublent autant que ma sœur. Je suis au désespoir , dit Roger ! dans les Jardins , je viens de me battre avec Alberic ; il est blessé , peut-être mort dans ce mo-

ment. Qu'entens-je , dit Raoul ! qu'avez-vous fait , mon cher Roger ? Juste Ciel ! s'écria Adelaïde de toute éperduë ; & quel a été le sujet de votre combat ? je tremble pour mon secret & pour ma gloire ! Votre vertu , Mademoiselle , repliqua Roger , met votre gloire en sûreté ; mais l'intelligence de nos cœurs ne sera bientôt plus un secret. Le Maréchal me connoît pour ce Rival qu'il cherchoit depuis si long-tems : puis-je l'avouer ? c'est ma faute. A chaque mot , reprit Adelaïde , vous augmentez mon trouble & mon effroi. Quel changement ! hélas ! je vois en un instant toutes mes espérances converties en craintes mortelles : faites-moi cependant un détail , qui sans doute ajoutera à ma cruelle situation ; mais il n'importe , ne me déguisez rien.

La surprise de Mademoiselle de Couci fut extrême , lorsqu'elle apprit qu'un Portrait de la Comtesse de Dammartin avoit causé au Maréchal une erreur , qui lui avoit fait découvrir une vérité ; mais au milieu même de ses craintes , elle sentit quelque consolation, en apprenant ce que le Roi venoit de dire à Roger. Elle envisagea avec saisissement, les nouveaux obstacles que ce combat alloit mettre à son bonheur : cependant les bontez de Philippe firent renaître un rayon d'espoir dans son cœur. Vous êtes trop à plaindre , dit-elle à Roger , pour ajouter à votre affliction : non ! je ne vous reprocherai point d'avoir manqué de prudence. Ah ! Mademoiselle , s'écria Roger ; quelle générosité ! Vous me pardonnez ? hélas ! je ne suis coupable que parce que

je vous adore. Dans quelle indignation mon pere va-t'il être contre moi , dit Adelaïde à son frere ? Le Roi même aura-t'il assez de pouvoir sur lui , pour arrêter les cruels effets de sa colere? que je la redoute! Le Grand Sénéchal entra dans ce moment : Que je suis affligé , Mademoiselle , dit-il à Adelaïde ! quel malheur ! Eh quoi ! reprit-elle , Alberic ne verroit-il plus le jour ? La lumiere ne lui est pas encore ravie , répondit le Grand Sénéchal ; mais on craint que sa blessure ne soit mortelle : sa mere & sa sœur sont dignes de pitié ; leur douleur est inexprimable. Le Baron de Montmorenci , par quelques mots qu'Alberic a dit , sçait la cause du combat ; il en est indigné : peut-il ne le pas être ? La veille d'épouser sa sœur , le Maréchal se bat pour une au-

tre : quel égarement ! Le Grand Sénéchal approuva fort la démarche de Roger auprès du Roi. Mon frere , dit Adelaïde , me voilà déclarée trop criminelle , pour ne pas aller me livrer à tout le ressentiment de mon pere ; je lui dois cette marque de respect : ma soumission est ma dernière espérance ; dussé-je en être la victime , ma faute l'exige. Ce seroit braver un pere , si je me prévalois de la protection du Roi , & des bontez de la Reine Mere. Allez , Comte , dit-elle à Roger , allez chercher le Vicomte de Melun ; qu'il aille prévenir mon pere ; qu'il justifie la pureté de ma conduite : remettez-lui le Portrait de la Comtesse de Dammartin ; le pareil entre les mains du Vicomte , fera la preuve d'une vérité , dont il ne faut pas qu'il puisse dou-

ter. Mon frere , allez avec le Comte ; je vous attends pour courir me jeter aux pieds d'un pere , dont je ne suis la fille que pour traverser des jours si respectables !

Le Comte de Rethel courut chez le Vicomte de Melun ; son trouble augmenta encore , en apprenant qu'Enguerrand étoit avec lui. Sans balancer , il prend sur le champ son parti : il entre ; il prie le Vicomte de lui prêter le Portrait de la Comtesse de Dammartin ; il le présente à Enguerrand. Voilà, Monsieur, lui dit-il , un Portrait de Madame de Dammartin ; jetez les yeux dessus ; regardez si vous ne connoissez personne qui lui ressemble. Qu'Adelaïde est malheureuse , repartit Enguerrand , de ne pas avoir une aussi parfaite ressemblance de caractère avec

Mademoiselle de Rosoi ! Mais ,
poursuivit-il , cette ressemblan-
ce m'apprend que vous êtes celui
à qui Alberic a été sacrifié : di-
tes encore qu'Adelaïde n'est pas
coupable ! Oüi , Monsieur , re-
pliqua Roger ; Mademoiselle de
Couci est coupable , & je suis
cet heureux criminel que vous
cherchiez , & qu'Alberic a dé-
couvert pour être son Rival.
Voilà un Portrait semblable à ce-
lui que vous avez dans les mains ;
l'un est la copie de l'autre : je
le tenois dans les Jardins du
Roi , lorsque le Maréchal m'a
surpris les yeux attachés sur lui ;
s'il s'est mépris au Portrait , il
ne s'est pas trompé en me nom-
mant son Rival. Il m'a forcé à
mettre l'épée à la main ; il est
blessé ; je venois prier le Vicom-
te de vous en informer.... J'en
sçais assez, dit Enguerrand à Ro-

ger ; ce que j'apprends ne m'irrite point contre Adelaïde : depuis long-tems nous avons tous deux oublié , moi , que j'étois son pere ; elle , qu'elle étoit ma fille : mais vous pouvez m'en croire , jamais elle ne récompensera votre témérité , du moins tant que je serai Enguerrand. Ah ! Monsieur , s'écria Roger , ayez pitié d'un homme qui a pour vous autant de respect , qu'il a d'amour pour Mademoiselle de Couci ! Eh quoi ! me croyez-vous indigne de l'honneur de la posséder ? Non , répondit Enguerrand ; non , si ses sentimens ne l'avoient point portée à m'outrager par sa fuite , & par sa résistance. Enguerrand se leva pour sortir , mais Roger l'arrêta , & lui dit : Ah ! Monsieur , ferez-vous insensible à l'excès de ma douleur ? ferez-vous sourd à la

voix de la nature ? ne lui accorderiez-vous rien ? Quel est l'homme , s'écria-t'il , qui étant pere d'Adelaïde pourroit n'être pas touché de sa douleur , & ne pas lui pardonner ? Le voici , repartit Enguerrand : je vous l'ai déjà dit, tant que je serai Enguerrand, Adelaïde restera Adelaïde ; il n'est point de respect humain , qui puisse me faire révoquer cet arrêt. Il sortit après avoir prononcé ces mots , & laissa Roger accablé de tout ce qui lui arrivoit dans ce jour malheureux.

Raoul ayant sçu que son pere étoit chez le Vicomte , n'avoit pas jugé à propos d'y paroître avec Roger ; mais dès qu'Enguerrand fut sorti , il entra. Sa présence ne fut d'aucun secours contre le désespoir de son ami : mais quel fut celui d'Adelaïde, lorsque son frere lui apprit ce qui venoit de

se passer ! Mon pere ne voudra point m'entendre , s'écria-t'elle , je veux cependant m'avoüer criminelle à ses pieds , & me soumettre à tout ce qu'il exigera : S'il veut me punir , qu'il me punisse ; je le mérite. Je vais conjurer le Roi de mander mon pere : qu'il ordonne , ce pere si justement irrité , j'obeirai ! assez , & trop long-tems , ai-je été l'objet de son indignation ! je ne puis trop en porter la peine : je dois servir d'exemple aux enfans rebelles. Mademoiselle de Couci , sans donner le tems à son frere de lui parler , passa dans le Cabinet du Roi , qui étoit seul avec le Grand Sénéchal.

Philippe , attendri de l'affliction , des regrets , & des larmes d'Adelaïde , envoya dire sur le champ à Enguerrand , de venir lui parler. Vous êtes le maître ,

lui dit le Roi en le voyant , de ne jamais pardonner à Adelaïde ; mais j'exige de vous au moins de l'entendre : ses remords la rendent encore plus malheureuse , que sa faute ne la rend coupable. Oüi , mon pere , dit Adelaïde en se prosternant à ses pieds , je suis encore plus malheureuse , que je ne suis coupable ! mes remords à tous les instans , me punissent de ma faute : j'en gémis , mais sans murmurer contre votre ressentiment : il est juste ; je m'y livre. Faut-il dans ce moment , consacrer mes jours dans un Monastere ? je suis prête à vous suivre ; j'obéirai : trop heureuse , si ma punition vous fait oublier combien je suis criminelle ! je vous rends une fille soumise , rendez-moi un pere sensible. Je supplie Sa Majesté de m'abandonner à votre juste cou-

roux : Elle est trop équitable pour prendre mon parti contre vous ! j'en suis indigne. Je me trouve cependant criminelle , ayant crû suivre les traces d'un pere qui n'eut jamais rien à se reprocher. Si j'ai toujours admiré votre vertu , j'ai sur-tout été touchée de votre fermeté ; j'ai voulu l'imiter : j'ai crû le devoir , pour ma gloire & pour mon repos. Votre Majesté , dit Enguerrand au Roi , a retiré Adelaïde de Chelles ; elle lui a donné un azile auprès de la Reine Mere ; elle peut y rester : je respecte la protection que vous lui avez accordée ; mais je viens de jurer à Roger , qu'Adelaïde restera Adelaïde , tant que je serai Enguerrand. Mon estime pour Alberic lui épargnera , s'il guérit , la mortification de voir son Rival heureux ; & s'il meurt , sa

mort punira Adelaïde. Oferoit-elle donner la main au meurtrier d'un homme à qui elle avoit été promise ? Enguerrand voulut sortir ; Adelaïde , encore proster-née , l'arrêta en embrassant ses genoux. Ah ! mon pere , lui dit-elle , ne poussez pas votre rigueur jusqu'à dédaigner de me punir ! ouvrez-moi la maison paternelle , duffiez-vous m'y laisser dans les fers , pleurer ma faute le reste de ma vie ! Enguerrand se débarassa d'Adelaïde , & voulut sortir sans lui répondre ; mais elle le suivit , en lui disant : Non ! je ne vous quitterai plus. ... Arrêtez , reprit Enguerrand , je vous défends de me suivre ; obéïssiez-moi , pour la premiere & la derniere fois. Mademoiselle de Couci , pénétrée jusqu'au fond de l'ame de la sévérité de son pere , s'abandonna à la dou-

leur la plus vive. Le Roi attendri , lui dit : Que vous me faites de pitié , Mademoiselle ! votre affliction me touche sensiblement ; je ne puis même la soutenir : allez , & soyez sûre que je n'oublierai rien pour ramener l'esprit d'Enguerrand ; mais je sens à regret , que ce ne sera pas l'ouvrage d'un jour.

Raoul attendoit sa sœur avec autant d'impatience , que d'inquiétude : elle ne le surprit point , lorsqu'elle lui raconta avec quelle dureté son pere avoit méprisé son repentir & sa douleur ; mais que devint le Comte de Rethel au récit que lui fit le frere d'Adelaïde , de ce qui s'étoit passé dans le Cabinet du Roi ? Que de sujets d'appréhension ! Il voyoit Enguerrand plus irrité que jamais : il trembloit qu'on ne pût sauver le Maréchal ;

il regardoit sa mort , comme un malheur qui le forçoit à renoncer pour jamais à la sœur de Raoul. Les terribles paroles qu'Enguerrand avoit dites au Roi, le faisoient frémir ! L'inquiétude de Roger fit place le lendemain , à quelque espérance : il apprit que les Chirurgiens , après avoir levé le premier appareil , avoient assuré que la blessure du Maréchal , quoique très-dangereuse , n'étoit pas mortelle. Cette nouvelle porta un peu de calme dans l'ame de Mademoiselle de Couci.

Que Raoul étoit sensible au malheur commun de sa sœur & de son ami ! Sa tendre amitié pour l'un & l'autre , & sa cruelle situation , lui faisoient sentir & partager leurs peines. Ardent à les soulager , dès qu'il scut le Maréchal hors de péril , il prit

la résolution de tout tenter pour ramener Enguerrand. A peine eut-il formé ce dessein, qu'il passa chez son pere : il se jeta d'abord à ses pieds , & y resta sans oser parler. Que voulez - vous , mon fils , dit Enguerrand ? pourquoi cette posture humiliée , & cet air affligé ? le sort qui me persécute , auroit-il encore de nouveaux coups à me porter ? Oüi, mon pere , répondit Raoul, si vous êtes insensible à ma douleur : elle est telle , que je ne puis soutenir celle de ma sœur sans y succomber ! ma tendresse pour elle , mon amitié pour Roger , que j'aime autant que s'il étoit mon frere , me mettent à de si cruelles épreuves , que j'ose embrasser vos genoux : c'est en les arrosant de mes larmes , que je vous conjure d'avoir pitié de trois malheureux qui gé-

missent de votre rigueur. Raoul , dit Enguerrand, quand vous pouvez me consoler du chagrin que me cause l'ingrate & rebelle Adelaïde, ne l'augmentez pas ; sauvez-moi celui de voir mon fils , me déclarer aussi une guerre injuste : soyez digne de moi ; ne me privez pas de la douceur de vous appeller mon fils ; qu'il me reste au moins un enfant ! Vous connoissez ma fermeté , jamais elle ne s'est démentie ; depuis plus de quarante ans elle fait la baze de mon caractère , respectez-la . Vous m'entendez, & je vous estime trop pour penser que vous ayez encore quelque chose à me demander. Ce terrible discours , reprit Raoul , devoit m'imposer silence ; mais en vain mon respect m'en fait la loi , je ne puis y souscrire. Ah ! mon pere , laissez - vous attendrir ! ayez quel-

que égard à la priere d'un fils, qui trouvera peut-être la fin de ses jours en Sirie : mon devoir & la gloire m'y appelleront bientôt ; accordez-moi, avant de partir, la consolation de voir ma sœur plus heureuse que son infortuné frere. Hélas ! peut-être aurez-vous besoin de son secours, pour essuyer les larmes que ma perte vous arrachera. Mon fils, repartit Enguerrand en l'embrassant, ce sinistre présage est indigne de Raoul ! il dément la fermeté d'ame que je croyois vous avoir communiquée ! La gloire, & non la mort, vous attend en Palestine : ne me laissez jamais voir de pareilles frayeurs : sur-tout, si vous m'aimez, ne me parlez plus d'Adelaïde : épargnez-moi, mon fils, des combats qui me coûtent à soutenir, mais dont je fortirai toujours victorieux.

rieux. Enguerrand, pour cacher à Raoul l'agitation où il étoit , le quitta après ces mots.

Quoique Raoul n'eût osé se flatter de ramener son pere en faveur de Roger & d'Adelaïde, il fut sensiblement touché de n'avoir pû le fléchir ; cependant il forma le dessein de faire encore une nouvelle tentative, lorsque le Maréchal , entierement rétabli, auroit épousé Constance de Montmorenci.

Le premier soin du Baron de Montmorenci , avoit été d'aller informer sa sœur , du combat de Roger avec Alberic , & du sujet de la querelle. Quelle fut la surprise de Constance ! Son cœur n'avoit point murmuré du choix que le Roi & sa famille avoient fait ; mais son amour propre se révolta , en apprenant que le Maréchal étoit encore assez épris

des charmes de Mademoiselle de Couci, pour avoir oublié, au péril de sa vie, qu'il ne devoit être occupé que d'elle seule. Sa raison, & son juste ressentiment, lui inspirerent une noble hardiesse : elle osa prononcer à son frere, que jamais elle ne consentiroit à épouser Alberic ; que l'éclat qu'il venoit de faire, le rendoit indigne d'elle : elle finit, en priant son frere de lui permettre d'aller parler au Roi. Le Baron de Montmorenci offensé, du moins autant que sa sœur, fut charmé d'un sentiment de fierté si bien placé ; il approuva sa résolution, & la laissa la maîtresse des démarches qu'elle jugeroit à propos de faire.

Le péril où l'on croyoit le Maréchal, arrêta Mademoiselle de Montmorenci ; mais à peine eut-elle appris que l'espérance avoit

succédé au péril, qu'elle alla chez le Roi. Je viens, SIRE, lui dit-elle, supplier Votre Majesté de ne plus songer à unir ma destinée à celle d'un homme, qui ne sçait respecter ni ses engagements, ni les bienfaisances, ni Mademoiselle de Montmorenci, ni son Roi, ni lui-même. Philippe ne pouvoit excuser la conduite du Maréchal, & il étoit trop équitable pour désapprouver le repentiment de Constance : cependant il parut condamner sa résolution ; il essaya avec douceur de la ramener, mais elle lui dit : Je conjure Votre Majesté de ne pas me rendre la victime de l'amitié dont vous honorez Alberic. Je veux, SIRE, vous épargner les reproches que j'oserois vous faire de m'avoir sacrifiée. Le Roi étonné du discours de Mademoiselle de Montmorenci, lui de-

manda si son frere étoit instruit de sa résolution? Oui, SIRE, répondit-elle, & de plus, il approuve la démarche que je fais auprès de Votre Majesté. Dans l'instant que Mademoiselle de Montmorenci disoit ces mots, elle vit entrer la Maréchale, suivie de la Comtesse des Barres.

Ce n'est point, SIRE, dit la Maréchale en embrassant les genoux du Roi, la mere d'Alberic qui vient pour implorer votre clémence, c'est la veuve de Robert Clement. C'est au nom de ce digne Gouverneur, dont vous avez daigné écouter les leçons de bonté & d'humanité; de ce Gouverneur, qui, en vous rendant la Sagesse même, vous a rendu digne du premier Trône du monde, que je vous demande grace pour son fils. S'il meurt, qu'il emporte chez les Morts, un

pardon capable de le consoler de quitter une vie , que vos bontez lui rendent bien précieuse ! Le Roi , touché du discours de la Maréchale , la fit relever , & lui dit : Vous demandez grace, Madame, au nom d'un homme, dont le souvenir m'est trop cher , pour la refuser à son fils. Je voudrois que Mademoiselle de Montmorenci , à mon exemple , fût assez généreuse pour oublier la faute qu'Alberic a commis à son égard ! Mademoiselle, poursuivit le Roi, laissez-vous attendrir par la douleur d'une mere ; ne l'augmentez pas , en la privant de l'honneur de vous voir entrer dans sa famille ; oublions tous les deux , qu'Alberic nous a manqué de respect : c'est moi qui vous prie de lui pardonner. Votre Majesté , répondit Mademoiselle de Montmorenci , peut , sans risque , être gé-

néreuse ; c'est un Sujet à qui son Roi fait grace , mais qu'il peut toujours punir s'il se rendoit indigne de ses bontez : permettez-moi , SIRE , de ne pas suivre un si bel exemple. Je ressens , Madame , votre peine , dit-elle à la Maréchale en s'approchant d'elle ; je connois tout votre mérite , je le respecte , & je regrette sincèrement de ne pouvoir , en devenant votre fille , retrouver une mere si digne de remplacer celle que j'ai perdue ! Quoi ! Mademoiselle , repartit la Maréchale , si , comme on l'espère , on peut sauver mon fils , vous le condamnerez à ne jamais vous posséder ? Oui , Madame , repliqua Constance , j'ai osé le dire à mon frère , dont peut-être j'en aurois reçu la loi , si je ne l'avois prévenu ; j'ai osé le dire au Roi , & je vous le dis. Croyez , Madame ,

que je sens ce que je perds , en perdant votre amitié , & celle de la Comtesse des Barres. Je crois cependant qu'elle me rend la justice de penser , que je l'aime autant que je l'estime ! Après ces mots , Mademoiselle de Montmorenci sortit , & laissa la Maréchale , plus affligée que surprise de sa résolution. Cette ambitieuse mere voyoit , avec un regret sensible , son fils manquer l'illustre alliance , ou des Couci , ou des Montmorenci.

Philippe connoissoit les généreux sentimens de la reconnoissance ; ainsi , tout ce qui portoit le nom de du Mez , lui étoit infiniment cher. Ce Prince ajouta au pardon qu'il accordoit à Alberic , les affectueux témoignages de son amitié ; il le plaignit , il partagea les craintes d'une mere & d'une sœur , pénétrées de

la douleur la plus sensible. Quand les mouvemens de la vanité trouvent à s'unir avec ceux de la nature , ils se prêtent réciproquement des forces !

Le Roi , touché des malheurs d'Alberic , lui donna la consolation de le visiter. Comme vous êtes bien plus malheureux que coupable , lui dit-il , je ne viens ici que pour vous plaindre , & pour exiger de votre amitié , de vous conserver pour un Roi qui vous aime. Et pour un Roi , repliqua le Maréchal , dont je voudrois pouvoir reconnoître les bontez aux dépens de ma vie ! Que j'ai de honte de l'avoir hasardée , sans qu'il s'agît du service de Votre Majesté !

Le Roi , en sortant de chez le Maréchal , alla chez la Reine Mere. Un moment après Raoul parut. Raoul , lui dit ce Prince ,

je viens de chez le Maréchal ; après lui avoir donné cette marque de ma bonté , il seroit injuste que Roger portât encore la peine d'une faute qui leur étoit commune : dites-lui qu'il peut , comme à son ordinaire , se présenter devant moi. Que les Sujets d'un Monarque aussi bon & aussi équitable , sont heureux , s'écria Raoul ! qu'à juste titre Votre Majesté en est adorée !

Raoul , charmé de ce que le Roi venoit de lui dire , & empressé d'en instruire sa sœur , passa dans son appartement. Je ne sçais , mon frere , dit Adelaïde à Raoul après l'avoir écouté , si je suis plus sensible au plaisir de sçavoir le Comte de Rethel , rentré dans les bonnes grâces du Roi , qu'à celui de voir dans ce Prince , le plus digne Monarque que le Ciel puisse jamais donner à la terre !

Que Roger sera touché de la clémence du Roi! mais au plaisir que va lui causer cette nouvelle, succedera, du moins je m'en flatte, un chagrin bien sensible! oui! mon frere, il faut que vous le déterminiez à partir pour Rethel; c'est-là qu'il doit attendre l'infant où le devoir & la gloire lui ordonneront de joindre le Roi; lorsqu'il marchera à la tête de tous les Croisez. La présence de Roger à la Cour, où la liberté de me voir vient de lui être rendue par la bonté de Philippe, irriteroit mon pere; il ne m'a point défendu, il est vrai, de voir Roger; mais son ressentiment renferme sa défense; c'est à moi à m'imposer moi-même la loi qu'il a dédaigné de me prescrire; je lui dois au moins cette marque de mon respect! Que demain Roger, en remerciant le

Roi , prenne congé de lui ; qu'il vienne ensuite avec vous , me faire ses adieux , & recevoir les miens. Je me dis en vain , que la prudence exigeroit de moi de ne le point voir avant son départ ; je ne puis obtenir cet effort sur moi-même ! ce n'est pas seulement pour aller à Rethel que Roger s'éloigne , c'est pour aller en Palestine ! Hélas ! mon frere , peut-être ne le verrai-je jamais. La douleur que je ressens déjà de cette longue & dangereuse absence , redouble , quand je songe que vous allez courir les mêmes périls que Roger ! vous m'êtes tous deux également chers ! vous êtes tous deux également l'objet de mes craintes & de mes souhaits ; tous deux vous déchirez également mon cœur ! Ah ! mon cher frere , que l'instant qui nous séparera , me fera répandre de lar-

mes ! que le plaisir de vous revoir couvert de gloire , me fera cherement vendu ! Mon cruel destin , ma sœur , repartit Raoul , vous privera peut-être du doux plaisir de revoir un frere , dont la tendresse pour vous , justifie bien celle que vous avez pour lui ! Peut-être une mort glorieuse m'affranchira-t'elle de ce que me fait souffrir un amour , qui ne peut jamais être que malheureux ! Mon frere , dit Adelaïde , le voyage de la Terre-Sainte vous fera triompher de vous-même ; vous reviendrez tranquille , & couvert de Lauriers. Raoul aimoit trop Adelaïde , pour n'être pas sensible aux témoignages d'amitié qu'elle lui donnoit ; mais sa passion , & le noir chagrin dont il étoit toujours dévoré , ne lui permettoient pas de goûter les sages raisonnemens d'une

sœur , qui gémissoit de le voir dans une si cruelle situation. Rien en effet , ne pouvoit calmer le désespoir de Raoul , quand il songeoit qu'un Climat étranger alloit encore l'éloigner de Madame de Fajel.

A la joye que ressentit le Comte de Rethel , en apprenant du Sire de Couci que le Roi lui rendoit la liberté de reparoître en sa présence , succeda l'affliction la plus vive. Quelle nouvelle pour lui ! Adelaïde ordonne qu'il parte pour Rethel ! il faut lui obéir ! Rethel va voir commencer un absence dont la fin étoit bien éloignée , & dont la seule idée faisoit trembler Roger : sa douleur peut à peine lui laisser la liberté d'écouter les conseils de Raoul ; il les rejette , il gémit , il résiste , il murmure contre la prudence d'Adelaïde ; mais enfin il se rend.

Le lendemain , le Comte de Rethel se présenta au lever du Roi. Le visage ouvert de ce Prince l'affura , que non seulement sa faute étoit pardonnée , mais encore qu'elle étoit oubliée : sa sensibilité en redoubla. Après qu'il eut remercié le Roi de ses bontez , dans les termes que peut inspirer la plus vive reconnoissance , il prit congé de lui ; mais voyant que Philippe étoit étonné d'un si prompt départ , il lui dit qu'il partoît pour obéir à Mademoiselle de Couci. Le Roi loua la sage conduite de cette illustre fille ; il promit ensuite au Comte de Rethel , de ne pas oublier ses intérêts pendant son absence.

Roger connoissoit trop le prix de l'amitié de Philippe , pour y être insensible ; mais pénétré jusqu'au fond de l'ame de toucher

au moment qui alloit le séparer d'Adelaïde , il ne pesoit pas tout le mérite des faveurs de son Roi. L'idée d'un adieu , peut-être éternel , lui étoit insupportable : il fallut cependant s'y déterminer. Raoul témoin de ses combats & de l'agitation de son esprit , l'entraîna presque malgré lui , chez Adelaïde. Roger étoit si abattu, sa contenance étoit si incertaine, son affliction étoit si vivement peinte dans ses yeux , que Mademoiselle de Couci saisie elle-même , lui dit d'un ton animé : Ah ! Comte , par pitié, rendez-vous le maître d'une douleur que je partage avec vous ! ne cherchez point dans ce cruel & doux moment, à me prouver votre tendresse : faites-vous plutôt un effort pour étouffer vos soupirs & retenir vos larmes : je sens tout ce que peut vous coûter notre

séparation ; mon cœur , aussi sensible que le vôtre , en éprouve toute la rigueur. Votre courage, Mademoiselle , repartit le Comte de Rethel , veut en vain soutenir le mien : laissez-moi du moins la foible consolation de gémir à vos pieds sans contrainte ! laissez une libre carrière à la plus juste & à la plus violente douleur qui fut jamais ! ne la forcez pas au silence ! laissez-moi enfin me plaindre du sort affreux qui me persécute ! Juste Ciel ! je vais partir ! vous l'ordonnez ! pourquoi votre vertu trop sévère précipite-t'elle mon départ ? est-ce pour m'accoutumer aux peines inséparables d'une cruelle & longue absence , que vous m'envoyez à Rethel ? ne les sentirai-je pas assez vivement dans ce long voyage , qui mettra tant de terres , tant de mers entre nous ?

Ah ! Mademoiselle , y puis-je penser ? mon courage & ma raison se perdent dans cette cruelle idée. Reviendrai-je de ces bords éloignez , vous contempler encore ? vous reverrai-je ? ... Ah ! divine Adelaïde , ce doute affreux m'accable ! ... Vous vous taisez , Mademoiselle ? vos bontez aigrissent encore ma misère. J'apperçois malgré vous , les larmes que vous voulez en vain me dérober ! vous craignez qu'elles n'ajoutent encore à mon désespoir ? mais il n'importe , laissez-moi la douceur de les voir couler ! Votre sensibilité , loin de m'accabler , m'empêchera peut-être de succomber sous le poids de ma douleur. Comte , dit Mademoiselle de Couci , l'assurance de votre tendresse me soutiendra contre les rigueurs de l'absence ; que l'assurance du plus parfait

retour, vous soutienne de même !
 Votre gloire qui m'est chère , &
 la prudence , nous séparent : op-
 posons de si puissans motifs à des
 regrets superflus. Allez, cher Com-
 te ; mon cœur me dit qu'à votre
 retour , nous serons heureux ! Les
 plaintes , les soupirs , les larmes,
 les protestations de ces deux il-
 lustres Amans , touchoient vive-
 ment Raoul. Sensible à sa pro-
 pre situation, & attendri de celle
 de sa sœur & de son ami , il l'ar-
 racha de chez Adelaïde ; & Ade-
 laïde toute en pleurs , s'enfuit
 dans le fond de son appartement,
 se livrer sans contrainte & sans
 témoins à toute sa douleur.

Absorbé dans ses tristes idées, &
 hors de lui-même , Roger prit la
 route de Rethel ; il y arriva sans
 sçavoir quel chemin l'y avoit con-
 duit. Sa tristesse effraya son pe-
 re , qui ignoroit encore ce qui

s'étoit passé : Roger le lui apprit. Thibault plaignit Mademoiselle de Couci , il admira sa prudence , & approuva sa conduite. La tendresse de Thibault pour son fils , sa douceur , son esprit , & le charme de sa conversation , adoucirent chez Roger l'amertume d'une séparation si cruelle. Mais le motif de consolation le plus sensible pour lui , étoit l'estime dont il voyoit son pere prévenu en faveur d'Adelaïde : Roger ne lui parloit que d'elle ; il lui vantoit sans cesse les rares qualitez de son ame. Thibault jugeoit de l'excès de la passion de son fils , par la chaleur avec laquelle il lui exaltoit Adelaïde ; mais il en jugeoit sans inquiétude : il commençoit à espérer qu'une heureuse union le consoleroit des peines & des chagrins , que les malheurs de Roger lui avoient

causez. Plus il avoit une haute opinion du mérite d'Adelaïde, plus il plaignoit le Maréchal; il ne pouvoit réfléchir sans étonnement, au malheur de ce Favori de Philippe. En effet, quel étoit la bizarrerie du sort d'Alberic? il se voyoit successivement rebuté de deux personnes d'une naissance illustre, & d'un mérite distingué, à la veille de les posséder; il perd l'une, parce qu'il n'avoit pû s'en faire aimer; il perd l'autre, parce qu'elle étoit offensée d'un éclat, qu'elle devoit regarder comme une preuve de son indifférence.

Le Maréchal, en recouvrant sa santé, montra plus de regret qu'il n'en ressentoit, de s'être attiré la juste indignation de Mademoiselle de Montmorenci; mais il voyoit avec un plaisir extrême les préparatifs qui se faisoient

pour le voyage de la Terre-Sainte. Il se flattoit de retrouver sa tranquillité dans ces climats éloignez : il commençoit du moins à le désirer.

L'espérance de délivrer les Chrétiens , inspiroit à tous les François une vive ardeur pour aller en Palestine. Ils voyoient avec des transports de joye , approcher l'heureux jour du départ de l'Armée. On ne parloit enfin que de cette grande & généreuse entreprise , lorsque tous les Sujets de Philippe ressentirent le coup sensible dont il fut frappé. La Reine Elizabeth , qui par sa vertu , sa douceur & sa piété , avoit sçu se faire aimer de Philippe , mourut , n'ayant encore que vingt-deux ans. Cette Princesse avoit fait la triste expérience que le Trône n'est pas un sûr abri contre les traverses , les peines ,

les inquiétudes & les mortifications. Elle avoit manqué à payer cherement les avantages que son oncle le Comte de Flandres avoit remportez sur les Princes de la Maison de Champagne, lorsqu'il s'étoit agi du gouvernement de l'Etat, après la mort de Louïs le Jeune. La Reine Mere & ses freres n'eurent pas plutôt ruiné le crédit du Comte, qu'ils animèrent le jeune Roi contre la Reine. Ils commencerent à rendre suspecte son amitié pour son oncle ; ils empoisonnerent les innocentes démarches de cette Princesse. (a) Elizabeth de Hainault, abandonnée & méprisée de Philippe, se vit au moment fatal d'être répudiée ; mais la prudence, la sagesse & la

(a) Elle s'étoit retirée dans un Monastere à Senlis ; l'Evêque fut le seul qui osa soutenir son parti. Elle avoit alors quinze ans.

modération qui l'avoient aidée à soutenir avec un modeste courage ses adversitez , lui firent employer les justes moyens qui pouvoient la faire triompher de ses ennemis , & ramenerent en sa faveur , l'esprit & le cœur de Philippe. A cette tempête succeda un calme heureux ; la jeune Elizabeth se vit chérie d'un époux qu'elle aimoit tendrement. Comme ils étoient tous deux dignes l'un de l'autre , leur union étoit parfaite. La Reine Mere se repentit d'avoir contribué à la disgrâce d'Elizabeth ; mais elle répara cette injustice , par une amitié sincere pour une Princesse , qui , contente d'avoir retrouvé le cœur de son auguste époux , oublia qu'elle avoit eu des ennemis.

Le Roi fut si touché de la perte d'une Princesse , pour qui son

estime égaloit son amour, qu'il fit en vain des efforts pour surmonter son affliction : il en regardoit l'excès, comme une foiblesse ; cependant il ne put de long-tems, ni la cacher, ni la vaincre. Mais malgré le chagrin que ce Prince portoit au fond du cœur, son zèle pour aller à la Terre-Sainte, ne se ralentit pas. On le vit avec autant de prudence, que d'application, prévenir, par de sages arrangemens, les troubles que son absence pourroit causer dans le Royaume. Pour en assurer la tranquillité, il nomma la Reine Mere, & l'Archevêque de Reims, frere de cette Princesse, pour gouverner l'Etat ; il leur laissa de même la tutelle du jeune Prince son fils. Mais par une prévoyance digne de la sagesse de Philippe, il laissa par écrit un Ordre authentique,

que, & signé des Grands Officiers de la Couronne , par lequel il limitoit l'autorité qu'il étoit forcé de confier.

Les approches du départ de Philippe & de tous les Croisez , jetoient Raoul dans une situation qu'il ne pouvoit démêler lui-même. La fuite de Madame de Fajel lui rendoit le séjour de la Cour insupportable : il la cherchoit par tout, & par tout elle lui manquoit. Tous les endroits où il l'avoit , ou vûë , ou entretenüe , lui rappelloient les plus tristes souvenirs ; il aspiroit au jour de son départ. Je ne serai pas plus éloigné de Madame de Fajel , disoit-il à Mademoiselle de Couci, lorsque je serai sur les bords du Jourdain, que je le suis sur les bords de la Seine : je perdrai, il est vrai, en m'éloignant, la triste consolation de trouver quelque personnes

qui m'auroient appris de ses nouvelles : mais quel fruit pourrois-je retirer de leurs entretiens ? Ne connoissons - nous pas vous & moi , ma sœur , l'attention délicate & scrupuleuse de cette illustre infortunée ? Si mon nom lui échappe quelquefois dans sa solitude , c'est toujours sans témoin. Hélas ! sans que j'en sois instruit de nouveau , je dois être persuadé qu'elle a toujours cet air de langueur que je lui voyois , même au milieu des plaisirs de la Cour ! Douce langueur qui m'assuroit malgré elle , de toute sa tendresse ! Non ! je ne puis douter qu'elle ne soit toujours la même ! Gabrielle de Vergi n'oubliera jamais Raoul de Couci ! Oüi ! je serai toujours l'ennemi de son repos ! elle ne m'a que trop prouvé , en fuyant , l'excès de sa passion ! elle égale presque

la mienne ! nos tourmens sont communs ! nous jouïssons également de la douceur de le penser : triste consolation ! mais nécessaire pour ne pas succomber sous le poids de notre infortune ! Ah ! ma sœur , je présume trop de moi ! la raison & la vertu de Madame de Fajel ont peut-être obtenu d'elle le sacrifice de sa foiblesse ! l'idée de Raoul est peut-être bannie de son souvenir ! Non ! ma sœur , je ne puis me résoudre à partir sans avoir vû Madame de Fajel ! je veux tout entreprendre , & tout hazarder..... Il faut.... A quelle foiblesse vous laissez-vous aller , mon frere , dit alors Adelaïde ? Est-il possible que votre raison , aidée du tems , ne puisse vous rendre à vous-même ? qu'espérez-vous , en nourrissant une flamme , que tout vous condamne à étouffer dans votre sein ? Pourquoi ,

mon cher frere , empoisonner une vie que le destin semble avoir lui-même marquée au nombre de celles qu'il veut que la vertu , la gloire , & mille succès heureux rendent immortelles ? Mademoiselle de Couci combattit ensuite avec tant de force , le dessein où étoit Raoul d'aller en Bourgogne y chercher l'occasion de parler à Madame de Fajel , elle lui fit si bien sentir le péril qu'il feroit courir à cette infortunée , s'il étoit découvert , que Raoul , en gémissant de son sort , se rendit enfin.

Au moment même qu'Adelaïde s'étudioit à rappeler le courage de son frere , elle avoit besoin de tout le sien pour soutenir le poids de ses peines. Ce qu'il lui en avoit coûté pour condamner le Comte de Rethel à une espece d'exil auprès de son pere , jusques au mo-

ment où il devoit partir pour la Palestine , la faisoit frénir de froi : son cœur étoit percé de tous les traits les plus sensibles , quand elle songeoit que son frere & Roger alloient bien-tôt passer les mers ! Mais quel coup terrible pour elle , lorsque le Roi marqua le jour de son départ : toute la fermeté d'Adelaïde céda aux tendres mouvemens de son cœur ; son état intérieur lui faisoit une vive peinture de celui de Roger ; la douce certitude qu'il ressentait les mêmes peines , en ajoutant encore à sa douleur , la lui rendoit chere ! Eh ! comment auroit-elle douté que Roger ne fût comme elle , en proie aux plus vives allarmes ? toutes ses Lettres à Raoul , l'instruisoient de sa tendresse , & de son désespoir.

L'amitié apparente de Ri-

chard, & de Philippe , le nombre immense de troupes qui alloient marcher sous leurs Etendarts , leur zele , les sages mesures qu'ils avoient prises pour arriver en Palestine , tout sembloit assurer un heureux succès , & animoit d'une ardeur extrême tous les Croisez. Le chagrin de s'arracher du sein de la patrie, cédoit à l'espérance de secourir les Chrétiens, gémissans sous le dur joug des Infideles. La Religion & la gloire ne permettoient ni à la nature , ni à l'amour de parler. Le jour enfin arriva où Philippe , après avoir été à Saint Denis recevoir des mains de l'Archevêque de Reims le Bourdon, & la Malette, sortit de Paris. (a)

Le départ du Roi jetta la Cour, & la Ville dans une consternation générale. Les personnes qui

(a) Le 25. Juin 1190.

par leur âge , ou par leur sexe ne pouvoient partager ni les périls , ni la gloire , en embrassant celles qui leur étoient cheres, croyoient leur dire un éternel adieu. Les meres , les femmes , les filles pleuroient ; cependant pas une d'elles n'eût voulu retenir celui qui lui coûtoit des larmes. Dans cet instant toute la fermeté d'Enguerrand sembla l'abandonner ; il céda à la tendresse de pere ; les adieux d'un fils si cheri lui firent ressentir ces mouvemens de la nature , qu'une raison impérieuse veut en vain commander. Mais que devint Adelaïde en recevant les tendres embrassemens de son frere ! l'idée de Roger se présenta dans cet instant à son esprit agité , & irrita encore la douleur mortelle dont elle étoit saisie : tout ce qu'elle avoit de cher partoît , & partoît

pour aller dans un climat étranger ! que d'obstacles pour y arriver ! que de périls à affronter pour y trouver la gloire qu'ils y alloient chercher ! comment oser espérer un heureux retour ! la Nature & l'Amour également effrayez , montroient à Mademoiselle de Couci tous ces dangers , & la réduisoient aux abois. Thibault , en essayant d'adoucir chez son fils la violente douleur qu'il ressentoit d'un éloignement si terrible & si long , craignoit de tenir pour la dernière fois dans ses bras , ce fils , son unique espérance , & le seul objet de sa tendresse ! Roger accablé d'ennuis , & hors de lui-même , quitta son pere pour aller joindre le Roi.

Philippe , & Richard se rendirent tous deux à Vezelai : leurs embrassemens parurent fin-

ceres. Leurs intérêts furent discutés avec un air de cordialité, & semblerent alors céder à l'intérêt général : enfin leurs entretiens pleins d'une droiture, & d'une confiance apparente, faisoient espérer entre eux, une union fraternelle. Ils se séparèrent pour aller s'embarquer, Richard, à Marseille ; & Philippe, à Gennes. Les détails que fait l'Histoire des sujets de mécontentement des deux Rois, lorsqu'ils eurent débarqué en Sicile, & de leurs brouilleries, par les artificieuses menées de Tancrede, dispensent que l'on rapporte ici ces circonstances : il suffira de dire que Richard, séduit par Tancrede, crut que Philippe avoit voulu le trahir ; & que Philippe fut réellement offensé des reproches de Richard ; ils étoient tous deux

d'un caractère très-ardent : mais le sage Philippe sçavoit se commander, dès qu'une raison politique le lui ordonnoit ; Richard, audacieux & moins habile, se laissoit aller à tous ses mouvemens ; il sçut cependant les maîtriser dans cette occasion. L'un & l'autre dissimulerent, par respect pour leur entreprise, & par le besoin qu'ils avoient réciproquement de leurs forces pour y réussir.

Après avoir séjourné plus de six mois à Messine, où la méfintelligence des deux Rois, qui s'appercevoit malgré leurs efforts, touchoit d'autant plus tous les Croisez, qu'ils la regardoient comme capable de ruiner les affaires d'Orient, Philippe partit. Il débarqua proche (a) d'Acre. Après qu'il eut

(a) C'est l'ancienne Ptolemaïde.

examiné la situation de cette Ville maritime , il sentit l'importance de s'en rendre maître , pour assurer les secours qu'il pouvoit attendre de l'Occident , ou pour favoriser sa retraite , si le sort des armes le forçoit d'abandonner son glorieux dessein. Il résolut donc d'en faire le siège. Il prit ses quartiers autour de la Ville ; il y dressa ses batteries. Enfin les Soldats pleins de zèle , avançoient les travaux avec une vitesse extrême , animés par l'exemple de leur Roi , & de toute cette valeureuse Noblesse Françoisé. Ils attaquoient la Place avec un courage qui menaçoit les Sarrasins d'une prochaine captivité. Le Maréchal du Mez cherchoit à se signaler dans toutes les occasions ; la présence d'un Rival , qu'Adelaïde avoit trouvé digne de

lui être préféré , & les actions de valeur de ce Rival heureux , lui donnoient une émulation qui lui faisoit tout entreprendre , & tout hazarder. Alberic étoit par tout ; il attaquoit ou défendoit un poste , avec une intrépidité qui le faisoit revenir toujours vainqueur : les Soldats marchaient sous ses ordres avec autant de confiance , que de hardiesse ; aussi se couvroit-il tous les jours d'une immortelle gloire ! il sembloit que le sort de la Guerre voulût le consoler par mille succès heureux , des revers que l'Amour lui avoit fait essuyer ; mais le cruel destin trancha ses jours dans les bras même de la Victoire. Le Maréchal venoit , dans une sortie des ennemis , de les repousser avec une valeur sans égale , lorsqu'il apperçut un Sarrafin

renversé par terre , dont les armes magnifiques annonçoient un Guerrier considérable ; il s'avança vers cet ennemi pour examiner lui-même si un reste de vie permettoit qu'on pût encore lui donner du secours. Dans l'instant qu'il courbe le corps sur celui du Sarrafin , le Sarrazin mourant , mais à qui la fureur , & un desir de vengeance prêtent des forces , porte avec une promptitude extrême au Maréchal , un coup dans la gorge , qui lui coupa l'artère. Je meurs satisfait , dit le fier Sarrafin ! J'entraîne avec moi dans le tombeau un ennemi digne de m'y suivre : on achevant ces mots , le superbe Sarrafin laissa retomber sa tête , ferma les yeux , & expira.

Le passage de la vie à la mort fut trop court , pour lais-

fer le tems au Maréchal de sentir toute la rigueur du destin , qui , à la fleur de son âge , le privoit pour jamais de toutes les grandeurs que lui promettoient , & la faveur de son Roi , & son mérite personnel. Allez apprendre au Roi , dit-il d'une voix mourante à un Officier , qu'au moins la défaite de ses ennemis justifie les bontez dont il m'a honoré ; assurez-le que jamais Sujet ne lui fut si tendrement attaché. La sensibilité que le Roi témoigna en apprenant le triste sort du Maréchal , faisoit l'éloge de ce Favori. Il étoit en effet digne de l'amitié de Philippe ; il ne la devoit point à la basse flatterie ; son caractère étoit droit ; il avoit l'ame noble , sincère , courageuse ; les leçons , & plus encore les exemples d'un pere

doux & vertueux , l'avoient accoutumé à remplir sans effort tous ses devoirs ; il en connoissoit bien l'étendue , & il n'avoit jamais sçu ce que c'étoit que d'y manquer. Le caprice seul de l'amour lui fit éprouver des mortifications , & des chagrins , pour lesquels il ne sembloit pas fait. Il étoit aimable de toute sa personne ; sa physionomie étoit spirituelle , & sa conversation ne la démentoit point ; les bontez de son Roi ne lui donnoient ni l'air composé , ni le ton impérieux. La place de Favori qu'il laissoit à disputer aux Courtisans , & l'espérance que chacun d'eux concevoit de le devenir , ne purent les empêcher de regretter sincèrement un homme qu'ils estimoient , & qu'ils avoient trouvé digne de

sa faveur. Le Grand Sénéchal n'avoit pas besoin d'être uni par le sang au Maréchal, pour sentir vivement sa perte ; sa tendre amitié suffisoit pour faire couler des larmes de ces mêmes yeux, qui sans effroi voyoient le meurtre, & le carnage que son bras vainqueur portoit, par tout où sa fureur guerrière le guidoit. La mort du Maréchal lui fit faire la triste expérience de ce qu'il en coûte, quand on perd un ami sincere, & véritable.

La Ville d'Acre étoit assiegée depuis deux mois ; les travaux en étoient avancez, déjà Philippe parloit d'un assaut général ; lorsque Richard arriva. Sa présence changea tout de face. La désunion des deux Rois, jetta le trouble parmi leurs Soldats, & abattit

leur courage ; les travaux détruits par les assiégez , ne se réparaient plus avec une même ardeur : le Soldat François , & le Soldat Anglois se regardoient avec envie ; ils se reprochoient avec aigreur , les sujets de plaintes que leurs Rois croyoient avoir l'un contre l'autre. A ces reproches succéda la haine ; & la haine faisoit répandre un sang , qui auroit dû coûter cher aux Sarrafins. Les assiégez , instruits de la méfintelligence des deux Rois , & de l'espece de guerre que se faisoient leurs Soldats , sentirent combien ils pouvoient en tirer d'avantage. Ils faisoient de fréquentes sorties , qui laissoient après elles de sanglantes traces. Leur courage augmentoit avec leur espérance. Ils se si-

gnaient chaque jour par des actions qui sembloient tenir du prodige. Ces heureux succès, en irritant les deux Rois & tous les Croisez, furent de puissans motifs de réconciliation entre Philippe & Richard; ils se rapprocherent, & tous les Soldats se réunirent. Alors l'émulation prit la place d'une honteuse tiédeur; on voyoit les Chefs & les Soldats s'exciter réciproquement : les travaux sembloient être faits comme par miracles; à peine étoient-ils commencez, qu'ils étoient finis; & l'intrépide valeur de ceux qui les défendoient, en les conservant, les augmentoit toujours; chacun se disputoit la gloire de courir où regnoit l'horreur, le carnage & la mort : on vouloit exposer sa vie sans être com-

mandé. Le Grand Sénéchal , le Sire de Couci , & le Comte de Rethel étoient par tout : ce qui devoit les épuiser , sembloit leur donner de nouvelles forces ! rien ne leur paroissoit impossible ; ils surmontoient tout ! on les voyoit affronter avec fierté , les plus grands périls , & revenir victorieux , avec modestie. Ces succès firent trembler d'effroi les assiégés ; leur courage , abattu par la crainte d'être bien-tôt au pouvoir de l'ennemi , leur annonçoit une captivité prochaine , & inévitable.

Les deux Rois , tous deux grands Capitaines , jugerent qu'ils devoient profiter de l'ardeur de leurs troupes , & de la consternation des Sarrafins ; ils délibérèrent avec les Chefs de leurs Armées , s'il n'étoit pas

à propos de donner l'assaut général : le sentiment pour l'assaut, fut unanime ; & les acclamations universelles des Soldats, furent un présage heureux de la victoire.

Le vaillant Philippe , & l'intrépide Richard escaladerent les premiers les murailles de la ville d'Acre : aussi-tôt elles furent couvertes de ce que la France , & l'Angleterre avoient de plus brave , & de plus considérable. Le Comte de Rethel , le Grand Sénéchal , & le Sire de Couci , ardens à courir après la gloire , & plus ardens encore à veiller à la conservation de leur Roi , en secondant ses actions, le couvroient , malgré lui , de leurs boucliers ; ils ne voyoient le péril que pour en garantir ce Prince si chéri ; tous les Soldats

remplis du même zèle , en combattant , auroient tous voulu entourer son auguste personne. Philippe averti que Rotrou Comte du Perche venoit de perdre la vie , envoya aussi-tôt le Grand Sénéchal le remplacer. Les actions que fit ce fameux Guerrier , mirent le comble à sa gloire. Il planta de sa propre main l'Etendart de France sur la muraille. Les morts & les mourans renversez du haut des murs , faisoient place à ceux qui , sans être effrayez d'un si terrible spectacle , couroient affronter les mêmes périls : chacun se croyoit immortel , ou comptoit sa vie pour rien. Dans ce désordre affreux où regnoit l'horreur & la mort , sans faire pâlir ni les Chefs ni les Soldats , Philippe, d'une intrépidité à toute épreuve , & dont l'ardeur

l'avoit trop emporté , se trouva pressé par les Sarrafins. Raoul , & Roger à ses côtez , frémirent du danger où s'étoit jetté ce Prince ; ils firent , pour le dégager , des efforts dignes des plus grands Héros ; mais malgré leur courage , & leur activité à parer les coups que les Sarrafins s'attachoient à porter à Philippe , il eût été percé d'un javelot , si Raoul , à qui son bouclier ne put servir , ne se fût jeté avec une agilité extrême entre le Roi , & le Sarrafin. Coup fatal ! que Raoul ne put parer à son Roi , qu'en le recevant lui-même dans la poitrine ! Il ne falloit pas moins que ce funeste accident pour faire pâlir Philippe.

Raoul venoit à peine d'être blessé , quand les assiegez pressés de tous côtez , demanderent

à capituler. Roger, pénétré de la plus sensible douleur , ne s'occupe plus qu'à donner du secours à son ami ; mais la grandeur de sa blessure ne lui laisse presque pas d'espérance pour cet autre lui-même. A sa douleur se joint celle de Mademoiselle de Couci ; il croit la voir , il croit l'entendre gémir de la perte d'un frere si tendrement aimé ! L'idée qu'il se fait de l'état où la jettera cette funeste nouvelle , le fait frémir : l'excès de son affliction l'abat d'abord ; mais bien-tôt l'ardeur de secourir ce Héros mourant , le ranime ; il ne peut cependant dévorer ses larmes ! elles se mêlent malgré lui , avec un sang qui lui est si cher ! Philippe, presque aussi touché que Roger , se fait un devoir de secourir lui-même Raoul ; il ordonne à des Soldats de le porter dans sa Ten-

te. Allez , dit-il à Roger , allez , accompagner un ami si digne de vos regrets & des miens ! puisse le Ciel le rendre à nos pleurs , & à nos vœux !

Philippe & Richard , après la Capitulation , entrèrent dans Acre. Les corps sanglans des Chrétiens & des Infidèles , étendus pêle-mêle le long des murailles , furent pour eux un spectacle bien touchant ! Le sang qu'ils avoient fait , & vû couler sans pitié dans la chaleur du combat , leur inspiroit une secrète horreur ! La Ville se rendit aux conditions que l'on voulut exiger des vaincus ; ils s'engagerent à les faire tenir à Saladin , & restèrent en ôtage entre les mains des deux Rois , qui les partagerent. Mais il en coûta la vie à ceux qui subirent le joug Anglois ; ils furent sacrifiés au ressentiment

ressentiment de Richard , pour se vanger de Saladin , qui méprisa de tenir les paroles que l'on avoit données en son nom. Richard fit passer au fil de l'épée sept mille Sarrazins.

A peine Philippe eut-il donné ses ordres , que pénétré , & inquiet de l'état où étoit Raoul , il voulut aller lui-même s'en instruire. Hélas ! les Chirurgiens avoient déjà prononcé le fatal arrêt qui le condamnoit à mourir ; & Raoul les avoit enhardis , par un commandement exprès , à lui avouer le péril où il étoit. La douleur & les larmes de Roger , annoncerent au Roi le malheur qu'il craignoit ; mais la tranquillité de Raoul l'en fit presque douter. Ah ! mon cher Raoul, lui dit-il , que votre amitié pour moi vous coûte cher ! serois-je assez malheureux pour que vous payas-

siez de vos jours , la gloire d'avoir sauvé ceux de votre Roi ! L'honneur de les avoir défendus, réparait Raoul, rendra ma mort trop glorieuse, pour regretter une vie encore plus dévouée à Votre Majesté par mon attachement, que par les devoirs prescrits à tout Sujet fidèle ! Raoul s'apercevant combien le Roi étoit touché, ajouta : Je le vois, SIRE, vous plaignez mon sort ! il vous attendrit ! tant de bontez en adoucissent bien la rigueur ! Philippe ne pouvant soutenir, ni la vûe, ni les touchantes paroles de Raoul, & pénétré de la plus sensible douleur, sortit sans avoir la force de parler. S'il regrettoit dans cet illustre Sujet, un grand Capitaine, il le plaignoit encore davantage à titre d'un ami généreux, à qui le zèle le plus ardent pour son Roi, coûtoit la vie.

Depuis l'instant fatal où Raoul avoit été blessé, jusques à celui où Philippe étoit venu le visiter; Roger, sans espoir pour des jours qui lui étoient si chers, n'avoit pû proférer une seule parole. A voir sa contenance & sa tristesse mortelle, on eût dit que son dernier soupir étoit inséparable de celui de Raoul : il n'osoit regarder cet ami mourant, dont la tranquillité sembloit lui reprocher trop de foiblesse. Soyez, s'il est possible, mon cher Roger, lui dit-il, moins affligé de ma perte; hélas! il ne falloit pas moins que la mort, pour briser les liens de notre amitié! Que je plains ma sœur! que je lui coûterai de larmes! vous seul pourrez les essuyer! adoucissez sa douleur! vous ne me perdez pas tout entier ni l'un, ni l'autre! je revivrai dans votre union; j'ai la con-

solation de penser qu'au moins ma mort l'assurera ! Dans ces derniers momens , je ne suis occupé que de votre commun bonheur , & du desir de prouver en mourant , à Madame de Fajel , que ma passion pour elle étoit aussi délicate , que respectueuse ! mais , mon cher Roger , pendant le peu de tems qui me reste à vivre , armez-vous de fermeté ; épargnez ma sensibilité ; je ne puis soutenir votre affliction ; elle m'attendrit trop ! par pitié , renfermez-la ! les instans sont chers ! je veux en profiter pour vous , pour ma sœur , & pour moi-même. A quelles épreuves ces paroles ne mettoient-elles pas Roger ! au moment même qu'elles lui perçoient le cœur de mille traits , son amitié pour Raoul lui commandoit de paroître tranquille ! Comment étouffer des

soupirs que les plus justes regrets font pousser à une ame pénétrée & faisie ! Comment dévorer des larmes que la plus sensible douleur fait couler ! Comment enfin, soutenir les regards mourans d'un autre soi-même ! Roger rappelant son courage , & soutenu par la crainte de trop affliger Raoul , obtint de lui l'effort de se contraindre. Je vais mourir , dit Raoul , après avoir été plus d'une heure sans parler ! mais pour descendre au tombeau avec moins de regret, j'ai des mesures à prendre , des ordres à donner , & une grace à demander au Roi. Je me sens encore assez de force pour remplir ce que l'amitié exige de moi. Raoul prend la plume , & d'une main tremblante , il écrit à Enguerrand. Son cœur s'attendrit , il ne peut dire un éternel adieu à ce pere si respectable , &

si chéri , sans laisser couler des pleurs ! Il frémit du coup mortel dont Enguerrand , & une tendre mere seront frappez : mais plus il se peint l'excès de la douleur de l'un & de l'autre , plus il se promet qu'Enguerrand respectera ses dernieres volontez : cet espoir qui le flatte pour sa sœur & pour Roger , ne peut cependant calmer ses inquiétudes. L'amour , la nature , l'amitié , l'horreur d'une mort prochaine , l'image du désespoir où tomberont les personnes à qui il est cher ; tout l'émeut , le trouble , & agite son ame de mille mouvemens confus ! Il succombe enfin ; la nature affoiblie & fatiguée , le force malgré lui à prendre du repos. Après quelques heures d'assoupissement , il ouvre les yeux ; il voit Roger ; il jette sur lui un regard mourant , & lui

dit : Votre douleur , que je lis à travers une feinte tranquillité , ne me dit que trop que votre amitié égale la mienne , & augmente encore le desir que j'ai qu'elle ne vous soit pas infructueuse. Allez , mon cher Roger, allez supplier le Roi de m'accorder la consolation de le voir ; cette Lettre que je veux lui remettre , en passant de ses mains dans celles de mon pere , aura l'effet que j'en attens.

L'inquiétude du Roi sur l'état de Raoul, ne lui permettoit pas de rester long-tems sans en apprendre des nouvelles ; celles qu'à tout moment on venoit lui dire , l'affligeoient toujours davantage. Ce Prince fut troublé en voyant paroître Roger avec la contenance d'un homme accablé de tristesse ; il lui demanda avec vivacité , en quel état étoit

Raoul ? Roger pouvant à peine parler , fatisfit à l'empressement du Roi , & s'acquitta ensuite de sa commission. Le Roi alla sur le champ chez Raoul , qui lui dit : C'est pour moi , SIRE , une douceur bien sensible , de penser que le coup glorieux qui me prive du jour , causera quelques regrets à Votre Majesté : enhardi par cette consolante idée , j'ose lui demander une grace. Elle sçait quelle est mon amitié pour Roger ; un frere ne pourroit m'être plus cher ! il est digne des bontez dont Votre Majesté l'a toujours honoré ; & ma sœur mérite la protection qu'elle lui a accordée : le bonheur de l'un & de l'autre , fait mes derniers souhaits : l'espoir de l'assurer , m'a prêté des forces ! J'ai pû écrire à mon pere : je le conjure de recevoir ma sœur ,

& Roger dans ses bras , pour le consoler de ma perte. C'est à Votre Majesté à obtenir de lui ce que j'exige , en mourant , de sa tendresse pour moi : permettez , SIRE , que je vous remette ma Lettre : en la recevant de votre main , que ne pourra-t'elle point sur un pere , accablé du coup que la nouvelle de ma mort lui portera ! Le Roi prit la Lettre que Raoul lui présentait. Soyez persuadé , mon cher Raoul , lui dit tendrement ce Prince , que vos dernieres volontez seront executées ; je vous le promets. Adelaïde & Roger me consoleront de la perte d'un Sujet qui me fut toujours aussi cher , qu'il m'étoit attaché. Le Roi alors s'inclinant sur Raoul , le ferra dans ses bras , & en l'embrassant , il ajouta : Parlez , mon cher Raoul , vous pouvez tout

attendre d'un Roi qui racheteroit vos jours de son sang ! Ah ! SIRE , repartit Raoul , je me reproche dans ce moment , la sensible épreuve où je mets le bon cœur de Votre Majesté ; fuyez , SIRE , ce spectacle est trop touchant pour un Roi qui sçait plaindre un Sujet , & pour un Sujet qui ne desireroit d'échapper à la mort , que pour sacrifier sa vie pour un Roi si digne de l'être. Philippe accablé de douleur , sans répondre à Raoul , le regarda tendrement , lui serra la main , tint un moment sa tête baissée , soupira , & sortit avec une précipitation qui faisoit connoître quel étoit le désordre de son ame.

Roger qui avoit accompagné le Roi jusques dans la Ville d'Acre , revient avec une vitesse extrême auprès de Raoul ;

mais loin de le trouver tranquille , il croit remarquer en lui de l'agitation & du trouble : il n'ose pendant quelques momens, lui en demander la cause ; ils gardent tous deux un profond silence. Raoul soupire , il lui échappe des larmes ! Roger inquiet & consterné , le conjure de se calmer , & de prendre du repos. Raoul dans ce moment , livré tout entier à sa passion & à ses regrets , lui dit : Roger , mon cher Roger , je sens le prix de vos allarmes ! elles me touchent , mais elles me gênent ! laissez un libre cours aux innocens mouvemens de mon cœur ; ils ne coûteront rien à mes malheureux jours ; ils sont condamnés ; je touche à leur terme : ç'en est fait ; ; bien-tôt je n'existerai plus que dans le cœur de Madame de Fajel. Ah ! mon cher

Roger, ma passion pour elle ; qui me rendoit la vie insupportable , m'en fait envisager la fin avec horreur ! quoi ! je vais être privé pour jamais du plaisir & du tourment de l'adorer ! hélas ! ma mort la jettera dans un état dont je suis effrayé ; je connois la sensibilité de son cœur ; le tems ne l'a point changée ; son caractère , & les efforts inutiles qu'elle a faits avant de venir à la Cour de Philippe , jusques à sa fuite ; tout m'assure en secret que je regne toujours dans son cœur ! comment supportera-t'elle la nouvelle de ma mort ! quelle sera sa douleur ! pourra-t'elle la renfermer ! malheureuse & tendre Gabrielle ! Malheureux & passionné Raoul ! La mort va donc nous séparer ! Mais malgré la mort , ton cœur , misérable Raoul , sera gardé &

conservé par l'infortunée Gabrielle?... Raoul foible & agité, se tut : il garda long-tems le silence enseveli dans ses idées ; puis il reprit : Quel funeste gage !.... Je frémis d'y penser !... De quel œil le verra-t'elle !.... Hélas ! elle en mourra peut-être d'effroi & de douleur !.... Quel coup ma mort va-t'elle lui porter !.... Du moins adoucissons-lui cette terrible nouvelle ! qu'elle sçache mes regrets, & les appréhensions dont je suis agité pour elle ! je veux écrire à cette infortunée ! je veux l'affurer que je meurs en l'adorant. Non ! je ne puis refuser à mon cœur ce qu'il exige de moi ! éloignez-vous, mon cher Roger, pour un moment, je vous en supplie ; faites venir Monlac ! il faut que je lui parle sans témoin. Vous sçavez la con-

fiance que j'ai en ce Gentilhomme , & l'attachement qu'il a toujours eu pour moi. J'espère tout de son zèle. Roger jugeant par lui-même , de la douceur que Raoul trouveroit à écrire à Madame de Fâjel , & voyant le desir ardent qu'il en avoit , ne combattit que foiblement sa résolution ; il fit entrer Monlac , & le laissa seul avec son Maître.

Je sçais les regrets que vous causera ma mort , lui dit Raoul, je connois votre attachement pour moi. Survivra-t'il à ma mort , cet attachement ? puis-je me promettre que vous exécuterez , l'instant après que j'aurai rendu les derniers soupirs , l'ordre que je vais vous donner , & qui pourra vous faire frémir ? Ah ! Seigneur , repartit Monlac, ne me faites pas la sensible injure de douter de mon zèle &

de mon obéissance ! commandez. Je devrois être content , reprit Raoul , de l'assurance avec laquelle vous me répondez. Cependant j'exige de vous un serment qui m'assure que rien ne pourra vous effrayer dans l'exécution de mes dernières volontez. Monlac fondant en larmes , jura au Sire de Couci d'exécuter à la lettre ses ordres ; aux dépens même de sa vie ! Raoul lui expliqua alors ce qu'il vouloit qu'il fit ; mais voyant pâlir Monlac , il lui dit , d'un ton pénétré d'affliction : Vous pâlissez ! . . . Ah ! Monlac , trahiriez-vous mon espérance ? Manqueriez-vous de courage pour exécuter les dernières volontez d'un Maître , qui ne peut expirer avec quelque consolation , qu'autant qu'il sera persuadé que vous ne lui refuserez pas la dernière

marque d'attachement que vous pouvez lui donner ? Ne m'abusez point ! Que dois-je attendre de vous ? Tout ce que vous exigez , Seigneur , repliqua Monlac , avec une fermeté qui rassura Raoul. Soyez certain que rien ne pourra , ni m'intimider , ni m'arrêter. C'en est assez , dit Raoul , je n'ai plus de doute. Monlac , continua-t'il , le Comte de Rethel & ma sœur , dès ce moment , sont chargez de vous marquer ma reconnoissance pour tous les services que vous m'avez rendus , & sur-tout , pour celui que vous me rendrez quand je ne serai plus ! Vous me retrouverez en eux , & vous leur ferez d'autant plus cher , qu'ils se souviendront toujours que vous me l'étiez infiniment. Alors Raoul ayant donné à Monlac toutes ses instructions , écrivit à Ma-

dame de Fajel. En finissant d'écrire, une pâleur mortelle se répand sur son visage : il fait signe à Monlac, ne pouvant parler, de prendre la Lettre qu'il devoit rendre. Monlac effrayé, appelle du secours ; Roger entre. Quel spectacle pour lui ! chaque instant, qui approche Raoul de sa fin, ajoute à sa douleur !

Le Sire de Couci revint de cette foiblesse. La satisfaction qu'il ressentoit d'avoir exécuté tout ce que l'amitié & l'amour avoient exigé de lui, en prolongeant sa vie, lui donna de la tranquillité jusqu'à l'instant qu'il expira dans les bras du Comte de Rethel. La conformité du caractère de ces deux illustres amis ; leur confiance réciproque ; l'amour malheureux de l'un ; la passion de l'autre, toujours traversée, les avoient unis si inti-

mement, que Roger crut ne pouvoir survivre à la perte de Raoul : sa douleur étoit inexprimable, sur-tout quand il se rappelloit avec quelle ardeur cet ami s'étoit comme arraché des bras de la mort, pour s'occuper de ce qui pouvoit opérer son bonheur ? Tout irritoit enfin une affliction que sa raison ne put de long-tems modérer.

Quoique Philippe fût sans espérance pour les jours de l'illustre Guerrier qu'il perdoit dans Raoul, ce Prince fut aussi frappé d'apprendre sa mort, que s'il s'étoit flatté de sa guérison. Il ordonna une Pompe funebre militaire. Les Soldats, dans un morne silence, ainsi que les Généraux, accompagnerent le corps du Sire de Couci sur la Brèche, où, en triomphant des ennemis de la Religion, & en sauvant la

vic à son Roi, il avoit été blessé mortellement. Philippe marqua sa sépulture à cet endroit. Quel tombeau plus glorieux ! Ce Prince fit graver sur une espece de Pyramide, une Inscription où on lisoit l'illustre naissance, l'âge, & les actions éclatantes de ce Héros.

La réduction de la Ville d'Acre, mettoit les deux Rois en état d'achever, avec un succès glorieux, leur entreprise, lorsque Philippe fut attaqué d'une maladie, dont le genre & l'opiniâtreté firent naître des soupçons à toute l'Armée Françoisé. Richard eut la mortification d'être l'objet de ces soupçons : sa véhémence naturelle céda à la douleur accablante qu'il en ressentit. La crainte de perdre Philippe avoit trop vivement saisi le cœur de tous ceux qui entou-

roient ce Prince , pour la lui pouvoir cacher ! On le pressoit tous les jours de quitter un climat, contraire au rétablissement de sa santé ; il se laissa enfin persuader. Ses mesures prises avec Richard , à qui il laissa une partie de ses Soldats , avec six cens Cavaliers sous le commandement du Duc de Bourgogne , il se mit en mer. Sa navigation fut heureuse : il débarqua au Port d'Ostie. Il traversa ensuite l'Italie , & arriva en France au mois de Décembre. * Lorsqu'il fut à Lyon, quoique sa santé fût assez bien rétablie , il voulut y séjourner pour se reposer d'un si long voyage.

Cette résolutiou du Roi , affligea sensiblement le Comte de Rethel ; il redoutoit , pour Mademoiselle de Couci , l'instant où elle apprendroit le sort funeste

* En l'année 1191.

de son frere ! Il auroit voulu voler à Paris ; mais le Roi lui dit , que prudemment , il ne devoit y paroître qu'avec lui ; que la Lettre de l'infortuné Raoul devoit avoir fait son effet avant qu'il se montrât devant Enguerrand. L'on peut aisément penser que le Comte de Rethel , après la mort de son cher Raoul , avoit pris auprès de lui le fidele Monlac : sçachant que ce Gentilhomme avoit un empressement extrême de s'acquitter de la triste commission , dont son illustre Maître l'avoit chargé en mourant, il lui permit, aussi-tôt qu'ils furent arrivez à Lyon , d'aller executer les derniers ordres de Raoul. Monlac prit sur le champ la route de Bourgogne , pour remettre à Madame de Fajel le précieux & funeste dépôt dont il étoit chargé.

A peine le Roi étoit-il entré dans Lyon, que le Grand Sénéchal, qui vouloit adoucir à la Maréchale & à la Comtesse des Barres, la terrible nouvelle de la mort d'Alberic, obtint de Philippe la permission de partir. Le Roi pensa, dans ce moment, qu'un homme tel que le Grand Sénéchal, pouvoit le représenter, pour remettre à Enguerrand, la Lettre de son fils, enfermée dans une autre, que ce Prince écrivit de sa propre main à cet infortuné Pere. Elle étoit conçue en ces termes :

Nous avons fait tous deux, mon cher Enguerrand, une grande perte ! Nous perdons dans l'illustre & brave Raoul, vous, un Fils si digne des plus sensibles regrets ! moi, un Ami, à qui je dois la vie. Votre courage me rassure contre un si terrible malheur ; &

*vo*tre tendresse pour l'infortuné Raoul, m'est un garant que vous lui accorderez ce qu'il a exigé de vous en mourant. Il est mort avec la consolation de penser que son Roi & son Pere respecteroient ses dernières volontez : mouillant son visage des pleurs que sa perte m'arrachoit, je lui ai répondu de vous & de moi, desirant autant que lui, ce qu'il desiroit si ardemment ! Le Grand Sénéchal vous remettra sa Lettre, que je m'étois moi-même chargé de vous rendre ; & Adelaïde, aussi affligée que vous, essuyera vos larmes. PHILIPPE.

Le Grand Sénéchal chargé des dépêches du Roi, & pressé du desir d'arriver à Paris avant tous ceux qui en prenoient comme lui la route, se mit en chemin. Tandis que le Grand Sénéchal, rendu à Paris, étoit occupé à

essuyer les larmes d'une belle-mère, & d'une femme qui lui étoient toutes deux bien chères, Monlac prenoit en Bourgogne des mesures pour réussir dans l'exécution des dernières volontez du Sire de Couci.

Pendant que quelques nouvelles échappées, & encore incertaines, annonçoient les succès heureux de la Palestine, mais sans détailler ce qu'ils avoient coûté, la triste Madame de Fajel, vis-à-vis d'elle-même, & en butte aux persécutions d'un mari jaloux & furieux, gémissoit de son sort ! sa tendresse, toujours la même, malgré ses efforts pour la vaincre, lui montrait les dangers où Raoul étoit exposé ; son imagination, toujours ingénieuse à la tourmenter, le lui représentoit pâle & sanglant, couché sur la poussière,

re , prêt à rendre le dernier soupir , & la cherchant encore d'un œil mourant. Effrayée de cette funeste image , elle s'abandonnoit à la plus sensible douleur ! Quelquefois aussi elle croyoit le voir , renversant d'un bras victorieux les bataillons ennemis , & revenir tout couvert de Lauriers ! mais que ces doux momens étoient courts ! dans l'incertitude du sort de ce qu'on aime , la crainte est plus forte que l'espérance ; elle prévaloit presque toujours chez Madame de Fajel , & la replongeoit dans ce fonds de tristesse que l'absence est seule capable d'entretenir , & que l'on bannit encore moins quand on craint pour ce que l'on aime ! Les durs traitemens que cette infortunée éprouvoit de Monsieur de Fajel , étoient l'excuse de sa mélancolie. Ce cruel

époux lui fournissoit lui-même des prétextes propres à la justifier, & à lui en cacher la véritable cause.

Le Seigneur de Fajel & sa femme, presque également à plaindre, étoient dans une Terre assez près de Dijon, quand Monlac arriva à Saint Jean de Laine. Avant d'aller au Château où étoit Madame de Fajel, il crut devoir prendre la précaution de se déguiser, pour éviter l'inconvénient d'être reconnu de Fajel, qui l'avoit vû si souvent à la Cour de Philippe. Son déguisement fait, il part : il arrive près d'une des portes du Parc ; il n'ose hazarder d'y entrer ; il en fait le tour ; il s'informe à un Païsan qu'il rencontre, si le Seigneur de Fajel est dans son Château, & s'il ne va point quelquefois à la chasse ? Ce Païsan lui

dit que son Seigneur prenoit souvent ce divertissement. Monlac résoud sur le champ d'attendre cette occasion pour entrer dans le Château ; mais pour la saisir , il falloit qu'il passât les jours à se promener aux environs du Parc. Le desir d'exécuter ce que son cher Maître avoit si ardemment souhaité , diminuoit aux yeux de Monlac le péril où il s'exposoit ; il n'étoit occupé qu'à trouver le moment favorable , pour pénétrer jusques à l'appartement de Madame de Fajel , sous le pretexte d'avoir à lui montrer des marchandises curieuses. Malgré les précautions de Monlac , il lui étoit impossible de n'être pas remarqué des Habitans du Village qui étoit au pied du Château. Celui qu'il avoit interrogé , inquiet de rencontrer depuis trois jours sur son

chemin, le même étranger, voulut se faire un mérite auprès de son Seigneur, d'un avis qui pouvoit peut-être l'intéresser; Monsieur Fajel fut donc averti. Il venoit d'apprendre que le Roi, de retour de la Terre-Sainte, étoit depuis cinq ou six jours, à Lyon. Cette nouvelle le détermina d'abord à penser que celui qu'on voyoit depuis trois jours rôder autour de son Parc, étoit, ou Raoul, ou quelqu'un à lui, chargé d'épier le moment de voir Madame de Fajel. Ce soupçon, en irritant sa jalousie, le transpota de colère; il devint furieux! le desir de se vanger sur Raoul, des chagrins & des tourmens où le livroit depuis si long-tems la fatale tendresse qu'il avoit inspirée à Madame de Fajel, lui fait prendre sur le champ un parti

violent : il fort suivi de trois de ses gens ; il va du côté où on vient de lui dire qu'il trouvera celui qu'il croit déjà un ennemi de son repos & de sa gloire.

Monlac voyant de loin avancer quatre Cavaliers , parmi lesquels il croit distinguer le Seigneur de Fajel , sent le péril où il est , & veut y échapper. Fajel appercevant son dessein , vient sur lui à toute bride , & l'arrête. Il voit d'abord que ce n'est point le Sire de Couci , mais il a une idée confuse des traits de celui qui veut en vain se cacher ; il porte sur lui un regard fixe ; il cherche à le reconnoître , & le reconnoît. Ah ! traître, s'écria-t'il, ton déguisement , aux portes de mon Château , ne m'instruit que trop de ton projet criminel , & je vais t'en punir ! ta mort sera la récompense de ton zèle ! elle

instruira le perfide Couci, du sort que lui garde mon juste ressentiment ! En achevant ces mots, la fureur s'empara du Seigneur de Fajel, qui, aidé de ses gens se rendit le maître de Monlac : il l'assassina, malgré les courageux efforts que fit ce Gentilhomme, pour défendre, & vendre chèrement sa vie.

A peine Monlac est-il étendu sur la poussière, que le Seigneur de Fajel met pied à terre : il ordonne à ses gens de rentrer dans le Château, & leur défend de parler de ce qui vient de se passer. Aussi-tôt qu'il est seul, il fouille avec précipitation la victime qu'il vient d'immoler à ses jaloux transports. Ciel ! que lui trouve-t'il ! une boîte d'or qui renferme le cœur de Raoul de Couci, avec une Lettre de cet infortuné. Que devient Fajel à

cette vûe ! Il frémit d'horreur & tressaillit de joye ! Raoul n'est plus. Sa mort me vange , & punit la perfide qu'il adoroit. Il lit & relit le fatal écrit ; chaque mot ajoute à sa fureur ! Raoul ne regrette sa vie , que parce qu'il étoit aimé de Madame de Fajel ! Il se plaint , il est vrai , d'une vertu trop sévère ; mais il s'applaudit de regner , malgré cette même vertu , dans son cœur ! Il lui envoie le sien pour gage de son amour , comme assuré que ce terrible gage , loin de lui être un objet effrayant , lui sera précieux ! Le Seigneur de Fajel reste quelque tems comme abîmé dans ces funestes idées ; tantôt il regarde d'un œil égaré , ce que renferme la boîte qu'il tient ; tantôt il lit la Lettre ; ces deux objets l'irritent presque également. La preuve de la

tendresse de sa femme ; pour Raoul, sa mort, & la douleur amère qu'en ressentira Madame de Fajel, ne lui paroissent pas une vangeance assez complète ! il médite un projet enfanté par la plus noire rage ! C'est du cœur même de Raoul, dont il veut faire usage pour exécuter la plus affreuse barbarie ! mais pour l'exécuter, il faut qu'il se rende maître de tous ses mouvemens ; il faut qu'il paroisse tranquille ; sa fureur même lui en donne la force !

Depuis long-tems le Seigneur de Fajel, pour se soustraire au chagrin que lui caufoit la mélancolie de sa femme ; passoit des journées entières sans la voir ; & la langueur de Madame de Fajel la retenoit presque toujours dans son appartement : ils craignoient tous deux leur pré-

sence ; l'un ne pouvoit donner des bornes à ses reproches ; l'autre , pénétrée du regret de les mériter , ne pouvoit les soutenir. Le Seigneur de Fajel vouloit gagner sur lui , d'être insensible à l'injure que lui faisoient les sentimens intérieurs de sa femme ; car il ne doutoit plus de sa tendresse pour Raoul , depuis l'instant où il l'avoit surprise versant des pleurs sur ses Tablettes , & sur la Lettre de Mademoiselle de Couci. Madame de Fajel en proie , malgré elle , à tout ce que l'amour peut faire éprouver de plus cruel , se reprochoit l'affreuse situation où la sienne reduisoit un mari. Tous les jours étoient pour elle , des jours de tristesse , & de solitude ! elle les passoit occupée de ses douloureuses pensées ; elle n'avoit personne à qui elle osât confier ses

peines & ses inquiétudes : les momens où elle étoit forcée d'être entourée , ou de ses femmes , ou de ceux qui la servoient , étoient pour elles des momens de contrainte. Que ses repas étoient courts , & silencieux !

Dès que le Seigneur de Fajel eut en son pouvoir ce qu'il venoit de trouver sur le malheureux Monlac , il rentra dans le Château : il donna aussi-tôt les ordres convenables pour l'exécution de l'horrible projet qu'il méditoit. Sa fureur , animée par sa passion , lui faisoit desirer avec une impatience extrême , l'heureux moment où il devoit jouir de sa vengeance. Ce moment arriva enfin. On servit Madame de Fajel , qui , comme à son ordinaire , du moins depuis quelque tems , mangeoit seule dans sa chambre. Monsieur de

Fajel étoit à la porte sans qu'elle en fût informée ; il entra avant qu'on eût déservi le seul mets qui avoit encore été présenté à Madame de Fajel ; il ordonna à tout le monde de se retirer ; il prit un siège , & se plaça vis-à-vis d'elle. Voulez-vous bien, Madame , lui dit - il d'un air assez ouvert , que je vous voye souper ? ma présence ne vous gênera-t'elle point ? Madame de Fajel répondit à son mari, avec cette douceur qui lui étoit si naturelle , & que tous ses chagrins n'avoient pû altérer. Mangez , Madame , poursuivit-il , après avoir gardé un moment le silence. Ce que vous mangez doit être pour vous un mets délicieux ! c'est le Cœur de Raoul de Couci.

Madame de Fajel croyant que son mari ne lui tenoit cet horrible discours , que pour voir

l'effet qu'il produiroit sur elle, lui dit : eh ! Monsieur, vous & moi serons-nous sans cesse ; les tristes victimes de nos jaloux soupçons ? vous feront-ils tous les jours, inventer de nouvelles insultes ? Non , non , reprit le Seigneur de Fajel , c'est le cœur du perfide Raoul , dont vous voyez encore les restes devant vous : il est mort, ce Raoul , objet odieux d'un amour criminel. Les Sarrafins ont commencé ma vengeance , je viens de la rendre complete ! l'incertitude où je vous vois , vous soutient contre un si grand malheur , elle suspend votre désespoir , & me dérobe trop longtemps , le plaisir d'en jouir ! Lisez, perfide , lui dit-il , en lui jettant la Lettre de Raoul , lisez ! Madame de Fajel , en reconnoissant le caractère de Raoul , qu'elle avoit tant de fois vû entre les

main de Mademoiselle de Couci, est saisie de crainte, & d'horreur ! elle lit : chaque mot lui porte un coup mortel ! elle perd enfin l'usage de ses sens, en achevant la Lettre de Raoul, qui étoit conçue en ces termes.

Je sens, Madame, que je vais cesser de vivre, & je sens que ma passion ne fut jamais plus forte. Vous l'avez payée d'une sensibilité, qui, sans rien coûter à votre austère devoir, a fait le bonheur, & le malheur de ma vie ! oserai-je me flatter, que lorsque vous serez au terme où je me trouve, (puisse le Ciel le reculer !) vous serez occupée de moi, comme je le suis de vous ! oui, Madame, je l'espère : vous le pourrez sans blesser cette vertu pure, que j'ai toujours respectée dans vous : cette idée flatteuse éloigne de moi l'horreur d'une mort prochaine ; c'est cette

idée qui me fait charger le fidèle Monlac , de vous remettre , au péril de sa vie , une boîte dans laquelle est renfermé un dépôt qui vous coûtera des larmes , & vous sera précieux ! mes sentimens justifient la hardiesse , & la singularité d'un don de cette nature , & la connoissance que j'ai de ce qui se passe dans votre ame , m'assûre de l'usage que vous en ferez.... Je m'affoiblis.... ma vûe se trouble.... Adieu , Madame.... Je meurs....

Le barbare Fajet jouïssoit de l'état déplorable , où il avoit réduit sa femme. Mais la durée de son évanouïssement lui fit craindre qu'il ne fût l'avancoureur d'une mort prochaine. Elle dut à sa cruauté le secours qu'il lui donna. Il étoit impatient d'être le témoin de la douleur où elle s'abandonneroit ; il vouloit insulter à sa misere ; il vouloit en-

fin qu'elle pût lire dans ses regards menaçans , cette noire fureur , si propre à lui annoncer un avenir , dont il se flattoit qu'elle seroit effrayée. Madame de Fajel resta plus de deux heures sans reprendre ses esprits ; elle ouvre enfin les yeux. Quel spectacle lui est offert ! les restes d'un repas horrible ! un mari qui vient de faire une action , dont le seul récit fait frémir la nature ! Son ame reçoit de différentes impressions , selon les différens objets qui la frappent ; de la pitié , & de la douleur ; de la colere , & de l'indignation ! mais aucun de ses mouvemens n'éclate : elle baisse le yeux , & garde un morne silence. Je le vois , perfide , dit ce cruel époux , vous ajoutez à l'outrage que me fait votre cœur, celui de mépriser ma juste indignation ! Votre silence n'est

l'effet , ni de vos remords , ni de la crainte que devoit vous inspirer ce que peut un mari si cruellement offensé ! Cette douleur muette , en marquant votre mépris , semble braver ma vangeance ; mais tremblez ! craignez tout d'un homme qui vous a tendrement aimée ! Je mesurerai les châtimens que je vous prépare , sur l'amour que j'ai eu pour vous ! ma haine me rendra vos jours précieux ! Je les ménagerai , mais ce ne sera que pour jouir plus long-tems du plaisir de vous tourmenter. C'est , repliqua Madame de Fajel , ce qui n'est plus en votre pouvoir : sans vous donner le soin , ou de les prolonger , ces jours infortunés , ou de les abréger , je serai bientôt hors d'état de vous craindre ! on peut sortir de la vie , sans le secours ni du fer , ni du poison !

Vous êtes plus à plaindre que moi ! vous allez être livré à des remords qui ne vous quitteront jamais. Plût au Ciel que cette triste aventure fût ensevelie dans un profond oubli ! mais il est des crimes que la justice céleste ne laisse point ignorer ! c'est la plus grande vengeance qu'elle puisse exercer contre un homme de votre rang ! Votre mémoire sera odieuse à la postérité , tandis que la mienne l'attendrira ! Je n'ai rien à me reprocher : j'ai combattu une malheureuse passion qui regnoit dans mon cœur , avant que je vous eusse donné la main. Elle ne m'a point fait oublier mon devoir ! je n'ai écouté que lui ! je lui ai sacrifié tout ce que la vertu la plus austère exigeoit de moi ! C'étoit pour lui obéir , que je vous ai forcé, vous & mon pere , à m'arracher de la Cour de

Philippe ! jugez, (si votre fureur vous le peut permettre ,) jugez , qui de nous deux est ici le plus criminel !

La modération de Madame de Fajel , étonna ce furieux ; cet étonnement fit place à la honte d'avoir commis un crime qui ne servoit qu'à lui confirmer l'innocence de sa femme. Pour lui cacher son trouble & sa confusion , il sortit sans rien répondre. A peine Madame de Fajel fut-elle délivrée de sa présence , qu'elle passa dans son Cabinet , où elle se laissa aller languissamment sur un fauteuil. Raoul est mort , dit-elle d'une voix affoiblie ! Raoul est mort ! non , je ne veux point lui survivre ! L'action barbare que vient de commettre notre commun ennemi , me condamne à mourir ! eh bien ! cher Raoul , la mort nous uni-

ra ! Elle lit , & relit la Lettre qu'elle tient dans ses mains ; elle l'arrose de ses larmes. Hélas ! qu'as-tu fait , cruel époux ! que ne me laissois-tu la liberté de pleurer un Héros , mort dans les bras de la Victoire ! ma douleur auroit été aussi innocente que l'étoit ma tendresse ! J'aurois même pris soin de te la cacher ! Le respect que j'ai toujours eu pour le fatal lien qui nous unit , m'auroit soutenuë contre un si grand malheur ! Tu m'aurois toujours vû , semblable à moi-même , chercher à adoucir ton caractère , farouche , & soupçonneux ! je me ferois fait une loi d'essuyer , sans murmurer , toute la rigueur de tes caprices ; & s'il n'eût pas été en mon pouvoir de te rendre le maître de mon cœur , tu l'aurois du moins été de toutes mes dé-

marches ! Mais pourquoi songer à ce barbare , dans les momens qui me restent à vivre ! je ne dois, je ne veux m'occuper que de mes justes regrets ! Raoul , cher Raoul , vous n'êtes plus ! jamais passion fut-elle aussi respectueuse que la vôtre ? malgré la connoissance que vous aviez de la mienne , vous l'avez toujours contenue dans les bornes prescrites par la raison , & le devoir !

Le Seigneur de Fajel étoit à peine sorti de la chambre de sa femme , qu'il sentit l'effet de ce qu'elle venoit de lui dire. Les remords s'emparèrent de lui ; il voit avec horreur toute la barbarie d'une action infructueuse ! il ne comprend pas comment il a pû la commettre ! J'étois jaloux de Raoul de Couci , s'écrioit-il , sans avoir eu la moindre preuve que ma femme m'eût offensé !

La mort me délivre d'un Rival ,
si redoutable à mes yeux ! la Let-
tre que je trouve sur celui , que
dans un premier mouvement je
sacrifie à ma fureur , ne devoit-
elle pas remettre le calme dans
mon ame ? La pureté de la con-
duite de Madame de Fajel n'y
étoit-elle pas évidente ? Loin de
soustraire à sa connoissance cette
Lettre, & cette boëte fatale, qui...
ô Ciel ! quel usage en ai-je fait ?
j'en frémis ! malheureuse victi-
me ! Trop coupable Fajel , oses-
tu bien te rappeler à toi-même
tout ce que tu as fait souffrir à la
plus vertueuse femme qui fut ja-
mais ? elle en mourra ! C'est
moi , qui , après l'avoir accablée
presque tous les jours , de mille
injustes reproches, viens enfin de
lui enfoncer le poignard dans le
sein !... Mais rentrons chez elle
pour soulager sa peine ! qu'elle

soit témoin de celle que j'endure ! Ah ! monstre , comment te présenter à ses yeux ? Pourras-tu soutenir leurs regards mourans ?

Ces divers mouvemens agiterent Fajel toute la nuit. A peine vit-il le jour , qu'il envoya dire à Marandé , celle de ses femmes que Madame de Fajel aimoit le mieux , de passer chez lui. Marandé se déroba d'auprès de sa Maîtresse ; Madame de Fajel étoit trop pleine de sa douleur , pour s'appercevoir de ce qui se passoit autour d'elle. Dès que Fajel vit Marandé , il lui demanda avec trouble & précipitation , ce que faisoit, ce que disoit, & dans quel état étoit sa femme ? Quoi ! tu pleures, s'écria-t'il ! parle. Hélas ! Seigneur , repliqua-t'elle , que voulez-vous que je vous apprenne ? Madame est immobile ;

elle ne profere pas un mot : des soupirs , & des larmes marquent seulement l'agitation de son ame ! elle a souvent des foibleſſes dans leſquelles il ſemble qu'elle va expirer : pour l'empêcher d'y ſuccomber , nous la preſſons , mais en vain , de prendre ce qui pourroit la ſoulager. Sans nous parler , elle nous rebute , & nos empreſſemens paroiffent encore irriter ſa douleur ! Retourne, Marandé , reprit Fajel , retourne auprès de cette infortunée ; je ne ſçais ſi je dois la voir ? je ne ſçais ſi je ne dois point , dans ces premiers mouvemens , la laiſſer ſeule ? retourne , & viens m'avertir ſi quelque nouvel accident faiſoit craindre un malheur , dont l'idée me fait trembler !

Madame de Fajel n'avoit jamais ouvert ſon cœur à la fidelle Marandé ; elle ignoroit même ce

qui s'étoit passé la veille, entre le mari & la femme ; surprise de tout ce qu'elle voyoit , elle cherchoit en vain à en démêler la cause. Elle crut , en rentrant dans la chambre de sa Maîtresse, pouvoir lui dire que Monsieur de Fajel l'avoit mandée ; qu'il étoit dans une agitation extrême ; que ses yeux étoient gros de larmes ; qu'il articuloit avec peine ce qu'il disoit. Madame de Fajel sans rien répondre , lui fit signe de la main, de ne pas continuer. Monsieur de Fajel hors de lui-même , alla trente fois dans ce même jour , de son appartement , à la porte de la chambre de sa femme , & trente fois il n'osa y entrer : il parcourait son Château , ses Jardins , son Parc , & ne sçavoit jamais où il étoit. Ne pouvant enfin résister à l'impatience d'apprendre

dre par lui-même l'état où se trouvoit Madame de Fajel , il entra chez elle. Il la voit dans son lit , avec cet abattement , fuite ordinaire des douleurs vives ; elle ne marque aucune surprise de voir ce cruel tiran ; elle n'avoit plus rien à craindre de sa violence : tout étoit fait. Elle ordonne à ses femmes de sortir ; puis s'adressant à cet époux barbare , elle lui dit d'une voix languissante : Que venez-vous faire ici , Monsieur ? n'avez-vous pas épuisé tous les traits qu'une injuste jalousie vous a fournis contre moi ? mes malheurs , qui tôt ou tard , feront les vôtres , ne sont-ils pas assez grands ? voulez-vous encore y ajouter ? Ah ! Madame , s'écria Fajel , vous voyez un coupable rongé de remords ! un criminel qui vous demande grace ! un homme confondu par

vosre innocence , qui vient à vos genoux vous implorer pour vous-même : conservez des jours qui ne me furent jamais si précieux ! vous me verrez , à tous les instans , pénétré & repentant de mon crime , loin de vouloir l'excuser par l'excès de mon amour, en avoüer toute la noirceur ! ne soyez point inflexible ; n'imitiez pas ma dureté ; j'en ressens toute l'horreur ; ah ! Madame , soyez aussi généreuse que j'ai été cruel : faut-il que j'expire à vos yeux pour m'attirer un regard , que je préférerois à la vie ? que ma mort me paroîtroit douce , si elle pouvoit exciter en vous un léger mouvement de pitié ! Je sens , Monsieur , repliqua Madame de Fajel , que ce retour de vertu ne peut désormais m'être utile ; sans vouloir vous irriter , je souhaite qu'il soit durable ! tels sont

les vœux de l'innocence , en faveur de ceux qui l'oppriment : mais s'il est vrai que votre repentir soit sincere , la preuve qui est en votre pouvoir , est unique , ne me la refusez pas : éloignez-vous d'une femme dont la vûë , les sentimens , les paroles & le silence doivent vous accabler.

Après ces mots , Madame de Fajel se tut. Son mari croyant pénétrer sa funeste résolution , n'oublia rien pour la combattre : il supplioit , il pressoit , il interrogeoit , il gémissoit ; mais il attendoit , en vain , une réponse : prières , larmes , mouvemens , tantôt doux , tantôt impétueux , ne produisirent que le même effet : Le silence. Ne pouvant le soutenir , il sortit confus & désespéré.

Le Seigneur de Fajel en par-

courant son Château, comme un homme égaré, réfléchit tumultueusement sur ce qui vient de se passer : la pâleur de sa femme, la peine qu'elle avoit eue à prononcer le discours qu'il venoit d'entendre, la consternation & les pleurs de ses domestiques, tout lui annonce un malheur prochain ! il appelle son Ecuyer, il lui donne l'ordre d'aller à Vergi. L'Ecuyer est à peine parti, qu'il se repent de l'avoir envoyé ! il craint la présence de Monsieur & de Madame de Vergi ; il craint que leur malheureuse fille ne leur développe un mystère odieux ; il craint leurs justes reproches ; il craint enfin leur douleur ! Malgré l'extrême affliction du Seigneur de Vergi, en apprenant le péril où sa fille se trouve, il fait des questions adroites à celui qui lui apporte

de si terribles nouvelles : il lui demande si quelque accident n'a point précédé cette prompte & dangereuse maladie ? il espere éclaircir ses doutes par les réponses de l'Ecuyer : mais elles furent si simples & si naïves , que le Seigneur de Vergi conçut que celui qui les faisoit , n'avoit nulle idée de ce qui se passoit dans le cœur de Madame de Fajel , & peu de connoissance du véritable caractère de son Maître.

Monsieur & Madame de Vergi arriverent le cinquième jour après le funeste accident qui alloit coûter la vie à l'innocente & malheureuse Madame de Fajel. Quel spectacle pour eux ! ils la trouvent mourante. Ils l'embrassent , ils versent un torrent de larmes ; à peine peuvent-ils lui arracher quelques mots ; elle s'affoiblit ; ses yeux se ferment ;

elle perd la parole. Le Seigneur de Vergi effrayé , appelle du secours , il demande Fajel ; on lui dit qu'il vient de monter à cheval , suivi d'un seul domestique : il ne questionne point ceux qui lui disent que le Seigneur de Fajel vient de partir , sans avoir ni parlé à personne , ni donné aucun ordre. Ce pere affligé , désespéré de ce qu'il voit & de ce qu'il pense , embrasse sa fille qui meurt entre ses bras ! Monsieur & Madame de Vergi s'enfuient avec horreur d'un lieu , où la fatale destinée de leur fille , avoit fixé son sort.

Le Seigneur de Fajel , après avoir parcouru toutes les routes de sa Forêt , & ne pouvant s'éloigner , quelque dessein qu'il en eût , revenoit vers son Château , lorsque l'Equipage de son Beau-pere , qui ne faisoit que d'en

fortir , lui parut reprendre le chemin de Vergi. Il s'approche. Mais ce vieux Seigneur affligé , détourne la tête , & veut éviter les regards d'un homme qui lui est odieux ! Fajel s'arrête , il ne doute plus de son malheur ; il pique droit chez lui ; il entre. Quel spectacle ! tout pleure , tout gémit ! il vole à l'appartement de sa femme ; on s'efforce pour l'empêcher d'y entrer : il menace , il met l'épée à la main ; il veut percer tous ceux qui s'opposent à son passage , & ne pouvant les intimider , il tourne ce fer contre sa poitrine ; on le défarme ; on le sauve de sa propre fureur : il demeure un instant immobile sans proférer un seul mot. A ce calme , succede un mouvement impétueux ; il descend ; remonte le même cheval , & dans un moment on le perd de vûë.

Il va droit à un Monastere , dont l'Abbé étoit son allié. Il l'instruit , en homme troublé , de son malheur , & lui demande qu'il lui soit permis de se renfermer. L'Abbé se transporte sur le champ à Fajel , pour faire rendre les derniers devoirs à la femme la plus vertueuse & la plus infortunée qui fut jamais.

Tandis que cette Tragédie se passoit en Bourgogne , le Grand Sénéchal , qui avoit pris la route de Paris , y étoit arrivé avant tous ceux qui étoient partis de Lyon pour s'y rendre. Cette Capitale , quoique gouvernée selon les ordres que Philippe avoit laissez , se ressentoit de l'absence de son Prince ; elle ne faisoit des vœux que pour son retour. Le Grand Sénéchal étoit à peine entré dans Paris , qu'il se vit entouré d'une multitude de Peu-

ple , empressé à lui demander des nouvelles de leur Roi. Touché de cette ardeur générale , il leur crioit à haute voix pour se faire entendre de ce Peuple , qui vouloit être instruit , & ne pouvoit se donner le tems d'écouter ; que le Roi étoit à Lyon , & qu'ils jouïroient bien-tôt de la satisfaction de le revoir. La joye de ce prochain retour se répandit en un instant ; les Réjouïssances & les Illuminations, sans qu'aucun ordre en eût été donné, furent des preuves bien sensibles de l'amour des François pour leur Monarque.

Le Grand Sénéchal , qui n'avoit demandé congé au Roi que pour préparer la Maréchale & la Comtesse des Barres à la nouvelle de la mort d'Alberic , redoutoit l'état affreux où il alloit jetter la mere & la fille ! Sa tristesse & son silence , en les em-

brassant, leur annoncerent la perte qu'elles avoient faite : Qu'est-il arrivé à mon fils , s'écria la Maréchale ? Quelle nouvelle m'en apportez-vous ? Le Grand Sénéchal soupira. Ah ! mon fils ne vit plus , reprit la Maréchale ! Non, Madame , repartit le Comte des Barres ! mais puisse mon respect pour vous , & ma tendresse pour une femme que j'adore , ajouter-il en embrassant la Comtesse , adoucir chez toutes deux, la perte que vous faites ! A un faiblessement mortel, succederent les larmes & les gémissemens ! La douleur de la mere & de la fille étoit si violente , qu'à peine voyoient-elles , dans leurs premiers mouvemens , ce qui leur restoit , pour les consoler de ce qu'elles avoient perdu.

Après que le Grand Sénéchal eut rempli ces premiers & tristes

devoirs, il fut chez Enguerrand ; son estime pour lui alloit jusques au respect ; il regrettoit sincèrement Raoul, & Mademoiselle de Couci lui étoit infiniment chère ! il connoissoit sa tendresse pour son frere : pénétré de l'affliction de la Maréchale & de la Comtesse des Barres , il redoutoit l'instant qui alloit encore mettre sa sensibilité à une nouvelle épreuve. Selon les ordres qu'il en avoit reçu du Roi , il remit à Enguerrand la Lettre de ce Prince , avant de lui donner celle de Raoul. Enguerrand pâlit , en voyant l'air abattu du Grand Sénéchal. Le Roi m'écrit, dit-il ! ... Vous êtes le porteur de sa Lettre ! ... Vous gardez un morne silence ! ... Je tremble ! ... Mon Fils ! ... mais lisons. A peine a-t'il lû quelques lignes , qu'il porte ses mains sur son front , &

reste immobile. Raoul est mort ; dit-il d'une voix basse ! Mon Fils ! . . . quelle perte ! . . . Mon Fils ! . . . A ce seul mot , la parole expire sur ses lèvres.

Madame de Couci qui venoit d'apprendre que le Comte des Barres étoit chez son mari , y accourt. Quel sujet d'effroi pour elle ! elle voit Enguerrand accablé , & le Grand Sénéchal qui craint de l'aborder ! Quel malheur est-il donc arrivé , s'écrie-t'elle toute éperduë ? parlez, Monsieur... Enguerrand ne répond rien. . . . Par pitié , Grand Sénéchal , continuë-t'elle , tirez-moi de peine. Le Grand Sénéchal n'ose lui répondre ; il n'ose même la regarder : Lisez , Madame, lui dit Enguerrand en lui donnant la Lettre du Roi , & obtenez de vous , s'il est possible , de ne pas mourir de douleur ! Madame de Cou-

ci lit, & tombe évanouie. On la porte dans cet état pitoyable, à son appartement, où l'empressement de toutes les personnes qui l'entourent, la font revenir; mais hélas! quelle est son affliction! Le courageux Enguerrand, sans verser une larme, repete plusieurs fois: Mon Fils est mort! J'ai tout perdu! Le Grand Sénéchal voyant avec quelle fermeté Enguerrand soutenoit un si grand malheur, lui rend la Lettre de son fils. Elle étoit conçue en ces termes:

Je ne survis que de peu de jours au Maréchal: nous avons tous deux trouvé la mort, en triomphant des Infideles. Le Roi, témoin de notre activité à executer ses projets, sera touché de notre perte! c'est assez pour notre gloire, mais ce n'est pas assez pour me consoler de quitter un pere tel que

vous ! l'espoir d'obtenir la grace que je vais lui demander, peut seul adoucir mes inquiétudes, & me faire regarder avec moins d'horreur, ce triste passage : le Comte de Rethel est, & fut toujours mon plus tendre ami; le Roi connoît tout ce qu'il vaut; vous l'aviez trouvé digne de votre amitié; il adore ma sœur, cette sœur qui me fut toujours si chère, & que vous n'avez pû cesser d'aimer, n'ayant pû cesser de l'estimer ! rendez-les heureux : qu'ils soient unis ! retrouvez un fils dans un Héros si digne de votre alliance ! son respect, sa tendresse pour vous, ont serré les nœuds d'une amitié formée entre nous dès notre enfance. Mon pere pourroit-il me refuser ce que je souhaite avec tant d'ardeur, dans le moment où je me flatte qu'Enguerrand, qui ne connoît point l'usage des larmes, en répandra

à la triste nouvelle de la mort de l'infortuné Raoul.

Après avoir lû la Lettre de Raoul, Enguerrand leve les yeux au Ciel ! il garde un moment le silence , & demande ensuite au Grand Sénéchal d'aller prier la Reine d'envoyer Adelaïde à une mere qui a besoin de consolation dans l'état où elle est. Peut-être , ajouta-t'il , en trouverai-je dans ses embrassemens.

Malgré l'impatience du Grand Sénéchal pour retourner auprès de la Maréchale & de la Comtesse des Barres , il courut chez la Reine. Adelaïde étoit auprès d'elle. Il instruisit d'abord cette Princesse de la mort du Maréchal. Et que fait mon frere , lui demanda Mademoiselle de Couci ? eh ! quoi , Sénéchal , vous ne répondez rien ! ... Ah ! Madame , s'écria-t'elle en s'adressant à la Rei-

ne , je suis perduë ! le Grand Sénéchal évite mes regards ! son embarras m'annonce un grand malheur ! Parlez , Sénéchal , lui dit la Reine ? Enguerrand supplie Votre Majesté , repartit-il , d'envoyer Mademoiselle de Couci à sa mere ; l'un & l'autre trouveront dans ses embrassemens quelque consolation contre le coup terrible que je viens de leur porter. Ah ! Mademoiselle , continua-t'il en s'approchant d'Adelaïde , armez-vous de tout votre courage , & s'il se peut , commandez à votre juste douleur ! vous le devez pour adoucir celle d'un pere qui vous attend les bras ouverts , comme le seul bien qui lui reste. Juste Ciel , s'écria Mademoiselle de Couci , à quel prix me rendez-vous la tendresse d'un pere ! falloit-il qu'il en coûtât la vie à mon malheureux

frere ! La Reine alors dit à Adelaïde : Il faut, ma fille, soutenir ce malheur avec cette fermeté héroïque qui semble être attachée au nom de Couci : allez ; le Grand Sénéchal va vous remettre entre les bras d'Enguerrand ; mais sur-tout songez qu'une douleur trop violente irriteroit la sienne ! Sénéchal , poursuivit cette bonne Princesse , qui déjà trop sensible à l'affliction d'Adelaïde , craignoit encore pour elle quelque autre malheur , qui avez-vous laissé auprès du Roi mon fils ? Le Comte de Rethel , repliqua-t'il. C'est assez , dit la Reine. Allez , & témoignez à Enguerrand & à Madame de Couci , la part que je prens à la perte qu'ils ont faite.

Mademoiselle de Couci , conduite par le Grand Sénéchal , entra chez Enguerrand ; elle se

prosterna d'abord à ses pieds : Levez-vous , ma fille, lui dit-il, embrassez un pere qui vous rend toute sa tendresse. Enguerrand , après l'avoir long - tems serrée dans ses bras , lui dit : Passez chez votre mere , mais cachez-lui , si vous le pouvez , une partie de votre douleur ; ménagez-la sienne.

Le lendemain Enguerrand dépêcha un Courier vers Thibault pere de Roger , pour l'appeller , comme son plus tendre ami , à son secours. Thibault part sur le champ , il arrive. Ces deux hommes illustres sont également attendris & pénétrez de la plus sensible affliction ! les circonstances présentes resserrent les nœuds de leur ancienne amitié ; ils passent ensemble chez Mademoiselle de Couci ; elle n'avoit jamais vû Thibault ; elle ignoroit qu'il dût

arriver. Quelle fut sa surprise & son agitation , de s'entendre dire par Enguerrand : Adelaïde, embrassez le pere de Roger ; il me rend un fils , je lui donne une fille. Vous & Roger , soyez tous deux unis selon les derniers souhaits d'un fils , dont votre bonheur m'adoucira la perte. Thibault ne peut se lasser de regarder & d'admirer Mademoiselle de Couci ! & la joye qui se répand sur son visage , porte dans le cœur d'Enguerrand & d'Adelaïde , un trait de consolation. Madame de Couci instruite par sa fille de ce qui venoit de se passer , voulut voir Thibault. Il n'est pas possible de donner une idée bien juste des différens mouvemens qui occupoient ces quatre personnes ; moins encore de ce qui se passoit dans le cœur d'Adelaïde ; elle gardoit le silen-

ce. Ma fille , lui dit tendrement son pere , Thibault , votre mere & moi , vous dispensons de tant de retenue ; prononcez hardiment le nom de Roger , il nous est cher à tous.

Peu de jours après , le Roi arriva à Fontainebleau. La Reine partit pour aller joindre le Roi son fils. Mademoiselle de Couci l'y accompagna ; Enguerand la remit avec une satisfaction extrême , entre les mains de cette Princesse qui la lui avoit demandée. Le Roi monta à cheval , & fut au-devant de la Reine sa mere , jusques à l'entrée de la Forêt ; Roger étoit à ses côtes ; Adelaïde, le cœur saisi, n'osoit lever les yeux. Le Roi s'appervant de son trouble , lui dit : Levez les yeux, Mademoiselle , portez-les en liberté sur ce jeune Héros ; il est digne de tout

ce que vous avez fait pour lui !
Je le ramene de Sirie , couvert
d'une gloire immortelle , n'aspi-
rant qu'au bonheur de vous pos-
séder. Enguerrand & Thibault
arriverent le lendemain avec
Madame de Couci. Peu de jours
après Roger de Champagne ,
Comte de Rethel , & Adelaïde
de Couci , furent unis. Ce maria-
ge fut célébré avec la grandeur &
la magnificence que Philippe or-
donnoit toujours dans les actions
d'éclat.

Fin du troisième Tome.

the President of the United States
of the United States of America
do hereby certify that the following
is a true and correct copy of the
report of the President of the United States
to the Congress of the United States
for the year ending on the 31st day of
December, 1900.
Witness my hand and the seal of the
President of the United States at
Washington, this 1st day of January,
1901.

THE PRESIDENT OF THE UNITED STATES



PQ Lussan, Marguerite de
1999 Anecdotes de la cour d
L8A63 Philippe-Auguste
1738
t.3

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
